

De cœur inconnu

Charlotte Valandrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A portrait of Charlotte Valandrey, a woman with long, wavy brown hair and blue eyes, looking directly at the camera. She is wearing a light blue button-down shirt with a decorative necklace of white flowers and beads. She has a colorful beaded bracelet on her right wrist and a blue watch on her left. The background is a blurred interior space with warm lighting.

CHARLOTTE
VALANDREY
De cœur inconnu

cherche
midi

Charlotte **Valandrey**

De cœur inconnu

Écrit avec Jean Arcelin

Préface du Pr Gérard Helft

RÉCIT

COLLECTION **DOCUMENTS**

cherche
midi

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher

Couverture : Rémi Pépin 2011.

Photo de couverture : © Marianne Rosenstiehl.

© **le cherche midi**, 2011

23, rue du Cherche-Midi

75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :

www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-2372-1

Du même auteur
au **cherche midi**

L'Amour dans le sang, 2005.

*À ma fille Tara,
et à Anna.*

*Le rêve est la part de l'homme
qu'on ne peut lui prendre.*

Préface

Le parcours de l'actrice Charlotte Valandrey est véritablement hors du commun et mérite toute notre attention. Malgré ses lourds antécédents médicaux, séropositivité et greffe cardiaque, elle garde une énergie et une vitalité débordantes et communicatives. L'itinéraire de Charlotte Valandrey est exceptionnel, il est un témoignage unique, d'une part, pour les patients cardiaques pour lesquels la seule issue est la greffe cardiaque et, d'autre part, pour tous les soignants confrontés à la maladie.

Le don d'organe est un magnifique geste de fraternité humaine. Charlotte Valandrey l'a bien compris, c'est pourquoi elle milite avec toute sa fougue et son charme dans ce combat incessant et émouvant. Grâce à ses mots justes, elle devrait convaincre les plus dubitatifs. Il faut se rappeler que les débuts de la greffe cardiaque remontent à moins de cinquante ans, ils ont été héroïques. Au fil des ans, de nombreux progrès ont permis de mieux maîtriser cette chirurgie fantastique. Les traitements nécessaires après la greffe et le suivi des patients s'améliorent, et pourtant... on manque quotidiennement de donneurs. Alors qu'il s'agit bien, en donnant son organe après sa mort, de transmettre la vie aux malades qui attendent.

Le témoignage de Charlotte Valandrey est captivant. Il nous amène à nous interroger sur la continuité, sur le passage de témoin, entre celui qui donne et celui qui reçoit. Le lien qu'elle veut créer avec son donneur et son entourage est fort, poignant, il souligne la force du symbolisme que représente la greffe cardiaque, car le cœur est plus que tout autre organe chargé d'affects depuis la nuit des temps. Donner l'espoir, donner la vie en acceptant que, après notre mort, notre cœur puisse devenir le cœur d'un autre est certainement un moyen de transmettre et de s'inscrire comme maillon de l'humanité. Le récit de Charlotte Valandrey, représentante emblématique de ce

message d'espoir, aborde le mystère de cette transmission fascinante. Elle nous fait découvrir certaines facettes du monde de la greffe cardiaque et nous convainc de s'associer à son combat.

Gérard HELFT
Professeur de cardiologie
Hôpitaux de Paris

Paris, novembre 2005

J'ai fait un rêve tenace, obsédant, qui m'aveuglait encore au milieu de la nuit quand je me suis réveillée en hurlant. J'étais morte. Enfin.

Une dernière réplique sismique, deux ans après ma greffe, avait été fatale à mon cœur d'occasion. Un troisième infarctus et le bon, le *big one*. On ne peut pas survivre à tout.

Au début de mon rêve, tout semblait plus vrai que vrai. La douleur paralysante dans le torse qui gagne tout le bras jusqu'aux doigts raidis, ce glaive enfoncé brutalement en moi, puis l'affaissement, comme si mon corps fondait, et le trou noir, les sirènes lancinantes qui font frissonner ma peau, comme une succession de crissements de craie.

Puis l'agitation dans le centre de soins intensifs de cardiologie et ces tubes d'un coup plantés partout en moi, ces banderilles translucides piquées dans mon corps encore mouvant. Autour de moi un mur d'écrans, des moniteurs de contrôle de vie. Ça ressemble à une régie de télévision. On tourne quoi, aujourd'hui ? Ta mort. On ne fera qu'une seule prise.

Le son n'est pas bon, ce vacarme de bips-bips me casse la tête. Des chiffres rouge sang clignotent soudainement, ils jaillissent en format géant sur l'écran de ma nuit. Puis le cri des machines se fait plus strident pour annoncer que rien ne va plus. On pousse les portes battantes de ma chambre comme celles d'un saloon miteux dans un va-et-vient incessant et vertigineux. Ce n'est pas vraiment une chambre, il n'y a pas de fenêtre et le sol est recouvert de plastique où tous les liquides peuvent couler. Un coup d'éponge et plus rien, plus de trace, au suivant.

Je ne suis pas là pour dormir mais pour survivre, là, tout de suite. J'ai le cœur au mur.

On s'affole autour de moi. C'est donc grave cette fois.

Ce rêve est étrange, inhabituel. Chaque vision est entourée d'un joli halo doré qui me rappelle ces images religieuses que je gardais, enfant, dans une boîte à secrets.

J'aperçois mon père muet, transi, et Lili, mon amie de toujours,

les yeux pleins de larmes. Ah non, on ne va pas pleurer ! Mais que se passe-t-il vraiment ?

Mon cœur cousu ne bat plus qu'à 30 pulsations par minute, puis 29, 28, 27, ma tension s'effondre. Mon corps rejette finalement l'intrus.

– Elle part ! hurle mon père subitement. Mais faites quelque chose, nom de Dieu !

Cela fait longtemps que mon père ne s'est pas réveillé comme ça. Une éternité que je ne l'ai pas entendu crier, gueuler son inquiétude pour moi. Ça me fait du bien. Tu devrais gueuler plus souvent, papa, laisser ton cœur, ton souffle te porter. Gueule encore que tu m'aimes quand même malgré mes galères et enlève ton manteau, il est couvert de neige, tu vas prendre froid.

Mon pauvre papa aux yeux bleu délavé, mon Ken superbe aux cheveux gris étincelant comme son ciel de Bretagne. Il y croit encore, papa. Il m'a tant de fois vue affaiblie, décharnée, la moitié de moi-même, au bord du vide, puis renaître qu'il s'est habitué à sa fille-Phénix. Pourtant, sur la machine que j'aperçois dans un miroir plaqué au-dessus du lavabo, l'onde sinusoïdale des battements de mon cœur s'aplatit. Je ne distingue plus de belles courbes nourries, de mouvements rassurants de bas en haut. Non, le trait blanc qui coupe l'écran en deux oscille lentement comme un vieux serpent. Je vais fermer les yeux.

– Mais où est Tara ? ! Où est ma fille ? !

Je la cherche du regard dans cette pièce dont le contour me paraît interminable. J'arrive à prononcer son nom. Mes yeux sont grands ouverts désormais.

– Tara... Tara ! Ma fille !

– Les enfants de moins de 15 ans ne sont pas admis ici, madame. Reposez-vous, ne parlez plus, vous êtes trop faible.

Le ton de l'infirmière consciencieuse est sec. Je sens bien que je suis faible. Rassure-toi, madame l'infirmière, je ne vais pas m'enfuir pour faire un jogging, je vais bien me reposer ici, oui, et pour longtemps. Mais juste avant je voudrais voir ma fille, tu peux comprendre ça, madame l'infirmière ? Tu as des enfants ? Tara a 5 ans, j'aimerais bien voir ses 15 ans et aujourd'hui je me fous du règlement.

– Tara ? Tara !

Mais qui lui dira que je l'aime si elle ne vient pas ? Que si je meurs aujourd'hui, pour elle, en elle, sur elle je resterai. Je serai un papillon aux ailes poudrées posé sur son épaule ou une de ces jolies coccinelles rouge laqué qu'elle aime garder au creux de sa main, ou un cerf-volant comme sur la plage, tu te souviens, ma Tara ? Je flotterai dans ton ciel, toujours au-dessus de toi. Mais qui te dira que je

t'aime ? Toi, papa ? Tu sauras dire ça à ma fille ? Tu pourras le lui crier comme tu viens de le faire ? Je compte sur toi. Il faut qu'elle le sache, à vie, tu comprends, qu'elle le répète par cœur, c'est important. Je n'ai pas eu le temps de lui dire en partant, je ne me souviens de rien, que de la douleur et du hurlement des sirènes.

– De la dobu ! ! Un max de dobu ! Pas d'électrochocs, on attend. Il n'y a rien d'autre à faire.

Le jeune cardiologue de service ce matin est nerveux, désespéré. Il fixe impuissant tour à tour chaque écran dans un mouvement robotique du cou.

Quand dans l'avion le mauvais temps me fait sautiller ceinturée à mon siège, je crie qu'on ne m'y reprendra plus et je scrute le visage des hôtesses pour y lire le degré de gravité des turbulences.

« Attention, crash imminent ! » Voilà le message que je lis sur le front crispé du beau docteur.

La dobu est un truc formidable, une sorte de crack légal réservé aux habitués des soins intensifs. Ah oui, de la dobu, voilà une bonne idée ! Ça fait tout de suite un effet dingue. Un électrochoc chimique qui donne une sensation intense mais éphémère d'avoir la super pêche. La dobu fait passer de l'état de mourant à un speed inouï.

La dose doit être massive, j'écarquille immédiatement les yeux. J'éructe : « Ça va mieux, putain, ça va mieux ! Ça va, papa ? Tu peux aller chercher Tara ? Je sais, il est tôt mais réveille-la. Je veux la voir, je veux lui parler. Ça va, Lili ? Tu pleures pas, hein ? Surtout pas devant Tara. Et pas devant moi non plus, ça me file le bourdon. Je voudrais des Carambar et du Coca. S'il te plaît, papa. Finalement je vais le faire, ce jogging. Mais quel temps fait-il ? Il neige ? Ah bon, dommage. Un footing en moon-boots, c'est ballot. Mais qu'est-ce qu'il est craquant, ce docteur ! T'as vu, Lili ? T'as vu ses yeux, ses mains ? Encore un peu de dobu, s'il vous plaît, docteur, pas pour moi, pour notre *love story*. Faire l'amour avant la mort. Beau final. Je veux bien mourir dans un lit mais pas toute seule. T'as remarqué, Lili, que les cardios en soins intensifs sont toujours beaux ? Non ? Si, je t'assure. Un vrai casting. Ils les choisissent musclés, genre sauveteur *Alerte à l'hôpital*, et mignons pour un peu de douceur. Mais pourquoi faut-il que ces sexy docs me voient toujours dans un état lamentable, le teint cireux sous ces néons blafards, en blouse acrylique, les cheveux plaqués à l'oreiller ? ! Chut... il revient. »

Le problème de la dobu, c'est qu'évidemment le cœur ne supporte pas longtemps ce traitement de choc, la vie s'accommode mal des artifices.

– On arrête la dobu, on va voir si ça tient.

– Vous êtes sûr, docteur ?... Je ne vous plais pas ?

– On n'a pas le choix.

Tant pis. C'était mon dernier instant de vitalité, mon dernier plan drague, dernier sourire.

Plus de dobu, plus de jus. L'arrêt est brutal. Mon cœur retrouve son état normal, usé, épuisé. Mon corps s'immobilise, ramollit, se défait. Je m'endors. Je glisse.

C'est assez agréable finalement. Je sens une pression de la main de mon père sur mes doigts qui se glacent. Tu t'éloignes de moi, papa, tout s'éloigne. Cette pièce vilaine s'étire, grandit infiniment, et je rétrécis. Je me sens toute petite, un bébé, un insecte, plus rien. Quelques cris étouffés me parviennent encore, puis le son perçant des machines se mue en un murmure permanent. Je m'éteins dans un bip infini et lointain. Plus de bruits saccadés, de sang pulsé dans mes veines, de rose clair sur ma peau, la vie s'en va. La chaleur douce de la main de papa une dernière fois sur moi puis fini. Rideau.

Je suis morte à 37 ans à Paris au petit matin dans un ciel encore noir d'où tombait une neige argentée.

Dans mon rêve, les images foisonnaient, s'entrechoquaient dans un montage anarchique.

J'ai également assisté à mes obsèques. Ça, c'était plus marrant. Le curé portait un perfecto de cuir noir et des crucifix un peu partout comme Madonna à ses débuts. Ma grand-tante Babette arrivait juste du paradis. Comme à l'habitude, son allure était impeccable, elle semblait bizarrement enthousiaste. La musique était bonne, tout ce que j'aime, le bon vieux temps : Téléphone, les Stones, Indochine, Blondie et un prélude de Chopin interprété par ma mère ressuscitée, éblouissante dans une robe parme vaporeuse. Elle me souriait tel un ange et je lui tendais les bras sans parvenir à la toucher.

L'embêtant, c'est que personne n'était triste. C'est étrange, des obsèques gaies. J'ai peur de ne pas leur manquer. Je me souviens nettement des visages souriants.

La plupart des gens me semblent inconnus, mon public est-il venu ? C'est sympa. Jusqu'au bout. Je revois tout. L'église est pleine, ça me réchauffe. On m'a choisi un beau cercueil blanc brillant, sobre, très design, bon choix. Je déteste le chêne sculpté et les poignées dorées. Un cercueil d'enfant, un écrin pour « Mademoiselle ». Au cinéma on ne vieillit jamais, c'est tout ou rien, on peut mourir aussi comme moi cette nuit.

Au premier rang, seul, il y a un nouveau-né, un bébé rose bizarre, assis, tout nu, les yeux fermés. Sous sa peau translucide, je peux voir le sang circuler dans des veines minuscules. Personne ne porte attention à cet enfant, il se tient à l'écart de tout le monde et je semble être seule à le voir. Cette vision me glace.

« La comédienne Charlotte Valandrey est décédée ce matin à Paris

d'un infarctus. Elle fut révélée au grand public à l'âge de 16 ans par le film *Rouge Baiser* pour lequel elle reçut en 1987 le prix d'interprétation féminine au Festival de Berlin. On retiendra de Charlotte, entre autres, son rôle de journaliste impétueuse, fille de Pierre Mondy, dans la série populaire *Les Cordier juge et flic*. Dans une autobiographie, Charlotte Valandrey avait révélé sa séropositivité depuis l'âge de 17 ans ainsi qu'une greffe de cœur à 34 ans. Elle était mère d'une fillette... »

Je fixe le visage légèrement incliné de la jolie Claire des infos aux blonds mêlés. Elle lit son prompteur le regard figé dans un mélange subtil de compassion lisse et d'indifférence douce qui rend toute nouvelle recevable, et je commente tout haut au fil de ses mots, j'aimerais qu'elle puisse m'entendre. « Mais non, Claire, je ne suis pas morte, c'est un cauchemar ! » J'essaie d'interrompre la journaliste mais rien à faire, elle déroule proprement. Un infarctus ? J'évoquerais plutôt un épuisement du cœur. C'est l'histoire d'une jeune femme qui aima tellement qu'elle eut besoin d'un autre cœur, puis d'un autre encore. Jamais deux sans trois ? Pas cette fois.

Merci, chère Claire, d'avoir nommé ce traître, cette merde de VIH. Rendons hommage aux morts dont ce virus avait anéanti toute défense, à tous ceux dont on a dû taire la maladie. Je n'ai pas honte, je suis même plutôt fière de mon combat. Comme des milliers d'autres, je n'ai fait que l'amour, dites-le.

Mon premier infarctus m'a terrassée à 34 ans. Sait-on assez que la trithérapie qui inhibe le VIH est aussi très agressive pour le cœur ? Informons ces gamins qui font l'amour sans préservatif en pensant peut-être que le sida est passé de mode et qu'au pire il existe désormais des pilules.

J'ai commencé à manger mes bonbons à l'AZT il y a plus de dix ans, des comprimés énormes que mon père pilait et qui me faisaient vomir.

Aurais-je été greffée si je n'avais pas été contaminée ? Pourquoi mon cœur s'est-il épuisé si vite ? Greffée cardiaque à 34 ans, c'est un peu tôt, non ?

Mes cœurs sont morts des effets secondaires d'une chimie nécessaire et d'une overdose d'émotions fortes. J'ai vécu sans ménagement. Pas de demi-mesure, c'était dans ma nature. Je n'ai jamais su faire autrement. J'ai tout reçu en plein cœur, toujours. Rien n'a glissé sur moi. La vie m'a frappée plus que caressée, la vie brutale, absurde, et ses coups bas, ses ruptures, le regard voilé et desséché de ma mère qui meurt. Tout en plein cœur.

Je pars à mi-vie aujourd'hui car mon cœur me lâche encore. Pas assez fort. Rien ne résiste à mes coups du sort. Je tombe de mon fil. Je marche sur un fil depuis trop longtemps...

J'étais plutôt jolie, ma bouche était charnue et rose vif, mes yeux bleu acier, j'ai eu du succès à 16 ans. C'était formidable, je faisais du cinéma, j'étais affichée sur les murs de Paris et amoureuse pour la première fois d'un vrai rocker, du mec de mes posters. Je riaais, je jouais, je virevoltais dans la lumière et je faisais l'amour avec passion et maladresse. Mon insouciance fut de courte durée.

Un test de dépistage. « Mais pourquoi ? » Puis le courrier du labo sans autres mots que « sérologie VIH positive ». Mes parents, effrayés : « Faut rien dire à personne... » Et la médecine qui ne peut rien pour moi : « Non, je regrette, il n'y a pas de traitement. Votre espérance de vie ? Six mois ou peut-être plus, on ne sait pas... – Mais j'ai 17 ans, docteur, et je vais bien. » Naïve, je me confie à un metteur en scène. Grande erreur de jeunesse. « Désolé, Charlotte, mais ce rôle ne sera pas pour toi, on ne peut pas prendre de risques. » Ni celui-là ni les autres. Puis j'oublie totalement. Je vis dans le déni, dans un tourbillon qui m'étourdit. Puis ma mère inconsolable dépérit, mon ange me quitte, silencieux, le crâne lisse. Et les amoureux fuient quand je leur dis que je suis...

Puis l'AZT vient me sauver, la trithérapie. « Votre charge virale est désormais indétectable, vous restez porteuse du virus mais vous pouvez donner la vie... » Alors ça ? ! Et voilà ma fille Tara, mon bébé miracle SÉRONÉGATIF de l'an 2000. La vie reprend un peu, l'espoir aussi.

Mais le cœur est touché, irréversiblement éteint, il faut le changer. « Une greffe ! C'est votre seule chance. » Mon torse est tranché, mon corps se déforme et peine à se remettre de ce bouleversement. Un désert de deux ans, l'isolement, puis mon livre, l'amour du public retrouvé et ces sacs de courrier qui me chauffent le cœur.

Un jour, une lettre bouleverse ma vie.

Des rêves obsédants d'une autre que moi m'amènent aux mystères de la mémoire cellulaire. Il me faut impérativement connaître mon donneur de cœur. Percer le secret. Quelle est cette présence que je ressens en moi ? Pourquoi ?

J'entends un bruit comme les grains de sable que l'on agite dans ces cariocas, des petits cailloux que l'on jetterait sur une planche de bois. Ça résonne de plus en plus fort et soudain j'étouffe. Le bruit est tout près de moi, sur moi. Je suis dans la boîte ! On m'enterre ! Je me débats, je hurle : « Non ! Non ! » Je me redresse d'un bond dans mon lit. Je pleure, je peine à respirer, je m'agite, je cherche à tâtons dans l'obscurité le fil de l'halogène et la lumière m'aveugle. Je reviens à ma réalité.

– Maman ? Ça va pas ?

J'enserme Tara qui dormait à côté de moi.

– Oui, si, ça va...

Je l'embrasse. Je n'arrête plus de pleurer, de rire. Je l'embrasse encore.

– J'ai rêvé, mon ange, j'ai rêvé, j'étais... à côté de toi, un papillon, une coccinelle, un cerf-volant... Toujours à côté de toi, dans le ciel, dans ton ciel... Un cœur-volant.

– C'est quoi, un cœur-volant ?

– C'est maman dans le ciel... Je te raconterai mais dors encore...

Je caresse lentement le velours tiède des joues de Tara.

– Ferme les yeux maintenant, il n'est pas encore l'heure...

C'était le 4 novembre 2005, une date particulière. Le début d'une série de rêves intrus, le premier jour d'un étrange voyage et un anniversaire, mon nouveau cœur avait 2 ans.

1 . Abréviation de dobutamine, médicament tonocardique favorisant la contractibilité du cœur.

Aujourd'hui est une belle journée d'hiver, rare. La lumière est intense, les toits de Paris brillent comme une feuille d'aluminium géante. Agenda léger, rendez-vous chez ma psy.

Accoudée à ma fenêtre, aveuglée par l'éclat du jour, je doute. Pourquoi aller s'enfermer sous un si beau ciel ? J'irai plutôt demain, j'attendrai la pluie qui viendra vite. J'ai envie de sécher. Je trouverai une excuse, je sais bien faire ça. Je dirai que j'ai fait un cauchemar de type nouveau, paralysant tellement il semblait vrai, qui m'a clouée au lit toute la journée. Et ma psy ne me croira pas. Elle me dira que je suis bonne comédienne, mais que son métier est de traquer la vérité. Elle me démasquera et elle m'en voudra et je m'en voudrai. Elle me menacera d'exclusion puisque, assez souvent, je tente de trouver des excuses pour échapper au cadre régulier que forment mes deux séances hebdomadaires. Surtout quand il fait beau. J'aime la clarté du jour dont jaillit l'illusion que tout va bien.

Charlotte, va chez ta psy... Je me parle, je me raisonne, cela m'arrive. Je fais converser en moi toutes ces « Charlotte » que je peux être si facilement. J'endosse ces rôles si différents, ces êtres en moi en éveil à chaque instant. Tour à tour, je peux être mère anxieuse, fillette impulsive à l'ego bourgeonnant, amoureuse aveuglée sans orgueil ou femme quasi sereine, créature indolente d'inspiration bouddhiste. C'est mon manège à moi qui tourne vite.

Concentrons-nous un peu et fermons cette fenêtre qui laisse entrer un air printanier trop attirant. Les entretiens avec ma psy me font du bien. Ils sont un refuge, un champ déminé d'expression libre, un espace sans jugement dont j'ai besoin. Si seulement je ne pouvais faire que ce qui me fait du bien. Si seulement les hommes ne se faisaient que du bien.

J'aime échapper à tout cadre régulier, même bénéfique, aux règles de l'habitude, ressentir ma différence, ma rébellion, ma liberté de vivre en ne faisant pas toujours ce que l'on attend de moi. Mais, cette fois, il est l'heure. Je dois stopper mon manège et décider.

Aujourd'hui je me ferai du bien, je suis sage et intriguée.

Va chez ta psy, Charlotte, raconte-lui ton rêve...

psychiatre, psychanalyste

- Bonjour, Charlotte.
- Bonjour, docteur, j'ai failli ne pas venir vous savez...
- Pour quelle raison ?
- Pour rien, pardon.

Je baisse la tête et m'interromps. Je ne dirai pas à ma psy combien le ciel est lumineux et que ma présence à nos rendez-vous est parfois dépendante de la météo.

- Vous voulez bien patienter quelques instants ?

Ma psy ouvre comme à chaque fois la porte de la salle d'attente vide et me sourit avec cette constante bienveillance que je viens chercher. Même lorsque je suis pile à l'heure et qu'il n'y a personne dans son bureau, ma psy me fait toujours attendre quelques minutes. C'est une technique, paraît-il. Les patients ont besoin d'un sas de décompression, d'un moment de battement entre la vie dehors et ici, entre la vie consciente et l'expression de l'inconscient.

Dans la salle d'attente, il y a des magazines intemporels sur l'art, l'histoire et la cuisine, rien sur l'actualité, pas le moindre journal quotidien, ni même un *Voici* pour lire ce que font mes copines. Il faut déconnecter, entrer dans une autre dimension où passé, présent et futur se mêlent. L'inconscient n'a pas la notion du temps.

Je reste assise à contempler le lieu. Au mur sont accrochés discrètement plusieurs diplômes et je perçois pleinement le message subliminal : « Attention aux charlatans ! » Il y a là affichés tous les titres commençant par « psy ». Ma psy est balèze.

La salle comme tout le cabinet est décorée dans des dégradés de beige qui distillent une vraie douceur neutre. Face à moi trône une nouvelle plante verte énorme, inconnue, qu'on doit sûrement trouver dans la jungle, avec de grosses feuilles parfaitement lustrées en forme d'empreinte d'hippopotame. C'est la seule chose qui vive ici avec moi – mon esprit vagabonde dans ce silence. J'ai lu qu'il faut parler aux plantes. Je lis beaucoup de choses. Tout m'intéresse. L'article semblait sérieux. Les plantes ressentiraient les états, le rayonnement d'êtres vivants à proximité. Nous, animaux, végétaux, insectes, partageons ce lien commun, mystérieux, précieux : la vie. Il existe en Inde une religion, le jaïnisme, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité et dont les adeptes totalement non violents balaient devant chacun de leurs pas pour s'assurer de ne pas écraser le moindre porteur de vie, le plus petit insecte. Ils se couchent toujours avant le soleil pour ne pas avoir à allumer de bougie qui pourrait brûler les ailes d'une mouche éblouie. J'aimerais bien aller en Inde. J'irai quand j'aurai des sous, dans une autre vie.

J'adresserais bien quelques mots à ma nouvelle amie végétale mais je crains que ma psy ne constate une aggravation de mon état si

elle me surprend en pleine conversation avec sa plante. De plus, j'ai soudainement l'impression qu'elle est en plastique... Ça brille trop. Je m'approche, je tends la main. La porte s'ouvre. Je sursaute.

– Elle est vraie. Rien n'est faux ici. Elle vous plaît, Charlotte ?

– Oui, oui... Elle est imposante tout de même, aussi grande que moi...

J'hésite à lui dire au revoir en quittant la salle d'attente puis j'éclate de rire. Je suis toujours un rien tendue avant de faire face à ma psy, avant d'exprimer ma réalité. Un peu de trac, alors je ris, je fais diversion, je retarde la confrontation. Je ne m'assois jamais sur le divan, ça ferait trop cliché et puis ça me gênerait. J'aime regarder droit dans les yeux, échanger, constater l'effet de mes mots.

– Alors...

Ma psy commence toutes les séances par ce même mot. J'imagine qu'elle a dû mettre du temps à trouver cette clé, ce mot qui incite à parler. Elle le prononce doucement, longtemps, c'est le plus long « alors » que j'aie jamais entendu. Et parfois je l'imité malgré moi en répétant ce mot avant de répondre et elle sourit.

Ma psy doit avoir 50 ou 60 ans, je ne sais pas vraiment donner d'âge aux gens, je n'aime pas compter le temps, les années, cela n'est pas important, pas « signifiant », comme dirait Claire. Je préfère vivre que compter. Claire est le prénom de ma psy comme la belle des infos dans mon rêve. Claire aussi est une très belle femme aux yeux pâles, les cheveux soigneusement lissés en arrière. Elle est élégante et parfaitement assortie à son cabinet, recouverte de beige. Sa seule présence me fait du bien. Je me sens plus forte quand elle est là.

– Alors... J'ai fait un rêve affreux, j'étais morte. J'ai tout vu, l'ambulance, l'hôpital, mon père, Tara que je cherchais, et les infos, l'église, ma mère ressuscitée et tout ce monde joyeux, et ce nouveau-né pas tout à fait né d'ailleurs, prématuré, aux yeux fermés, à la peau transparente...

Je raconte à Claire mon rêve en entier. Elle inspire longuement avant de me répondre :

– Rêver de la mort est assez courant. Cela vous dérange ? Vivre, mourir, renaître... Vous avez frôlé la mort plusieurs fois et pourtant vous n'en parlez jamais.

– Je ne vois aucun intérêt à parler de la mort. Ma mort pour moi n'existe pas. Ça n'a jamais été une option possible. Parce que je veux vivre. J'étais trop jeune quand on a évoqué la possibilité que je meure. Mourir était simplement invisibilisable, irréel, et puis maintenant il y a Tara, mon envie de vivre est immense, forcément, je dois vivre.

– Que ressentez-vous en vous remémorant ce rêve ?

– Une forte angoisse, rare. Quand je me suis réveillée, j'ai serré Tara dans mes bras en pleurant. J'ai eu peur. Vous comprenez,

docteur, c'est la première fois de ma vie que je ressentais la peur de mourir. Pourtant ce n'était qu'un rêve, mais un rêve bizarre, intense, et puis il y avait ce nouveau-né posé là, sur une chaise, tout seul, dont la vision m'effrayait...

– Un rêve reste un rêve. Une expression symbolique dont l'origine est souvent inconsciente. La peur est un sentiment qui n'a pas nécessairement de réalité. Cela peut être un avertissement, une invitation à vivre plus pleinement, à réaliser la chance que l'on a d'être simplement vivant.

– Ça existe, les rêves prémonitoires ?

J'interromps Claire qui sourit en hochant légèrement la tête en signe de réprobation.

– Je n'en ai jamais eu la preuve et je n'en ai moi-même jamais eu. Je serais donc tentée de vous répondre non. Mais je peux croire que certains phénomènes restent à expliquer. Le sentiment de prémonition est souvent justement l'expression de la peur d'un événement. On peut rêver de ce que l'on redoute. Et si cela se produit, on dira alors logiquement : « Tu vois, je l'avais prédit. » On aime croire que l'on possède des pouvoirs uniques, que l'on peut maîtriser la vie. Mais tout cela n'est que sentiments et coïncidences.

– Et le nouveau-né dans mon rêve ?

– Vous m'avez déjà parlé plusieurs fois de votre désir d'un nouvel enfant, non ? Je ne suis pas spécialiste de l'interprétation des rêves, mais le nouveau-né peut simplement symboliser la vie. Vous avez frôlé la mort mais vous vous en êtes toujours sortie. Mais qu'en pensez-vous, Charlotte, de ce nouveau-né ? C'est votre sentiment qui importe.

– Cela n'a rien à voir avec mon désir d'un autre enfant. J'ai eu peur de cette vision et surtout peur de mourir... Je ne vais donc pas mourir ?

– Si et moi aussi, un jour. Et c'est au choix un problème ou une délivrance !

Parfois, je me demande si ma psy n'est pas plus barge que moi. Suicidaire au fond sous ses allures lisses. Je pourrais être thérapeute moi aussi, j'ai beaucoup d'expérience en matière de psy. Psy pour psy.

Après toutes ces années, la posture lacanienne de Claire et la prédominance du silence qui m'était difficilement supportable ont volé en éclats. Claire s'est adaptée à mes états contradictoires. Nous échangeons, elle me parle spontanément, me conseille, me protège ou me provoque.

– Quand ? Quand vais-je mourir... J'aimerais connaître le temps qu'il me reste.

– Je suis psychanalyste, pas voyante. Il est sain de rêver de la mort, pas tous les jours bien sûr, mais rêver de la mort, c'est aussi rêver de la vie, avoir peur de mourir, c'est avouer son attachement à

la vie.

– J’aimerais vivre longtemps...

– Très bien...

Ma psy exprime par quelques microtiraillements du visage des signes de lassitude. Soit le temps est écoulé, soit je suis hors sujet, soit je tourne en rond. Elle aimerait que nous passions à autre chose, mais je voudrais comprendre ce sentiment de peur inconnu qui revit en moi à la seule évocation de ce rêve.

– J’ai eu très peur... c’est presque indicible... un sentiment puissant, tétanisant, viscéral... Ce n’était pas un rêve comme les autres, comment vous dire... C’était comme si...

Claire m’interrompt d’un ton rassurant :

– Mais vous êtes bien en vie, là, face à moi, la peur est passée, non ? C’était un rêve symbolique mais sans réalité puisque vous êtes vivante. Encore plus vivante que d’habitude. Un rêve de mort vivifiant, en somme !

– Oui...

Je termine la phrase que j’ai commencée :

– C’était comme si ce n’était pas mon rêve...

Claire fronce les sourcils et tend son visage avant d’afficher un sourire las. Le temps est écoulé.

– Très bien... Attachez-vous à votre réalité, à ce qui est vrai, n’ayez pas peur de ce qui n’existe pas. On en reste là pour aujourd’hui. D’accord ?

En m’accompagnant jusqu’à la porte d’entrée, Claire me lance pour conclure comme toujours sur une note positive :

– Alors ce livre, *L’Amour dans le sang*, c’est ça ? Quel succès, bravo, je vais le lire.

– Je vous apporterai un exemplaire la prochaine fois. Ça me ferait plaisir.

En descendant le bel immeuble haussmannien par le vaste escalier de bois suspendu qui m’emmène lentement vers le monde agité de la rue de Sèvres, je demeure songeuse. J’hésite à remonter. J’ai le sentiment d’avoir oublié de dire à Claire quelque chose d’important. Mais quoi ?

L'*Amour dans le sang* est ma biographie, le roman de ma vie, comme j'aime l'appeler. J'ai écrit ce livre l'hiver dernier. J'avais besoin de parler. J'étais isolée, oubliée, fatiguée. Je ne voulais plus vivre dans le secret. Le livre est sorti en septembre et mon éditeur me dit que c'est un succès. Je suis heureuse et surprise. La promotion a été intense. La presse ne semble avoir retenu qu'une seule chose de mes trente-sept ans de vie. Charlotte Valandrey séropositive. J'ai gardé la une de *L'Express* pour la jolie photo tragique. Certains membres de ma famille ont appris la nouvelle comme ça, chez le marchand de journaux. « Pourquoi tu ne nous l'as pas dit avant ? – Parce que. » Je n'ai pas de réponse. On sait instinctivement ce que l'on peut dire et à qui. Puis, après avoir douté longtemps, j'ai eu envie de le crier à tout le monde d'un seul coup. Je voulais me libérer de ce qui était devenu un poids. Arrêter les rumeurs, les remarques sur ma forme physique, ma maigreur, mes joues de hamster, mon ventre de grenouille et le contour creusé de mes yeux. Certains pouvaient penser que je souffrais d'une infection due au sida, alors que seuls les effets secondaires de la trithérapie et de ma greffe transformaient mon corps. J'avais besoin de vérité, pas de cancons. Je voulais que l'on me comprenne aussi. Comme dans la chanson « Pour me comprendre »... Je voulais exprimer ma vérité, simplement, directement, et ne plus redouter ce moment où je dois dire au garçon qui veut me faire l'amour, à l'homme qui dit être amoureux de moi que je suis... qu'avec moi les capotes c'est pour la vie. Enfin, jamais toute la vie, jusqu'au jour où la peur gagne l'amour.

Je voulais en parler pour que l'on m'accepte telle que je suis, je voulais travailler et en terminer avec le VIH. C'était une utopie. Je sens bien que l'intérêt pour moi, la curiosité que suscite mon livre, les couvertures des magazines, les invitations aux émissions désormais ont pour seul objet ma séropositivité. J'offre un nouveau visage au virus invisible. Serai-je à vie associée au VIH ? Ce n'est qu'une part de moi. Ne me réduisez pas, s'il vous plaît. Ne m'étiquetez pas. Oui, séropo, mais pas que ça.

J'ai parlé de ma séropositivité en espérant que mon témoignage puisse libérer un peu mes frères et mes sœurs de sang, tous ceux qui

doivent encore cacher leur secret comme un péché mortel, ceux qui comme moi doivent souffrir deux fois, de la contamination puis d'une exclusion multiple presque trente ans après l'apparition du sida.

Le sida fascine encore, il concentre les peurs, la mort possible par le sperme, le sang, le sexe, tout ce qui normalement n'apporte que la vie.

La réaction des autres que j'appréhendais est rassurante. Les journalistes sont pudiques, touchés, bienveillants. Le public est chaleureux comme à son habitude, des inconnus me sourient dans la rue, lèvent un pouce gagnant en me regardant. Je me souviens d'un matin, j'étais pressée, en retard pour une fois. Il pleuvait et je pestais contre cette eau froide qui mouillait mes cheveux. Le taxi n'arrivait pas. Je regardais à gauche, à droite, j'étais énervée. Puis j'ai vu un garçon courir vers moi, il tenait quelque chose dans sa main levée et criait : « Charlotte ! Charlotte, s'il vous plaît ! » Le taxi est arrivé juste avant lui, mais je l'ai attendu. Son visage était trempé, il m'a souri et m'a tendu mon livre. Il me guettait depuis des heures dans un café, on lui avait confirmé que j'habitais bien à cette adresse. Il souhaitait une dédicace, là, sous la pluie. Sans m'expliquer pourquoi, il tenait à me dire : « Grâce à vous je suis toujours en vie. » J'ai écrit ce qui me passait par la tête : « Aimez vivre ! » Je crois. Je l'ai embrassé, il m'a serré contre lui, le chauffeur impatient m'a demandé de monter, je me suis excusée auprès de l'inconnu et je suis partie.

J'ai reçu quelques témoignages touchants d'artistes, j'ai réécouté plusieurs fois les jolis messages de Mathilde Seigner, d'Isabelle Giordano. Mais j'ai aussi ressenti l'embarras, la surprise, le silence gêné de ma profession. Le succès de mon livre et mon expression libre l'ont étrangement éloignée de moi. Le VIH a pourtant frappé plus qu'ailleurs le monde artistique, mais le show-business semble mal accepter cette vérité-là, la lumière doit éblouir, pas éclairer.

« On ne sort de l'ambiguïté qu'à son détriment. » Cardinal de Retz.

J'aimerais croire le contraire.

Bien plus que le VIH, dont je n'ai jamais directement souffert, la greffe cardiaque a marqué mon corps et bouleversé ma vie.

Dix heures d'opération, le torse ouvert, pour y transplanter un autre cœur.

« L'amour me manque. J'ai l'impression d'avoir attendu l'amour toute ma vie. Je suis impatiente. Je brûle le temps, je suis pressée d'arriver au rendez-vous de l'amour... Je n'en ai jamais assez. Je veux qu'on m'aime, qu'on me le dise, le crie, le répète. Que l'amour brille dans les yeux, danse dans un sourire, qu'on me caresse jusqu'au bout, jusqu'à m'user. D'où vient ce goût de l'amour, cette boulimie tendre et insatiable ? Je ne sais pas. Sûrement ma nature.

« J'ai attendu longtemps avant d'entendre "je t'aime", "je aime toi" et personne d'autre. L'ai-je jamais entendu ?

« Trois mots comme une naissance, une petite bombe au tic-tac inconnu.

« Mes parents m'ont aimée, profondément, silencieusement.

« Un amour muet, pudique, paralysé. L'amour parental n'avait pas de mots, de gestes, il ne se formulait pas, les enfants ne s'enlaçaient pas. C'était comme ça, comme un handicap, une tradition vécue et perpétuée.

« Moi, je voulais des bisous, des chansons, de la fougue pour y croire. Le silence, la neutralité douce, les phrases monocordes et les comportements conventionnels de mes parents étaient comme un bandeau sur leur bouche. Un barrage au flot de l'amour. Et je n'ai jamais su la température de l'eau.

« Alors j'ai couru l'amour comme on cherche un trésor, comme on se cherche, on n'existe pas avant "je t'aime". Je cours encore. »

Ce sont les dernières pages de *L'Amour dans le sang*, elles auraient pu résumer ma vie si les choses n'avaient pas changé totalement.

« Le futur n'est jamais la prolongation à l'identique du présent. » Voilà ma phrase préférée de ma psy, celle à laquelle je me raccroche quand je ne vois plus d'issue à mon présent désolant. Le futur est toujours surprenant.

Comme vous avez raison, chère Claire, je suis amoureuse.

Si une chose est possible finalement, c'est bien l'amour.

J'ai rencontré mon amoureux pendant l'été à l'hôpital. C'est une question de statistiques. Vu mon emploi du temps, j'ai plus de chances de trouver l'amour sous une blouse blanche que dans une soirée parisienne.

***Quelques mois plus tôt, au début de l'été 2005,
Paris, hôpital Saint-Paul***

J'ai rendez-vous pour une biopsie. Tous les trois mois, on entreprend de prélever un fragment de mon cœur greffé pour vérifier qu'il n'est pas rejeté. Tous les trois mois, je stresse sans avoir vraiment peur. Je fais confiance à ma bonne étoile, à ma bonne nature. Je me dis que tout ça n'aurait pas de sens si mon greffon décidait de se faire la malle maintenant. De toute façon, je m'en apercevrais. Le cœur qui se barre, on doit bien le sentir passer. Pourtant mon cardiologue m'affirme le contraire. Le processus de rejet peut commencer sans aucune sensation particulière et sans logique. Rassurant, non ? Alors je me plie aux biopsies.

Contrairement au foie qui se régénère sans cesse, le cœur, lui, ne se reconstruit pas, ses dégâts sont irréversibles. Rien de surprenant. Il ne repousse pas, ne se remet jamais totalement de ses blessures, tout au mieux il se renforce, il cicatrise. C'est la souffrance du cœur.

J'exige systématiquement de mon cardiologue, le docteur Rioux, qu'il ordonne aux infirmiers de prélever la plus infime quantité possible de mon nouveau cœur. Le docteur m'assure que le fragment prélevé est infinitésimal, mais moi j'ai l'impression d'être rongée à chaque fois. Un milligramme de mon cœur, c'est peut-être une seconde en plus à jouer avec Tara, un instant de plus pour rire, espérer.

L'opération est désagréable. On introduit à la base de mon cou une aiguille épaisse munie d'une micropelleteuse qui traverse ce creux tendre et mou qui se love juste derrière la clavicule pour toucher vite mon cœur.

Juste après ma greffe, le rythme des biopsies était infernal. On me perçait comme une poupée satanique. Ma peau cicatrisait mal et blanchissait à l'endroit de chaque piqûre. On peut compter mes biopsies sur mon décolleté. Glamour, non ?

Au secrétariat du service de cardiologie

- Bonjour, Henriette ! Quel été pourri !
- Bonjour, Charlotte ! Oui, affreux ! Vous êtes en avance, mon petit...
- Oui, je préfère, on ne sait jamais, il peut y avoir un désistement, un cœur qui lâche avant le mien !
- Oh ! là, là ! Mais qu'est-ce qu'elle me dit ! Vous savez que vous devrez passer en dernier...
- Oui, je le sais. On me l'a vaguement expliqué et je n'ai pas cherché à comprendre. C'est dû à ma séropositivité, une mesure de

sécurité dans le bloc opératoire, personne ne doit passer après moi. Je n'aime pas cette différence, alors j'arrive toujours en avance et je lis, j'attends, je discute avec Henriette. Elle était là en 2003, de garde un dimanche, le matin de ma greffe. Elle m'a immédiatement appelée « mon petit », c'est vrai que je n'étais pas grosse. Henriette m'a tenu la main quand je me suis retrouvée seule et tremblante avant l'anesthésie qui vous envoie dans une autre galaxie. On voulait m'enlever mon ours en peluche. J'en ai besoin seulement pour dormir à l'hôpital. Ça faisait marrer tout le monde autour de moi et je ne me sentais pas de taille à lutter. L'infirmier en chef s'était énervé : « Virez-moi ce truc ! » J'allais lâcher prise quand Henriette répliqua d'autorité : « Mais laissez-lui son ours, nom de Dieu ! »

Un jour, Henriette m'a appelée « la vedette ». Pourtant, lors de nos longues conversations, elle m'a confié ne regarder à la télévision que les informations et les reportages sur les voyages. Elle ne va jamais au cinéma, Henriette, elle préfère le crochet mais elle répète ce qu'elle a entendu. Elle m'a demandé : « C'est vrai que vous êtes connue ? » J'ai répondu : « Bof... » Elle n'a pas insisté. Je voulais qu'elle continue de m'appeler « mon petit ».

Elle est bonne, Henriette, douce, posée, passionnée de crochet, de tricot, et j'adore son prénom, il me rassure, défie le temps, un prénom de grand-mère, de fossile. Bonne, gentille Henriette.

J'aime la gentillesse plus que tout, elle me séduit. Avant, je recherchais en priorité la beauté, l'intelligence, la gentillesse me semblait banale, simpliste, presque médiocre. Mais j'ai compris, j'ai changé. C'est difficile d'être gentil, presque impossible d'être bon. L'intelligence, la beauté, c'est la nature qui décide.

Le lendemain de mon opération, Henriette était venue me réconforter au réveil avec une surprise. Mon torse avait été écarté pendant dix heures, mes entrailles avaient pris l'air. Une brèche à cœur ouvert de près de quinze centimètres avait été creusée. Pendant mon sommeil, Henriette avait croché sur le ventre mou de mon ours un cœur rouge. Elle me l'avait rendu avec une bise claquée sur le front et ce commentaire qui avait provoqué mon premier rire grimaçant postopératoire :

– Telle mère, tel fils !

Henriette aime son travail, pourtant elle clame sa fatigue et compte les jours avant la retraite comme un bidasse avant la quille.

Aujourd'hui encore, j'ai droit au décompte précis :

– Demain, ça fera sept cents jours tout rond, le 5 juin 2007 précisément, reprenez cette date, c'est facile, ça fait 5/6/7.

– Vous m'invitez à votre pot de départ ?

– Mais bien sûr, dans sept cent un jours, vous êtes ma première invitée.

– Attendez, je vais vérifier si je suis dispo.

Henriette rit de bon cœur puis elle fige ses lèvres en compulsant son planning et me dit, soudainement soucieuse :

– Vous savez que le docteur Rioux est parti ?

– Non ? !

– Si, le mois dernier, il travaille dans un autre hôpital, si vous voulez je peux vous donner ses coordonnées, c'est le docteur Leroux qui le remplace, ça vous dérange ?

– Non... enfin, j'étais habituée au docteur Rioux...

Puis je chantonne : Rioux, Leroux, choux, genoux...

– Remarquez, il n'était pas vraiment sympa, le docteur Rioux, il ne disait pas grand-chose et ses lèvres étaient très fines, presque absentes, vous aviez remarqué ?

– Non... Ça ne vous dérange pas alors, vous verrez, il est très bien, le nouveau, un peu discret mais sérieux, il vient d'un autre service.

– Ma grand-mère adorait ça, la chicorée. Moi, je trouve ça dégueulasse. Un goût indéfinissable. C'est juste impossible, ce mélange de café, de tisane, de terreau... Imbuvable ! Docteur Leroux...

Je répète et fais sonner son nom dans l'espace d'accueil du service cardio pour entendre ce qu'il m'inspire, ressentir ses vibrations...

– Leroux... Leroux... C'est l'héritier de la chicorée ?

Henriette rigole tout en me faisant des signes de la tête que je ne comprends pas.

– Vous êtes Anne-Charlotte Pascal, dite Charlotte Valandrey ?

Je me retourne, surprise. Un homme se présente.

– Bonjour, docteur Leroux, enchanté. Vous avez de la chance aujourd'hui. Vous passerez plus tôt.

Il me sourit en me tendant la main.

– Bonjour, docteur. Je suis désolée, je ne vous avais pas vu.

– Vous me suivez ?

– Bien sûr. Il n'y a qu'à l'hôpital que l'on me nomme Anne-Charlotte. Appelez-moi Charlotte, c'est plus court.

Je me retourne vers Henriette qui m'adresse un clin d'œil appuyé.

Le docteur Leroux est grand, assez jeune, 30, 40 ans maxi, quelques rides d'anxiété gravées sur un visage d'enfant avec des yeux marron très brillants comme cirés, perçants, coquins. Il a de très belles mains, fermes, longues. L'alliance ! Vite l'alliance ! Je me contorsionne pour scruter sa main gauche qui balance de l'autre côté. Pas d'alliance ! Il a raison, le docteur Leroux, c'est peut-être un jour de chance.

– *Rouge Baiser*, c'est ça ?

– Bouche baisée ? Excusez-moi, j'ai mal entendu, je suis distraite...

– *Rouge Baiser*, votre premier film avec Lambert Wilson, très beau,

j'étais ado quand je l'ai vu, je me souviens, j'étais amoureux de vous.

Il esquisse un joli sourire qu'il tente de cacher en baissant légèrement la tête.

– Et plus maintenant ?

Le docteur Leroux sourit à nouveau. Il n'est pas vraiment beau pourtant...

– Maintenant, on va s'occuper de votre cœur.

– Très bien... Occupez-vous de mon cœur, je murmure.

Puis il me fait m'asseoir dans un petit bureau carré, dépouillé, tout gris. Un écrin un peu triste pour ce lien naissant.

– Nous ferons une échographie de contrôle après la biopsie. Avant j'aimerais faire un point avec vous, votre dossier est incomplet et je ne vous connais pas. Permettez-moi de vous poser quelques questions. Vous êtes séropositive depuis ?...

– Longtemps. Vous ne voulez pas que l'on parle d'autre chose ?

– Une autre fois, dans un autre endroit avec plaisir, mais pas maintenant. Vous êtes sous trithérapie depuis quand ?

– J'ai pris mes tout premiers comprimés d'AZT en 1995, je crois, je n'ai pas la mémoire des dates...

– Au tout début de l'AZT, donc...

– Oui, j'avais supplié le professeur Rozenbaum d'être son cobaye, j'étais prête à tout avaler comme tous les séropos à l'époque...

Je n'aime pas évoquer ces souvenirs, mais l'air tendre et attentif du docteur Leroux m'incite à m'épancher sur ce temps oublié...

Ma charge virale avait progressé pour la première fois, dix ans après ma contamination. Dix ans de séropositivité sans aucun traitement, aucun développement d'infection opportuniste. C'est comme si mon virus avait gentiment attendu le premier traitement efficace pour se réveiller. Un VIH sympa. Le sida faisait des milliers de victimes, certains mouraient en quelques mois, je les voyais maigrir à l'extrême, devenir aveugles ou se couvrir de plaques sombres, d'écorces mortelles, et moi je me faufilais entre les gouttes. Je passais du service des maladies infectieuses, où tout le personnel se baladait avec un masque pour se prémunir des lépreux, aux plateaux de cinéma, aux salons de coiffure et maquillage avec une totale insouciance, une vraie légèreté. Ce n'était qu'un changement de décor. Parfois, je me demandais si tout cela était vrai. J'ai même imaginé que le laboratoire s'était trompé. Il était impossible que je meure du sida. Voilà le message que j'envoyais à mon corps. Sida, impossible. Je crois fondamentalement à l'influence de l'esprit sur le corps... Et ça a marché jusqu'à la découverte miraculeuse de l'AZT. C'était formidable, j'ai vu des malades reprendre visage humain en quelques semaines comme ces mimosas noircis par l'hiver qui semblent secs et morts puis, quelques jours plus tard, fleurissent d'un jaune

incroyable...

Je parle en fixant par la fenêtre un parterre de fleurs aux couleurs vives battu par la pluie. J'évoque ces souvenirs pour la dernière fois. C'est mon devoir de mémoire. Puis je m'interromps, je regarde le docteur muet, l'air un peu rêveur, le regard immobile, rivé au mien. Je laisse le silence s'installer. J'imagine le docteur Leroux me visualiser en pleine floraison jaune. Il est visiblement troublé, puis il se reprend :

– Vous parlez de ces choses graves avec facilité... Je suis désolé de vous poser toutes ces questions, mais vous avez commencé votre traitement dans un autre établissement et l'historique dont je dispose est un peu court. La greffe a eu lieu ici, elle. (Sa voix se fait subitement plus basse.) Le prélèvement aussi, d'ailleurs.

– Pardon ?

– Rien.

– Mais si, vous avez dit « prélèvement », le prélèvement de mon greffon a eu lieu ici ?

– Je ne dispose pas de ce genre d'information. Mes mots ont dépassé ma pensée. Je suis fatigué, ailleurs, pardonnez-moi. Le lieu du prélèvement n'est pas important. Ce qui compte, c'est que votre greffon se porte bien. Maintenant, je vais regarder votre dernière angiographie... C'est un peu comme un court-métrage, dit le docteur Leroux pour tenter de me distraire.

– Ce n'est pas mon meilleur film, ni mon meilleur profil.

L'angiographie permet de voir grâce au contraste d'un produit colorant injecté tout le circuit des artères frissonnantes de mon cœur.

Le docteur Leroux introduit un CD dans son ordinateur et me lance :

– Vous voulez que je vous montre ?

– Non, je n'aime pas me voir à l'écran.

– Sérieusement.

– Je n'aime pas ces images. La vie perd de sa magie observée de si près, non ? J'aime penser que mon cœur est un lieu mystérieux, pas une pompe bricolée. J'ai vu une fois une scintigraphie ou une angiographie je ne sais plus, enfin des images de mon pauvre petit cœur, et je n'ai rien compris. Il faut être expert comme vous. À quoi bon voir les rushes, ce qui compte c'est le résultat. Alors, comment va mon cœur, docteur ?

– Bien... Très bien. Là, ce sont vos artères coronaires, elles irriguent votre cœur, elles le font vivre.

– Ce sont celles de mon donneur ?

– Oui, contrairement aux veines pulmonaires tout autour qui, elles, sont à vous, si je puis dire.

– On s'y perd.

– Non, l'opération est simple. La mécanique du cœur aussi est

d'une simplicité biblique et fascinante... Une pompe incroyable qui envoie dans notre corps jusqu'à 8 000 litres de sang par jour... Fermez votre poing !

J'obéis toujours au docteur, mais, s'il savait que la vision du sang me rend fébrile, il arrêterait ses cours d'anatomie gore. Je résiste au vertige et je replie mes doigts sur la paume de ma main droite que je lève en signe de victoire et prononce un « yes ! » sonore qui l'amuse.

– Eh bien, votre cœur est à peine plus gros que votre poing et propulse quotidiennement 8 mètres cubes de sang dans votre corps. Magique, non ?

– Le mien peut-être un peu moins ? C'est la taille des poings de mon donneur qu'il faudrait connaître...

Le docteur Leroux reste silencieux quelques instants en évitant mon regard. Il semble troublé à nouveau. Moi aussi. Toutes ces précisions physiologiques me tournent un peu la tête, j'imagine des flots de sang, une déferlante rouge en moi, le poing serré de mon donneur inconnu... Je sens mon cœur battre plus vite. J'inspire profondément pour retrouver mon calme. Pourquoi ce cardiologue tient-il à m'expliquer tout cela ?

– Dans les transplantations, la taille des organes doit être sensiblement la même. Votre donneur devait donc avoir sensiblement les mêmes poings que vous... Je vais éteindre l'écran et vous n'avez même pas regardé !

En écoutant le docteur Leroux j'observe mes poings. Je les ferme, les rouvre, je répète ce mouvement. Il ou elle avait les mêmes poings, ses doigts repliés sur la paume avaient ce même volume. De petits poings. C'était sûrement une femme. J'en ai soudainement l'intuition. Elle devait être jeune. Je l'imagine brune, les cheveux mi-longs, avec un large sourire. Elle devait aimer la vie. Peut-être était-elle mère aussi. J'entends battre son cœur, mon cœur. Le docteur Leroux interrompt ma rêverie d'une voix douce :

– Charlotte ? Vous voulez que je vous explique ou bien j'éteins ?

Je n'avais jamais imaginé mon donneur avant cet instant. J'y avais pensé bien sûr, mais furtivement, sans lui donner de forme, de corps, sans penser à sa mort. Mais est-on vraiment mort lorsque survit une part de soi aussi vitale ? Je décide de fuir ces pensées soudaines et m'approche de l'écran. Intriguée par ce que j'y découvre, je questionne le docteur Leroux :

– Ce sont mes stents, ces formes-là ? On dirait des cintres en fer. Il rit franchement.

– Non, un stent est minuscule, un tout petit ressort qui, en se dépliant, débouche l'artère, vous en avez deux, un ici et l'autre là.

Il désigne avec assurance deux points sur l'écran. Et j'ai beau regarder de près, je ne vois que ses doigts longs et ses ongles roses

bien faits, mais rien d'intéressant sur l'écran.

– Je ne vois pas... Alors c'est quoi, tous ces cintres ? Une vraie penderie...

– Ce sont les agrafes qui ont refermé votre thorax.

– Je vous avais dit que je ne voulais pas regarder... On dirait que le bout de chaque agrafe est vissé à la main ? !

– Il l'est.

– C'est artisanal, ça ne peut pas se défaire au moins ?

Ma tête tourne à nouveau. Je me rassois, le docteur se lève et me prend aussitôt la main pour me rassurer. Je sursaute sous l'effet d'un pic d'électricité statique et, d'un même geste leste, nous retirons nos mains en nous regardant fixement.

– Tout est bien accroché, rassurez-vous. Allez passer votre biopsie maintenant et je vous retrouve juste après pour l'échographie. Je lis dans votre dossier que vous ne supportez plus d'être piquée au cou, n'est-ce pas ? On va passer par l'aîne. On y va ?

– Je vous suis.

Quelques instants plus tard, dans le bureau du docteur Leroux

– Tout s'est bien passé ?

– Oui. Mon cœur a été grignoté sans douleur.

– Je vais procéder à l'échographie.

Le docteur est d'une grande douceur. Il décrit chacun de ses mouvements avec précision, il sillonne lentement avec une sonde humide mon torse et mes seins d'un mouvement régulier qui m'apaise. Pendant qu'il se concentre sur le moniteur de contrôle, j'observe son profil, son petit nez et ses lèvres qu'il mordille.

– Ce sera bientôt terminé, tout va bien. Votre cœur se porte bien, Charlotte, un cœur de jeune fille...

C'était un lundi d'été pourri, il tombait des trombes d'eau, dehors le jour ressemblait à la nuit et, quand j'échappais en fermant les yeux à la lumière crue des néons, le sourire mouvant du docteur des cœurs jouait sur mes paupières. Ses mots résonnaient en un écho infini et devenaient musique. « Votre cœur se porte bien, Charlotte, un cœur de jeune fille... »

– Vous êtes donc sous Néoral depuis 2003. On vous a expliqué la difficulté de prescrire ce médicament à un malade sous trithérapie ?

Je reste muette, allongée, une main plaquée sur mon pansement, les yeux clos. Mon cœur bat bien. Son rythme est régulier, peut-être un peu emballé. Huit mille litres de sang par jour au moins... dans mon greffon... enfermé dans un torse sommairement agrafé... un cœur de jeune fille... quel âge avait-elle...

– Charlotte ? Ça ne va pas ?

J'ai le vertige. Et si je continuais à ne pas répondre, à laisser mes visions sanguinaires et l'écho hypnotique de la voix du docteur m'emporter, peut-être me réanimerait-il...

– Charlotte ?

Il exerce à nouveau sur ma main une légère pression. Pas d'électricité cette fois-ci mais un courant différent, rayonnant. J'ouvre les yeux. Ça ira pour un début.

– Pardon, je me suis assoupie, c'est votre voix, j'entendais vaguement ce que vous me disiez. Oui, le Néoral... On m'a juste prévenue des effets secondaires possibles, la pilosité d'un primate et des tremblements permanents... Par chance, je n'ai subi aucun des deux. Au contraire, je n'ai plus de poils. Une vraie toile cirée. C'est même gênant... Une grenouille. Mes cheveux par contre sont plus épais, plus brillants qu'avant, une vraie pub pour shampooing.

– Le Néoral est un antirejet indispensable. Sans antirejet, une large majorité de greffes ne pourrait pas réussir. Tout greffon est un corps étranger que naturellement notre système immunitaire veut combattre. Le Néoral a pour fonction de faire baisser la capacité de votre système de défense à rejeter les corps intrus. C'est un immunosuppresseur alors que la trithérapie vise à renforcer au contraire votre système immunitaire en paralysant le pouvoir de nuisance du VIH... Vous comprenez la difficulté des dosages ?

– Je comprends. Je vous fais confiance. Pour l'instant tout va bien, tout semble compatible. La subtilité des dosages est bonne... Quelle est la date de notre prochain rendez-vous ?

– Cela dépend des résultats, mais normalement dans six mois...

– C'est long, tout peut arriver en six mois !

– Je vais vous laisser mon numéro de portable au cas où. Tenez, voilà ma carte.

Je la saisis rapidement et la plonge dans mon sac. Agent Charlotte à la recherche de l'amour, mission accomplie. J'ai quitté le docteur Leroux à regret. Lui aussi ?

Le temps qui suivit notre rencontre fut interminable. Je connais la nature inflammable de mon cœur, alors je tente avec l'âge et les claques de mettre un peu d'eau sur le feu. Lili, ma meilleure amie, me répète à l'envi que « je mets trop la pression », alors cette fois PAS de pression, PAS de texto, d'appels d'urgence, de malaise simulé... J'étais prête à tout par amour mais cette fois rien ! Une bonne tisane, un bon livre et, au bout de dix minutes, je pose tout, je ne tiens plus en place. J'attrape mon portable qui bien sûr est vierge de messages. A-t-il au moins mon numéro ? ! Oui, sûrement, peut-être pas dans son nouveau dossier mais Henriette l'a, c'est sûr. Je vais attendre. Je sors sa carte

de visite de mon sac, la pose délicatement sur mon bureau et la contemple. Dix petits chiffres me séparent de sa voix tendre qui agit sur moi comme un baume apaisant...

Voilà l'action ou plutôt la non-action qui m'est la plus insupportable : attendre, « veuillez patienter »... Mais pourquoi ? On attend trop longtemps tout le temps. Comme si une éternité s'offrait à nous. Mais non. Le décompte est bien lancé, croyez-moi. Bouchez vos oreilles avec vos doigts, faites silence et écoutez... Vous entendez les battements de votre cœur ? Le petit boum-boum de la vie en vous ? Le tic-tac de l'horloge ? Il n'y a jamais de temps à perdre, pas de temps à tuer. Pourquoi faut-il frôler la mort pour comprendre l'urgence qu'il y a à vivre, brûler, aimer, remplir la vie, chaque fragment de vie. J'ai ce sens de l'urgence que mes amoureux n'ont pas toujours partagé, une autre notion du temps.

Pour échapper au célibat, j'ai dû apprendre à me synchroniser, à maquiller mon urgence d'un peu de patience, à ralentir le rythme de mon cœur.

Allongée sur mon lit, je ferme les yeux. Je me concentre sur mon tic-tac mystérieux, sur ce cœur gros comme mon poing. Ce cœur sensible dont je peux accélérer le tempo par une simple pensée... le docteur Leroux... puis le portrait imaginaire de cette femme qui m'a redonné vie... puis des mètres cubes d'afflux sanguin dans mon corps tout entier... Comment est-elle morte ? A-t-elle souffert ? Me voit-elle quelque part ?

Mon cœur cogne fort. J'ouvre les yeux. Le jour est encore clair. Je vais aller prendre l'air, partager mes pensées et mon impatience avec Lili.

– Déjà, arrête de te faire des films ! m'assène-t-elle dès mes premières paroles. L'amoureuse greffée et le cardiologue... Tu es insensée !

– Je suis artiste, romantique et irrationnelle. Je me fais des films, tout le temps, c'est ma vie, ma nature, j'élargis la vie, je l'embellis !

– Tu la déformes aussi ! Tu as vu cet homme une seule fois lors d'une visite médicale...

– Je pense à mon donneur aussi. Le charmant docteur m'a dit que nous avons la même taille de poings. Que le prélèvement de mon greffon avait eu lieu à l'hôpital Saint-Paul...

– Il t'a dit ça ? !

– Ça lui a échappé puis il s'est repris et pour la première fois j'ai imaginé mon donneur... J'aimerais savoir comment cette histoire va évoluer...

– Quelle histoire ?

– Avec le docteur... Il s'est vraiment passé un truc entre nous... Tu crois que je suis attirée par lui parce qu'il est cardiologue ? Ma psy

serait sûrement d'accord avec toi... C'est vrai qu'il est rassurant...

En évoquant Claire, je repense soudainement à une de ses réponses...

« Je suis psychanalyste, pas voyante... » Sans transition, j'interroge Lili.

– Tu as le numéro de ta nouvelle voyante ?

– Oui, bien sûr, elle est super.

Lili fouille dans son immense sac fourre-tout dans lequel elle trouve à peu près tout dans un temps raisonnable. Elle me tend une de ces cartes de visite vite imprimées et très fines que je lis avec circonspection.

« Natacha, coach intuitif – c'est nouveau ! –, voyance pure, tarots, lignes de la main, soutien spirituel, développement karmique. »

– Tu es sérieuse, là ? !

– Oui, crois-moi, elle est top.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit de top ?

– Que j'allais trouver l'amour, très bientôt, elle a vu un artiste, un peu fou mais passionné...

Lili semble sûre d'elle, tout imprégnée de ses prédictions. J'appelle Natacha. « Cela tombe bien, me répond-elle, quelqu'un vient d'annuler à l'instant. » À 100 euros de l'heure, elle doit avoir plusieurs annulations. Je décide de réfléchir.

– Arrête de compter tes sous, l'argent n'est pas tout ! s'insurge Lili.

– OK, mais je n'en ai pas. Cent euros, tu te rends compte ?

Lili est divorcée d'un riche businessman qui a fait fortune dans la vente discountée sur Internet et qui, pour se faire pardonner son goût pour les femmes plus jeunes qu'elle, assure à son ex-épouse et mère de leur seul enfant un train de vie très confortable. Pas moi. Juste divorcée.

Lili est une femme cultivée et superbe, toujours de bonne humeur. Elle a à peu près mon âge, trente et quelques années... Elle est donc très jeune ! Sa peau est mate et soyeuse, elle a de grands yeux marron clair presque dorés, un peu tristes quand elle ne rit pas, ce qui est rare, et sa bouche est une perfection presque tentatrice. Elle mesure une bonne tête de plus que moi et la vision régulière de son corps naturellement galbé me déprime.

Je rappelle Natacha et lui demande si exceptionnellement elle ne pourrait pas faire un prix à une jeune actrice dans le creux de la vague.

« Enfin, à ce niveau-là, ce n'est plus un creux, c'est une mer d'huile. » Je fais rire Natacha. Moi, je ne ris pas. Clown malgré moi. Natacha accepte. Je pars voir mon coach intuitif.

Lili préfère rester chez moi et m'attendre « pour ne pas perturber

nos ondes »...

Je vais de temps en temps consulter un voyant. Mon père, grand ingénieur cartésien, à qui je fais parfois le compte rendu de mes visites ésotériques, me sermonne en affirmant que j'aime « jeter l'argent par les fenêtres ». Et je rétorque que ça me distrait, ça me rassure. Je n'y crois pas vraiment et pourtant j'aime l'idée que l'inexplicable, la magie puissent exister au-delà du réel.

Natacha me reçoit au dernier étage d'un immeuble tristounet dans deux chambres de bonne réunies pas très loin de la gare Saint-Lazare. En montant l'escalier sans fin, je peux sentir les vibrations du métro sous mes pieds. Habituellement j'aime cette sensation si parisienne, mais, là, c'est le TGV qui zigzague sous l'immeuble.

– Bonjour, Charlotte !

– Bonjour... C'est incroyable, ces tremblements sismiques.

– C'est Saint-Lazare, vous pouvez patienter quelques instants, je suis à vous tout de suite...

Mais bien sûr, patientons... Dans la salle d'attente, je découvre toute la panoplie « spécial voyante » en parfaite cohérence avec la carte de visite : les bougies aux parfums mêlés qui brûlent un peu partout à même le sol, l'encens épais qui lentement assaille ma gorge, des représentations bouddhistes dans diverses positions, un dragon vert dessiné, une main peinte sur le mur et ses lignes rouge vif, un bol doré rempli de riz posé sur un guéridon et, dans un cadre en bambou écorné, le tarif non remisé de la séance avec la mention pratique : « Pas de cartes, pas de chèque, merci, Natacha. » Mais bien sûr. J'ai envie de redescendre l'escalier sans fin et de garder mes sous pour un massage aux huiles essentielles qui viendra sûrement à bout de mon impatience névrotique. Natacha la voyante a dû ressentir mes ondes sur le départ, car je l'entends accourir. Elle ouvre la porte et sa large bouche pulpeuse et me propose de la suivre.

– À quoi sert ce bol de riz ?

– C'est du feng shui, ça amène la prospérité comme cette petite fontaine dans l'entrée.

– Le feng shui ?

– C'est un art de vivre chinois qui permet d'accorder les éléments sur terre et les énergies, le yin énergie négative et le yang énergie positive...

– Je connais le yin et le yang.

– Eh bien, le feng shui est l'art de les équilibrer.

La voyante « pure » porte un caftan élégant de couleur vive et un amas de colliers de fausses perles et de pierres diverses qui doivent peser lourd sur son port altier. À ses doigts, une multitude de bagues de tous métaux, fer-blanc, cuivre, argent, de toutes formes, tous horizons.

La même réflexion vient toujours encombrer mon esprit lors de mes rendez-vous ésotériques : comment un être qui proclame avoir le pouvoir de lire l'avenir, donc de le maîtriser, pouvoir unique, hallucinant, infiniment précieux voire diabolique, peut-il vivre si modestement ? Si Natacha pouvait deviner le futur des hommes, alors tout le monde se ruerait chez la belle, Natacha serait riche...

– Pourquoi venez-vous consulter si vous n'y croyez pas ?

Je suis surprise que Natacha puisse lire en moi si facilement.

– Peut-être pour entendre une question pertinente comme celle-là. C'est vrai que je n'y crois pas totalement mais j'avoue être contradictoire.

– Vous êtes actrice, je crois.

– Oui, enfin, je l'étais...

– Je peux ? dit Natacha en saisissant ma main.

Puis elle l'ouvre et l'aplatit comme on déplierait une carte secrète.

– Vous allez refaire du cinéma ou de la télévision, mais je vois une autre activité artistique, vous peignez, vous chantez ?

– J'ai peint, oui, un peu, rien de bouleversant, je chante aussi, j'adore ça, je prends des cours, j'ai enregistré une maquette avec des potes géniaux, il ne reste plus qu'à trouver le producteur...

– Ça marchera, ça ou autre chose... Et votre santé ? [Je précise que mon livre n'était pas encore sorti.] Comment va votre santé ?

– Je vous le demande !

Natacha scrute alors mon visage, mon décolleté, et je ferme aussitôt les yeux pour vider mon esprit. Je ne veux pas qu'elle lise encore en moi. Soit elle sait, soit elle ne sait pas.

– Vous semblez fatiguée, quelles sont ces marques autour de votre cou ? Et ce début de cicatrice que j'aperçois ? C'est le cœur, c'est ça ? Mais, rassurez-vous, il tiendra bon, votre cœur.

– Vous voulez dire, mon nouveau cœur...

Natacha semble surprise et réplique aussitôt.

– Oui, c'est ça...

Natacha saisit un jeu de cartes normal qu'elle me demande de battre et de couper de la main gauche. Puis je lui donne une série de cartes qu'elle retourne une à une.

– Et votre mère, je ne la vois pas très en forme...

Natacha désigne du doigt la dame de cœur que je viens de retourner puis le 8 de pique qui la recouvre maintenant...

Et là j'amorce un bref rire nerveux et je m'en veux.

– C'est exact, elle est même morte d'un cancer il y a sept ans.

– Oui, c'est ça, je voyais bien qu'il y avait un problème...

Natacha ne se démonte pas.

– Oui, un sérieux problème... dis-je.

– La voyance n'est pas une science exacte... Votre mère vous

protège, vous le savez ?

– Je l'espère, je ressens parfois sa présence mais je préfère ne pas en parler...

– Vous voulez arrêter, Charlotte ? Je ne vous sens pas très réceptive.

– ... Et l'amour ?

– Je vois une rencontre, quelqu'un qui travaille dans le même domaine que vous, un acteur ou un professionnel du cinéma, mais il aura peur, très peur, de quoi ?

Je reste silencieuse. Natacha continue.

– À moins que ce ne soit un médecin, quelqu'un qui vous soigne, il est timide, impressionné, il vous aime en secret, vous l'avez déjà rencontré, c'est ça ?

Natacha vient peut-être d'interpréter ce sourire franc qui, à l'énoncé du mot « médecin », a fendu mon visage pourtant tendu dans l'attente d'un nouveau scoop.

– J'ai rencontré quelqu'un, c'est vrai... Plus précisément, j'ai fait... une agréable biopsie...

– Sébastien ?

Je viens de réaliser que je ne connais même pas le prénom du docteur de mon cœur.

– J'entends Sébastien, un prénom long qui commence par S, ça siffle...

– Je ne sais pas. Et avec... Sébastien, ça donne quoi ?

– Prenez ce jeu-là et battez-le en pensant fort à lui, coupez et donnez-moi sept cartes, avec la main gauche, c'est important...

Le nouveau jeu est moins commun celui-là, il compte des coupes, des pièces d'or, des sabres...

– Cela ne durera pas. Le vrai amour viendra plus tard, d'abord dans vos rêves... Vous rêvez beaucoup en ce moment, non ?

– Normalement... Enfin non, je ne me souviens pas de mes rêves car je prends des somnifères... Très bien. Je dois y aller, je suis un peu pressée.

– Et un peu déçue ?

– Un peu, oui.

Je ne sais pas mentir.

– Mais je ne vous en veux pas. Vous êtes sympa.

– L'amour viendra, Charlotte, le cœur tiendra et suivez vos rêves...

– Parfait...

Je souris, je me lève d'un bond, j'esquisse un adieu discret en agitant mes doigts et je file.

À peine arrivée dans la rue, je reçois l'appel de Lili curieuse.

– Alors, elle est top, hein ?

– Pas vraiment. Elle a vu un problème de santé pour ma mère et une histoire d’amour avec un Sébastien acteur ou médecin qui ne durera pas, mais le grand amour viendra, bien sûr. Il y a un truc positif, elle ne m’a pas fait payer.

– Pourtant elle est bien d’habitude, je ne comprends pas...

Lili aussi est déçue.

– Je vais appeler l’hôpital.

– Pourquoi ?

– J’ai réalisé que je ne connaissais pas le prénom du docteur Leroux ! Ou bien cherche dans le salon, s’il te plaît ! J’ai laissé sa carte quelque part... sur le bureau ! Rappelle-moi, bises.

Lili s’exécute et m’annonce crânement quelques minutes plus tard :

– Elle n’est pas si mauvaise que ça, ma voyante : docteur S. Leroux !

– Steven, Steven Leroux ! me crie Henriette au téléphone pour s’assurer que j’entende bien.

Mon Henriette préhistorique se méfie des téléphones portables agaçants qui fonctionnent souvent mal et sont « un véritable esclavage », elle refuse d’en posséder.

– Le docteur m’a parlé de vous plusieurs fois depuis lundi, il m’a demandé votre numéro...

– Génial ! Steven, c’est breton, non ?

– Oui, je crois qu’il est d’origine bretonne. Mais je ne le connais pas bien. Il n’est pas du genre expansif.

– Enfin, au moins, il ne s’appelle pas Sébastien...

– Quelle importance ?

– Parce que, avec Sébastien, ça ne durerait pas. J’attends donc qu’il m’appelle, n’est-ce pas ?

– Qui est Sébastien ?

– Personne, je vous expliquerai.

– Vous êtes mystérieuse, mon petit...

– C’est vrai qu’on a prélevé mon greffon à l’hôpital Saint-Paul ? C’est dans mon dossier ?

– Pardon ? ! Mais qui vous a dit ça ?

– Lui.

– C’est impossible. Vous déraisonnez, mon petit. Le docteur Leroux ne peut en aucun cas vous avoir donné une telle information... Vous savez très bien que tout ça est totalement anonyme... Vous voulez que je dise au docteur que vous avez appelé ?

– Non... Si ! Oui, dites-lui !

La promotion de mon livre va bientôt commencer et s’annonce très active. Tony, l’attachée de presse choisie par mon éditeur, me

propose de venir passer quelques jours dans la maison de pêcheur qu'elle possède en Corse à côté de Porto-Vecchio.

– Ce sera super sympa, décontracté, on mangera du poisson grillé et on grillera aussi dans la crique au pied de la falaise, on pourra discuter promo, se détendre avant la tempête de la rentrée, j'ai adoré ton livre, tu sais, ma chérie, alors tu viens ?

– OK, je viens, c'est gentil de m'inviter.

Tony est une des attachées de presse les plus réputées de Paris. Son agenda de petit format épais comme un bottin, sans lequel, répète-t-elle, elle serait perdue, doit comporter les noms du Tout-Paris. Tony n'a pas d'âge. C'est encore une belle femme. Sa voix est éraillée par le tabac. Son sourire m'apparaît comme un masque élégant sur une vie rugueuse. Quand, curieuse, je me permets de demander son âge discrètement à son assistante, celle-ci me dévisage sans répondre, les yeux écarquillés comme si je tentais de violer un secret. Pas d'âge légal de retraite pour Tony. Je suis épatée par son tonus. Sa recette ? « Le plaisir, encore le plaisir. Aimer vivre, aimer bosser, aimer tout, tout de la vie, ma chérie. »

Tony est très pro, très tendre aussi, charmeuse, protectrice et spontanée. Elle fonctionne « à l'intuition, au cœur ». Elle a aimé le livre, elle veut le défendre. Elle m'entraîne avec elle et me prend sous son aile.

Je sais très bien que, dans quelques mois, ce sera fini. Que Tony disparaîtra de ma vie avec la fin de la promotion. Elle a tellement d'amis, Tony, qu'elle n'aura plus de temps pour moi. C'est normal. Alors on s'embrassera chaleureusement après le dernier rendez-vous avec la presse, peut-être même qu'on pleurera, on se promettra de se rappeler « très vite » et on ne se rappellera pas. C'est comme ça, le show-biz, intense et éphémère. Entre fusion et rupture, amour et oubli. Cœurs sensibles s'abstenir.

J'ai rencontré Steven lundi, nous sommes déjà jeudi, mon long week-end en Corse se profile et rien ne se passe. Pas de messages, pas d'appels, rien. Mon projet de vie commune avec le gentil docteur tombe lentement à l'eau. Je suis d'humeur triste. Lili ne me comprend pas. Comment puis-je sur une seule visite médicale échafauder une telle romance ? Je suis comme ça, intuitive aussi, peut-être plus que Natacha. Il s'est passé quelque chose entre le docteur et moi. J'ai ressenti un courant. Quand il m'a touché la seconde fois, j'ai eu envie qu'il me touche à nouveau, partout, tout le temps, qu'il laisse longtemps sa main posée sur moi. Non, ça ne me fait pas toujours ça, Lili. C'est une question de chaleur de peau, une chimie inconnue. C'est une lueur furtive dans le regard, une fraction de temps où l'autre s'offre à soi, vulnérable, à cueillir comme un fruit. Un instant, deux pudeurs se heurtent, se complètent.

Mais le temps passe et tue l'instant si on ne le recrée pas. Je reverrai le docteur Leroux, je le sais. J'irai à lui s'il ne vient pas à moi. J'aurais aimé qu'il m'appelle, qu'il me fasse une petite cour à l'ancienne.

Non, je ne ferai pas le premier pas, c'est décidé. Je suis fatiguée qu'on me fasse marcher, fatiguée des hommes indécis qu'il faut relancer. Je suis d'éducation classique et je compte bien revenir à mes origines. Charlotte, la chasseresse émancipée, meurt aujourd'hui. Je n'appellerai pas le docteur. Je vais fuir en Corse, prendre le large, me faire la malle, me dorer au soleil et brûler jusqu'à l'oubli.

Vendredi midi, je prépare mon sac. La chaleur a brutalement accablé Paris. Un instant j'arrête mes préparatifs et me redresse. « J'irai à lui s'il ne vient pas à moi... » Ces pensées adressées au docteur trouvent soudain un autre écho en moi. Pourrais-je un jour connaître l'identité de mon donneur, rencontrer ses proches, percer le secret ?

Je laisse passer ces pensées surprenantes. J'essaie d'être gaie. J'embrasse mon chat Caviar, je remplis sa gamelle et verse dans l'aquarium de Coco plusieurs fois sa ration journalière de granulés. Je ne pars que quelques jours, Lili viendra demain. Tara est chez son papa. Il s'occupe bien d'elle. Ma fille est joyeuse. « Tu me ramènes un cadeau ? – Oui, mon ange. » En répondant à Tara, je réalise que je ne connais rien de la Corse et de ce que je pourrais y trouver.

Je pars sereine ou presque. Le doux gong de mon portable retentit. J'ai un texto ! Je me précipite. Lili me souhaite un bon week-end. C'est sympa. Le gong de mon portable retentit à nouveau. C'est un appel, cette fois. Numéro masqué. Je suis fébrile, j'ai 15 ans et je m'en veux. Je ne réponds pas aux numéros masqués. Je vais écouter le message. C'est Tony, elle ne trouve plus son téléphone ni son billet d'avion, elle m'appelle du portable de sa fille, elle est en retard et propose que l'on se retrouve directement à l'aéroport. D'accord.

Mes affaires sont enfin prêtes. Je ne sais pas voyager léger. Où que j'aille, il me faut toujours au moins un manteau chaud et encombrant, c'est un réflexe breton. Je suis une grande frileuse qui emporte des pulls même en Corse, même l'été, plusieurs tenues chic ou décontractées et tous mes produits de beauté. J'ai lu un article touchant, au romantisme délicieusement suranné, sur la comédienne Françoise Dorléac dont j'aime la fougue et la grâce. En grande amoureuse, elle voyageait toujours avec dans ses malles toutes sortes de vêtements, des tenues quatre saisons, des fourrures, des soies, des robes de bal et des jeans, quelles que soient la destination, la saison, pas par caprice ni pour elle-même, non, juste pour être prête à suivre l'homme qu'elle rencontrerait peut-être, jusqu'au bout du monde s'il le fallait, sous tous les tropiques, par tous les climats.

Mon téléphone retentit encore. Je le saisis mollement, j'ai perdu espoir, je fais bien, le taxi m'annonce qu'il patiente en bas de chez moi.

Je claque la porte et, dans le miroir de l'ascenseur sombre et étroit, j'aperçois ma mine triste et, derrière moi, les paliers monotones qui défilent. Mais quelle imbécile je suis ! Je pars me dorer la pilule invitée royalement et je fais la tête. Parfois je ne me supporte plus. Je grimace avec un rire forcé tout près du miroir, je me tire la langue, me claque les joues puis arrête mes simagrées quand le voisin du premier ouvre la porte, me salue et se colle à moi dans cet espace exigü. C'est un vieux monsieur adorable à l'odeur épouvantable. Je sors de l'ascenseur en apnée. Devant ma boîte aux lettres, j'hésite à prendre mon courrier, je ne sais plus à quand remonte ma dernière levée, je n'ouvre pas ma boîte chaque jour. Je me hisse sur la pointe des pieds et entrevois un amas de lettres et prospectus divers. J'entre dans le taxi alourdie d'un épais tas d'enveloppes. Le périphérique est embouteillé, le chauffeur commence à râler et moi à trier mon courrier.

Facture, facture, impôts, prospectus, facture, relevé bancaire dont je connais déjà la couleur, seule la nuance de rouge m'échappe, école de Tara, Sécurité sociale, une enveloppe Mercedes, tiens j'ai gagné un cabriolet, j'ouvre, optimiste. « Relance simple... Vous restez à nous devoir la somme de 10 294 euros ! » Je relis deux fois. 10 294 euros, mais pourquoi ? ! Je devrais le laisser, ce maudit courrier, une fois pour toutes dans sa boîte de Pandore. C'est par lettre simple que j'ai appris ma séropositivité il y a presque vingt ans. J'en garde une certaine phobie pour ces enveloppes blanc-gris sans timbres colorés avec ce calque transparent et votre nom frappé derrière comme emprisonné.

« Erreur de la banque en votre défaveur, vous perdez 10 000 ! » Je replie calmement cette bonne nouvelle et la glisse dans mon sac, je verrai ça plus tard. Pour l'instant je file au soleil si les Parisiens veulent bien me laisser partir. « Eh bien, je peux vous dire, mademoiselle, qu'on n'est pas arrivés ! » me rabâche le chauffeur. Je décide de me détendre quoi qu'il arrive. J'étends un peu mes jambes et je balaie d'un revers de bras mon courrier misérable qui s'étale sur la banquette. Un coin de photographie attire mon attention. Une carte postale... De Paris ! Avec une superbe tour Eiffel plantée sur un ciel bleu artificiel. C'est amusant. Je la retourne. Je lis. « Chère Charlotte, je ne sais pas vraiment parler mais quand vous étiez dans mon bureau j'étais prêt à dire n'importe quoi pour que vous y restiez. Je n'ai pas le droit de faire ça. Vous ne m'en voudrez pas ? J'aimerais vous revoir avant six mois. Steven Leroux. » Je pousse un cri et mes gigotements inquiètent le chauffeur déjà à bout de nerfs. Il dodeline de la tête en

me fixant dans le rétroviseur d'un regard noir. Je ris fort en lisant dans ses pensées : « Une hystérique, j'ai embarqué une hystérique. » Je regarde le cachet de la poste, le 7 août, c'était quand ? Mercredi. Il l'a postée avant-hier. Il a réfléchi deux jours pleins puis l'a postée mercredi pour que je la reçoive avant samedi. Il m'attend ce week-end et moi je file en Corse ! Sa carte de visite est sur mon bureau... Je ne peux pas faire demi-tour maintenant, ce serait totalement irrespectueux envers Tony. Je vais l'appeler, il viendra, je sais qu'il viendra. Françoise Dorléac aussi aurait dit : « Rejoignez-moi au soleil, je vous attends... »

J'ai appelé l'hôpital, j'ai supplié pour qu'on me donne son numéro de téléphone portable, ma bonne Henriette était en repos. Tout le monde refusait jusqu'à ce qu'une collègue d'Henriette me reconnaisse. J'ai appelé Steven. Il a immédiatement répondu avant le deuxième bip. « C'est Charlotte, elle est belle, la tour Eiffel mais la Corse, il paraît que c'est encore plus beau... » Je n'ai pas arrêté de parler, je refusais d'entendre « non », je l'ai rassuré, je lui ai dit que cela me ferait véritablement plaisir qu'il vienne, juste plaisir, que ce serait simple, paisible, « sans engagement ». Il n'a pas dit grand-chose, il a ri, puis le silence a précédé « je viens ».

Croyez-vous en Dieu ? Moi pas toujours, il m'arrive de le chercher. Parfois je pense qu'il m'a lâchée, qu'il est une invention des hommes pour supporter la souffrance. Parfois je suis accablée par la violence du monde et l'impuissance de Dieu. Parfois j'espère encore.

Aujourd'hui, j'ai une certitude que j'aimerais partager avec vous. Le paradis existe. Pas là-haut, ni même après, mais en Corse !

Tony a raté son vol. Je l'attendrai à destination. Dans l'avion, je demande si quelqu'un veut bien échanger avec moi ma place côté couloir qui me barbe. Une dame d'un certain âge qui somnole déjà accepte gentiment. Elle m'affirme préférer regarder passer les hôtesse « toujours bien mises » et puis « c'est plus pratique pour aller aux toilettes ». Je la remercie et me glisse jusqu'au hublot.

Je redoute l'avion, je suis claustrophobe. Quand l'épaisse porte de vaisseau spatial est refermée avec cette poignée de coffre-fort, j'ai toujours envie de crier : « Laissez-la entrouverte, s'il vous plaît, au cas où je voudrais sortir. » Puis je me raisonne, je me diverts en observant le spectacle du ciel par la petite fenêtre ronde. C'est souvent un moment de grâce, quand l'avion, après quelques tremblements crispants de carlingue, perce l'épaisse couche brumeuse, quand giclent les rayons du soleil sur l'acier irisé des ailes. Là, sur cet air invisible, l'avion calme son vol et semble planer comme moi. Ma bouche ouverte colle un peu au Plexiglas ovale du hublot et j'ouvre grand les yeux. Quand le ciel est limpide, je regarde s'éloigner la terre et ce qu'en font les hommes, un patchwork, un collage de parcelles. Chaque lopin de terre est clôturé, encadré, ils ont toutes les couleurs et sont souvent rectangles, cette forme inconnue de la nature. La vision de mon monde morcelé me laisse songeuse. Les hommes se sont partagé la terre en morceaux incroyablement disparates. Le gros rectangle vert bouteille là-bas, un jour faste de Monopoly, achètera le petit carré ocre adjacent qui deviendra vert aussi. La taille et la couleur des morceaux changeront éternellement. Le quadrillage de la terre ronde semble irréversible.

- Puis-je vous offrir une boisson, mademoiselle ?
- Oui, un Coca, s'il vous plaît.
- Un accompagnement sucré, salé ?
- Juste un Coca, merci.

Je ferme les yeux maintenant, aveuglée de nouveau par la lumière solaire. J'oublie les hommes et leur partage du monde, je veux rêver de romance et de terre sauvage. Je vole vers un rivage inconnu. Je suis bien. Absence de turbulences. Moment de délice, d'espoir et de légèreté à déguster pleinement.

Porto-Vecchio. « Portivechju la noble était un repaire de pirates », m'explique le voisin autochtone barbu et bourru qui veille en l'absence de Tony sur sa maison. « Pourquoi était ? » Le voisin corse ne goûte pas mon humour. J'observe ses gestes lents malgré sa jeunesse. Ici le rythme de la vie semble ralenti, naturel. Je rigole et tapote l'épaule du voisin en marchant nonchalamment à son côté quand j'aperçois la vue immense du golfe qui s'ouvre devant moi. La mer revêt un bleu intense, bien plus sombre que le ciel, sa surface plane scintille, et on peut discerner clairement de larges courants d'eau contraires et tranquilles qui se mêlent le long des rochers ocre, des pinèdes immobiles, des plages claires... Santa-Giulia, Palombaggia, Benedettu, presque de sable « bénie des dieux », tel est son nom. L'air est chaud, le ciel paraît blanc en excès de lumière, je cueille des boutons d'or en pensant à Tara et, dans ce lieu sans réseau téléphonique, où règnent quelques insectes pacifiques, à cet instant même, je sais que Steven me rejoindra dans quelques heures au paradis.

Paris, décembre 2005

Notre histoire d'amour est née en Corse tendrement et continue.

Cela fera bientôt six mois que nous nous voyons plusieurs fois par semaine quand je n'ai pas la garde alternée de ma fille.

Steven est doux, protecteur, sauvage, un peu timide. Il me l'a dit dès le début, il n'aime pas beaucoup parler. Il considère qu'on peut tout dire alors que faire, c'est autre chose. « Il n'y a pas d'amour mais que des preuves d'amour... » C'est sa devise. Il dit peu « je t'aime », il se méfie des mots et préfère faire l'amour. Il me donne rendez-vous chez lui, au restaurant dans des coins à l'abri des regards ou chez moi. Notre relation est calme, apaisante, intense aussi. Je respecte son besoin de solitude plus grand que le mien. Je sens parfois mon naturel revenir au galop, poindre mon désir de l'accaparer, d'être l'essence de sa vie. Mais je me contiens étonnamment. J'ai l'impression que la passion éreintante est partie avec mon premier cœur. J'ai envie d'harmonie, d'une forme de bonheur, pas un état permanent qui sûrement n'existe pas, mais une succession d'instantanés heureux et un lien entre nous, tissé d'écoute mutuelle, de plaisir, de bienveillance.

Suis-je simplement devenue plus sage, plus âgée, ai-je enfin appris de ma vie amoureuse passée ?

Parfois j'ai peur de la rareté des mots de Steven ou quand il dit qu'il ne peut pas me voir ce soir. J'ai peur de ce qu'il peut cacher, du non-dit, de ce monde dans lequel il vit quand je ne suis pas là. Mes parents étaient comme cela, souvent silencieux, adeptes du non-dit. Cela m'était naturellement insupportable, alors je parlais fort, je riaais fort, je dansais, je provoquais, je voulais tout sauf le silence. La vie pour moi n'était pas silencieuse. Je voulais son et lumière. Le modèle parental reste mystérieux, on tente de s'en affranchir et pourtant on y revient souvent presque malgré soi. Ce que l'on croyait extérieur à soi s'affirme en soi. J'ai fui le silence, j'ai adoré le bruit, le rock, les boîtes de nuit et jouer la vedette, mais je retrouve le silence avec Steven ou même chez moi, car le silence m'attire autant qu'il me fait peur. Il semble illusoire de vouloir s'éloigner trop loin des modèles de l'enfance, car ils nous constituent. Ils sont une part de nous.

Mon rapport au silence est pour moi la preuve même de ma nature contradictoire. Il évoque désormais la sérénité, la confiance mais aussi l'oubli, l'indifférence, l'abandon, tout ce qui me glace quand je fais face trop brutalement à ma solitude.

Je comprends Steven, je réfléchis à son mode de fonctionnement, j'aimerais que notre histoire dure encore, j'ai besoin d'envisager notre lien avec un lendemain, juste un lendemain. Pour moi, un engagement « à vie » appartient à la fiction, au fantasme. Ma santé ne m'a jamais permis de me projeter très en avant dans le temps, pourtant je rêve de mariage... J'ai épousé une philosophie de vie qui me convient. Vivre l'instant et peut-être demain, mais rêver toujours.

Autour de moi, je remarque que les choses « à vie » se raréfient. Tout semble plus fragile.

La promotion de mon livre est prolongée par son succès. *Paris-Match* aimerait faire avec moi sa couverture. « Mais pas seule, m'annonce Tony. Ils voudraient une photo, genre Charlotte ou l'amour retrouvé, tu vois le truc ? » Oui. Je suis moyennement partante pour ce thème imposé. Tony me comprend et à la fois insiste : « Une couverture de *Match*, ça ne se refuse pas, chérie, j'en connais qui tueraient pour ça ! » Pas moi, je suis jaïniste, totalement pacifique et de moins en moins égocentrique. Je propose quand même à Steven de poser avec moi, ça me ferait un souvenir, les photos sont souvent jolies. Il hésite. Steven a pris goût aux paillettes du show-biz. « Ça le change des malformations cardiaques. » Il m'accompagne souvent dans les émissions, aux interviews. Il jubile sans trop le montrer quand il croise une personnalité. Après mûre réflexion, il le regrette mais non, la couverture de *Paris-Match*, ce ne sera pas possible. Cette

réponse me laisse perplexe et résonne en moi. J'y vois le refus d'être associé à moi, uni à moi publiquement. Ça a le goût du rejet. Steven s'en défend, il souhaite simplement être discret. Il dit être naturellement secret. Il ne veut pas que cela se sache à l'hôpital. De quoi a-t-il peur ? Il se méfie de l'exposition. Ses pairs ne comprendraient pas, ils pourraient le jalouser, le vanner, affirme-t-il par bribes. Steven arrive à un moment clé de sa carrière où « il faut bien jouer pour être promu ». L'évolution dans la hiérarchie hospitalière est complexe. Mais de quoi a-t-il vraiment peur ? Peut-il me le dire ? Je ressens sa gêne, la vérité semble ailleurs. Un médecin peut-il exposer sa liaison avec une femme séropositive ? Cela pourrait-il faire peur même en 2005 ? Le médecin symbolise la bonne santé, c'est un guérisseur puissant dans l'esprit des gens, dans l'inconscient collectif. Un médecin combat le VIH, il ne l'épouse pas.

« La couverture de *Paris-Match*, ce sera seule ou avec Tara si son père le veut bien, ou mon chat, ou avec le mec top canon de *Prison Break* si tu as ses coordonnées, mais pas avec l'amour retrouvé... » J'annonce la nouvelle à Tony qui s'y attendait et n'y attache finalement pas trop d'importance. Moi non plus.

Je préfère Steven à la lumière.

Un jour, il me demande de lire mes analyses de sang. Ce qui est impossible, car je ne garde pas ce genre de paperasse. Alors il se propose de m'accompagner lors de mes prochains examens. Il aimerait m'aider à comprendre, à savoir où j'en suis. J'accepte. En lisant le compte rendu, il me confirme que grâce à la trithérapie ma charge virale est infime. Le virus est presque indétectable. Aucun risque dans ce cas de développer une maladie opportuniste. Mon système immunitaire me défend normalement. Je reste séropositive et potentiellement contaminante mais infiniment moins que sans traitement. Le préservatif demeure bien sûr obligatoire. Steven semble rassuré. L'est-il vraiment ? Pas moi. Je perçois que ce satané virus, même infimement présent en moi, même indétectable, constituera toujours un obstacle à l'amour entier de l'autre, une paroi aussi fine, invisible et présente que le latex des capotes. J'aurai les sensations de l'amour mais jamais l'amour entièrement.

J'oublie l'analyse médicale de mon amoureux, je l'enfouis quelque part en moi, je me concentre sur l'instant et je fixe joyeusement la date de nos prochaines retrouvailles. Demain.

Un appel aujourd'hui, un appel à l'aide.

Bonjour, je m'appelle Marianne, j'ai obtenu vos coordonnées par votre éditeur, je suis présidente de l'association de promotion des dons d'organes, Greffes de vie, et j'aimerais vous rencontrer.

Marianne m'explique en quelques minutes d'un ton enthousiaste et chaleureux que mon histoire qu'elle a découverte dans la presse l'a bouleversée. Elle était loin d'imaginer ma vie en me voyant jouer l'impétueuse Myriam dans *Les Cordier juge et flic*. Normal, je suis comédienne. Je connais même des personnes qui sourient tout le temps alors qu'au fond elles meurent lentement. D'autres couvrent leur souffrance d'une élégance joyeuse pour continuer de plaire, de vivre. Tout le monde cache un peu son jeu, non ?

Je découvre en quelques chiffres le manque cruel de greffons et Marianne souhaite m'enrôler dans son combat, cette cause qui la concerne de près, dit-elle avec une tristesse soudaine qui nuance son allant. Elle est persuadée que je ferais une bonne ambassadrice pour sensibiliser chacun à l'importance vitale du don d'organes. « Il faut les charmer... Ça marchera mieux que les statistiques médicales, tout le monde doit porter une carte de donneur et communiquer ouvertement sa volonté de sauver des vies, il y a urgence. »

Alors que j'écoute attentive le discours de Marianne, ce mot « urgence » réveille en moi le souvenir d'Isabella. Je l'avais occulté comme tant d'autres...

Je venais d'être greffée, j'avais été placée en rééducation dans un endroit sinistre en banlieue parisienne. Je ne supportais pas le silence, le désert de la nuit. Je souffrais le martyre. Dans cette impasse, ma lumière c'était elle, une jeune Italienne affaiblie et joyeuse avec qui j'avais immédiatement sympathisé. Elle était un peu plus jeune que moi. Nous étions l'une pour l'autre deux inconnues au besoin commun : une greffe. J'avais été chanceuse. Elle m'appelait Carlotta. Sa peau, ses yeux avaient le jaune pisseux d'un mauvais soleil. Elle attendait un foie qui n'est pas venu. Elle est morte une nuit seule dans sa chambre, très loin de chez elle et à quelques pas de moi, quelques semaines interminables après notre rencontre. Quand le soir on se quittait en masquant notre appréhension de la nuit, elle me disait souriante avec un bel accent en montrant ses doigts croisés : « Peut-être demain ! » Et, au seuil de ma porte, je répondais d'un baiser à

distance en faisant claquer mes doigts sur ma bouche, le plus fort possible pour tromper le silence.

Je t'embrasse, Isabella.

J'ai rencontré Marianne la convaincante. J'ai accepté de faire l'ambassadrice, de prêcher, de tenter de charmer à une seule condition, ne pas aller à l'hôpital, ne pas revivre l'insupportable attente.

J'ai acheté deux coussins en vinyle rouge pour égayer mon canapé trop uniforme avec écrit en lettres épaisses et irrégulières le mot « STAR ». Mes coussins m'amuse. Au moins mes ambitions sont affichées ! En cherchant la meilleure position pour ma nouvelle déco, je réfléchis à l'intention, à la « signification véritable de cet acte d'achat », comme dirait ma psy. « Pourquoi le mot "star", Charlotte ? » Je parle tout haut comme une folle solitaire. J'en rigole. C'est peut-être le cinéma, la télévision qui me manquent, ce chômage qui me pèse. Alors j'exerce ma diction dans mon salon. « Oui, pourquoi "star" ? » J'imité l'accent de ma psy. Et je me réponds avec ce même ton un peu snob : « Pour le glamour, la beauté, la futilité... » J'imagine un message à mon amoureux : « Celui qui m'enlacera ce soir sur ce canapé est ma star », ou un encouragement personnel, une vision positiviste de ma situation précaire : « Jamais trop tard pour être une star ! »

J'orne mon canapé de ses coussins conceptuels et j'ouvre une bonne bouteille de bordeaux que j'ai achetée chez mon caviste préféré juste en face de chez moi. J'applique scrupuleusement sa consigne : « Surtout ouvrez-la une bonne heure avant. » Ce à quoi j'ai répondu : « Et au restaurant, on fait comment ? – On boit de l'eau et on vient m'acheter du vin, le bon vin c'est comme le reste, faut prendre son temps. » Je crois qu'il est un peu charmé. Je lui ai demandé « *the best* pour 10 euros, s'il vous plaît, monsieur l'expert ! ». Il m'a donné une bouteille à 14,99 euros et ne m'a fait payer que 10. Mon marchand de journaux aussi est super sympa. Il est employé et s'ennuie un peu, alors à chaque fois il me fait la causette. L'autre jour, il m'a lancé : « On ne vous voit plus trop dans des films, ça va bien quand même ? » Je n'ai pas répondu, j'étais triste ce matin-là sans savoir pourquoi. Puis il a ajouté, comme pour se rattraper : « Prenez ce que vous voulez, vous lisez et vous me rapportez tout le soir et pour les magazines deux, trois jours après. »

Steven aime le bon vin. Moi je ne bois jamais d'alcool par goût, je suis juste accro au Coca et plus récemment à la Vitaminwater pour le nom et les couleurs multiples. Je suis une ménagère de moins de 50 ans, sensible au joli marketing.

Ce soir, DVD de *Prison Break* sans jamais avouer à Steven que, si le héros surgissait de l'écran, je serais bien embêtée, tiraillée, entre

amour tendre et désir vif.

L'appel de Marianne tombe au moment où je commence à m'interroger profondément, intimement sur ma greffe, mon donneur. Deux ans se sont écoulés depuis. Mon corps s'est lentement remis de cette transplantation, j'ai réappris à vivre, à me mouvoir, j'ai retrouvé mon énergie. Mon épuisement total avant ma greffe me paraît loin, presque irréel désormais. Alors que mon corps semble finalement accepter l'organe intrus, mon esprit, lui, s'interroge. Plus on me parle de séropositivité qui pour moi est ancienne, plus je réfléchis à ce nouveau cœur, à ce bouleversement récent de ma vie. Je n'ai jamais abordé ce sujet avec Steven même lors de mes contrôles médicaux. Mes questions se précisent pourtant.

– J'ai été contactée par une association, Greffes de vie, pour promouvoir le don d'organes. Pourquoi y a-t-il si peu de donneurs ?

Ma question arrive abruptement, alors que Steven tendait le bras pour se saisir du DVD. Je remplis aussitôt son verre de vin pour me faire pardonner d'aborder ce sujet grave aussi directement.

Steven se rassoit, me regarde furtivement en silence un peu surpris. Il prépare sa réponse. Le sujet lui tient à cœur, il participe parfois à des greffes et la médecine c'est sérieux, c'est sa vie :

– Le manque de greffons a plusieurs causes. Déjà il faut bien sûr l'accord des proches qui souvent sont réticents, sauf si le donneur porte sur lui une autorisation valide ou, mieux encore, s'il leur a clairement exprimé son avis favorable. Il faut que les organes soient en parfaite santé, qu'ils soient compatibles, de la bonne taille, il faut que l'organe ne soit pas trop loin de la personne à greffer ; l'ischémie, le temps pendant lequel le greffon peut rester sans sang, varie entre trois et quatre heures, ce qui correspond en fait au temps entre le prélèvement et la greffe, pas uniquement au transport. C'est très court. Enfin, il faut une mort cérébrale.

Steven semble gêné, il aimerait changer de sujet. Mais ça m'intéresse, mieux vaut en parler une bonne fois pour toutes :

– La mort du cerveau ?

– *Prison Break*, tu n'as plus envie ?

– Après...

– Oui, le cerveau peut mourir avant le cœur, dix minutes maxi. Le corps peut alors être maintenu en vie artificiellement, au moins le temps du prélèvement. Les morts cérébrales sont souvent liées à des traumatismes crâniens, à un accident forcément violent. Et le taux de mort cérébrale est très faible, environ 0,3 % des morts en France, je crois. Tout ça fait qu'il n'y a pas beaucoup de greffons et que chaque année plusieurs centaines de personnes meurent en l'absence de greffe...

– Je le sais, oui. C'est pour cela qu'il y a une sorte de sélection.

– Oui...

Je me souviens, j'avais passé des tests comme pour une adoption. Mon père était pessimiste, il disait que l'on ne grefferait jamais une femme séropositive, que les rares greffons seraient logiquement réservés aux personnes jouissant théoriquement d'une plus longue espérance de vie. Or j'ai réussi les tests. Il a fallu démontrer mon moral d'acier. J'étais épuisée mais j'avais convoqué toutes mes forces... « Oui, je me battraï, je suis beaucoup plus forte que mon corps en a l'air, je suis mère et battante. Non, je ne suis pas déprimée, pas suicidaire non plus. Mon ventre est rempli d'eau, je pèse 35 kilos mais je suis au top, prête pour un triathlon. Oui, je veux vivre longtemps. Si je suis sérieuse, rigoureuse dans la prise de mes médicaments ? Si je ne l'étais pas, je ne serais plus là. L'AZT ne se prend pas selon l'humeur du jour... » Mon discours avait convaincu. Inquiet, mon papa silencieux mais actif avait de son côté remué ciel et terre. Nos actions combinées avaient entraîné mon inscription sur la liste officielle des patients en attente de greffe. J'étais déclarée apte à adopter un nouveau cœur, à en prendre soin, à ne pas gâcher mon autre chance.

Je prolonge notre conversation malgré l'apparente réticence de Steven et m'engage dans une autre direction, plus sensible encore :

– Pourquoi ne peut-on pas connaître l'identité de son donneur ? J'y pense maintenant souvent, j'aimerais peut-être rencontrer ses proches, les remercier, leur montrer que je vais bien, qu'ils ont prolongé ma vie et peut-être d'une certaine façon aussi celle de mon donneur de cœur...

– Je t'arrête tout de suite. Je comprends ta question mais... C'est impossible, ça me dépasse, c'est de la bioéthique, c'est comme ça. Peut-être que les proches ne veulent pas connaître l'identité de la personne greffée. C'est complexe, une rencontre pourrait rendre leur deuil impossible...

Steven s'arrête de parler. Puis il reprend d'une voix hésitante :

– Si vraiment ça t'intéresse, pose la question à la dame qui t'a contactée ou aux dirigeants de l'hôpital, ils te répondront mieux que moi.

Steven me sourit enfin, il veut mettre un terme à cette conversation et oublier sa vocation de médecin jusqu'au matin. Il se lève et glisse le DVD dans le lecteur. Puis il m'invite d'un bras tendu à le rejoindre sur mon canapé de star.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? C'est nouveau, tu bois du vin maintenant ? me lance Steven en me voyant avaler une gorgée de son verre que je lui amène.

– Oui, je veux lire dans tes pensées.

Une voiture, l'intérieur d'une voiture et dehors la nuit. Je roule vite. Les essuie-glaces battent au maximum comme un métronome allegro, incapables d'évacuer toute l'eau. J'y vois mal. Les phares d'autres voitures venant en sens inverse m'aveuglent. Mes mains enserrent le volant. Pourquoi cet excès de vitesse ? Ce n'est pas mon habitude. Cette bague sur mon doigt n'est pas à moi. Dans le rétroviseur, il n'y a rien, un néant et cela m'inquiète. Pourrais-je m'y apercevoir au moins ? Je redresse le torse tout en gardant les mains bien en place. J'approche mon visage du miroir et rien. Ce noir me fait peur. Je cherche autour de moi. Je me rassois, me concentre sur la route, sur ce grand boulevard battu par la pluie. Le rétroviseur devient rouge, rouge sang. Puis le rouge disparaît. Des phares m'aveuglent encore, je dois fermer les yeux. Et quand je les rouvre, le miroir est envahi d'un noir mat momentané. Puis jaillit la vision de ce nouveau-né aux yeux fermés. Je crie. Le flash ! Une immense lumière vient brûler toute l'image, mes mains s'embrasent, le diamant fond. Je hurle. Steven se réveille en sursaut et me prend dans ses bras.

– Charlotte... Charlotte ! Réveille-toi, calme-toi...

Je reste prostrée quelques longues secondes. Je pleure sans pouvoir parler. Il y avait ce même halo autour des images que dans mon rêve de mort, ce même nouveau-né.

– Tu as fait un cauchemar, c'est ça ?

– ... Oui... effrayant. J'étais dans une voiture, angoissée, pressée... C'était la nuit... Il pleuvait fort... Un accident... Et, autour des images, il y avait ce même halo...

– Quel halo ?

– J'ai fait un autre rêve puissant, inhabituel, je ne t'en ai pas parlé, un rêve de mort...

– C'est notre conversation... la greffe... la mort cérébrale... les accidents... Ce ne sont pas des sujets pour un dîner... Calme-toi, je suis là...

Je me lève pour boire un peu et passer mon visage sous l'eau froide. Il est encore tôt. Quand je me recouche, Steven semble s'être déjà rendormi. Puis il pose délicatement un bras sur moi et m'étreint.

Je ferme aussi les yeux en chuchotant dans le noir :

– Ce n'était pas ma voiture... Pas ma bague...

Au matin, je remue nonchalamment ma cuiller désargentée dans ma tasse de thé. Du bout des doigts, je retire quelques fragments de feuille qui flottent à la surface. Je me souviens très nettement de ce rêve entêtant. Comme du premier. Cela me surprend, mes rêves sont rares depuis quelques années et totalement volatiles comme la plupart de nos rêves qui survivent quelques instants dans une mémoire vive avant de disparaître définitivement.

Il ne manquerait plus que je sois hantée ! Un exorciste manque à ma liste de guérisseurs : naturopathe, réflexologue, sophrologue, masseur biokinergique, hypnotiseur, magnétiseur, yogi, gourou de pilates, stretching, accupuncteur, auriculothérapeute... Je suis prête à tout pour vivre mieux.

Le téléphone sonne, c'est Nathalie, l'assistante de mon éditeur. Elle a déjà laissé plusieurs messages sur mon téléphone portable sans réponse, me dit-elle. J'en suis désolée et avoue que Tara joue avec mon téléphone mieux qu'avec ses poupées, elle détruit des messages, des noms dans mon répertoire, elle le jette à terre pour voir s'il rebondit. On dirait qu'elle veut maîtriser, éliminer cet objet mystérieux qui trop souvent m'accapare. Elle a même voulu enregistrer avec sa propre voix le message de mon répondeur.

– Il y a plus de 1 000 lettres qui vous attendent, Charlotte !

Nathalie a estimé le nombre grosso modo et classé le courrier par mois de réception.

– Au moins 1 000 courriers de lecteurs ! m'assure-t-elle. C'est génial, non ? Vous verrez, il y aura au moins une demande en mariage. Vous pouvez passer ?

– Ce serait gentil de me les faire livrer... 1 000 lettres... C'est possible ?

En partance pour ma psy, je fais l'effort de prendre le contenu administratif dans ma boîte aux lettres. Il faut au moins que je traite ce courrier robotisé avant d'accueillir le vrai, les mots des hommes. Je compulse rapidement la poignée de lettres que j'ai attrapées. Comme d'habitude, factures, pub, banque, impôts... Mercedes encore.

Coup de fil de mon nouvel agent, Antoine. Il y a peut-être une pièce de théâtre pour moi. Dominique Besnehard, mon ancien agent et fidèle protecteur, en serait le producteur, Dominique va me l'envoyer

pour lecture. Puis Antoine me parle de son actualité, de son agenda débordant, de tous ses projets avec d'autres acteurs qui me laissent pantoise avant de vanter les mérites d'un nouveau voyant « sublime » qui lui a prédit beaucoup de succès. En décembre, il consulte toujours un voyant pour connaître la teneur de la nouvelle année. Je l'informe de la nullité de ma dernière expérience, ce à quoi il rétorque :

– Non mais là, c'est autre chose, c'est la quatrième dimension, chérie, tu seras scotchée. Pierre est sublime...

– Physiquement ?

– Non, juste sublime, tu comprends, inouï !

– Tu as son numéro ? C'est cher ?

– Pas trop, car il y a un hic, il habite à Vaucresson, il est un peu sauvage, pas du tout show-biz. Appelle-le de ma part. Je t'embrasse bien fort, ma belle.

Vaucresson... Tu parles d'une galère. En raccrochant je repense à Natacha, la coach intuitive. Je ne me souviens plus précisément de ses prédictions, mais il me semble qu'elle avait vu juste pour le médecin et elle m'avait parlé de rêves...

Chez ma psy

– Alors...

– J'ai encore rêvé, docteur !

– D'elle ?

– Comment ça « d'elle » ? ! Vous voyez que vous êtes médium !

– Mais non, je vous le répète, je ne suis pas voyante, heureusement... Ce doit être terrible de voir l'avenir... La chanson « J'ai encore rêvé d'elle », vous étiez trop jeune... Je vous sens tendue alors j'ose la plaisanterie.

Mon impression que Claire est plus folle que moi se confirme. Et ça me rassure.

– J'adorais le groupe « Il était une fois »...

– Alors ce rêve...

– Noctamide, Xanax, Imovane... Vous connaissez...

– Bien sûr, et j'ose espérer que vous n'en faites pas un joyeux cocktail...

– Non, j'alterne, dis-je, mais j'en prends tous les jours. Et grâce à ça, je dors presque comme un bébé. Je ne me souviens plus de mes rêves depuis des années.

– Un bébé...

Claire reprend souvent les mots « signifiants » de ma conversation.

– Je dors à poings fermés, si vous préférez. Je n'arrive pas à comprendre comment ces rêves peuvent survivre en moi aussi

longtemps. Ils semblent gravés... Je conduisais une voiture, je roulais vite...

Je raconte mon rêve dans le détail avec fébrilité.

– Et quel lien faites-vous avec votre réalité ?

– Ce soir-là, Steven m'a parlé de mort cérébrale, de traumatismes, d'accidents...

– Eh bien, tout s'explique alors.

– C'était moi dans le rêve mais ce n'était pas ma voiture, pas ma bague, il y avait encore ce nouveau-né aux yeux fermés assis à l'arrière... Comme dans mon rêve de mort.

– Comment savez-vous que c'était vous ? Vous vous êtes vue ?

– Non, c'est vrai. Mais je le ressentais fortement. Et puis j'ai oublié de vous dire deux choses l'autre fois : il y avait autour des images de mon rêve de mort un halo, comme ces rayons dorés qui entourent les images de saints... Et, dans l'église, ils riaient. J'étais morte et ils riaient. J'étais pétrifiée...

– De quoi aviez-vous peur puisque vous étiez morte ?

– C'est un sentiment diffus, inexplicable, une angoisse forte et au réveil la peur que ce soit vrai, que ça se réalise... Mais ce sentiment de peur, je vous l'ai déjà dit, c'est très nouveau pour moi. Je n'ai jamais vraiment eu peur dans ma vie et surtout pas peur de mourir.

– Quel lien faites-vous entre votre rêve de mort et ce rêve en voiture ?

– Le sentiment de peur, de mort, et ce bébé aux yeux fermés qui m'effraie.

– Que vous inspire-t-il ? Quel lien faites-vous avec votre réalité ?

– J'ai avorté, deux fois. Obligée. L'enfant avait une chance sur deux d'être séropo. Je n'y pense jamais. Cela fait partie des souvenirs que j'engloutis. Avorter, c'est toujours douloureux, y être contrainte, je ne le souhaite à aucune femme.

– Les rêves sont peuplés de souvenirs que l'on croyait engloutis. La capacité de mémorisation de notre cerveau est presque sans limites. Rien n'est oublié. Tout est conservé comme dans ces secrétaires aux multiples tiroirs dont certains sont secrets. Pour nous protéger, notre cerveau, dont la mission principale est, ne l'oublions pas, d'assurer notre survie, peut trier nos souvenirs et ne garder dans notre conscience que ceux qui sont acceptables, bénéfiques, mais parfois un tiroir secret s'ouvre... Mais je ne comprends pas, vous êtes tombée enceinte alors que, j'imagine, vous utilisiez des préservatifs...

– Un préservatif peut se déchirer sous la fougue d'un amant. Aujourd'hui mon corps ressemble à celui d'une grenouille, mais j'ai été désirable...

– Pourquoi parlez-vous au passé ?

– Je ne me sens plus désirable. Vous êtes gentille, mais je suis

lucide. C'est douloureux... Je connais l'alchimie du désir physique... Steven est ma belle exception, son désir miraculeux me porte... La deuxième fois, c'était avec un amant fou... d'amour. Il disait qu'il s'en fichait, qu'il voulait se fondre en moi. Je refusais, je me débattais, mais une ou deux fois il a gagné. Il n'a jamais été contaminé.

– Il a eu de la chance, votre amoureux fou. Ce n'est pas de l'amour, pardonnez-moi, c'est de la connerie. Revenons à vos rêves... N'ayez pas peur de les vivre pleinement. La prémonition n'existe pas. Nos rêves sont l'exploration de notre inconscient. En cela, ils sont passionnants. Ils livrent au conscient des messages détenus en nous. Il convient de les décoder. Notre esprit ne crée rien sans raison. Enfin, la greffe d'un organe aussi vital que le cœur peut logiquement entraîner des changements psychologiques importants, des réflexions sur l'identité, sur l'origine du greffon, par exemple, tout cela est normal. C'est une renaissance... Qu'évoque pour vous ce mot « renaissance » ?

– Une nouvelle vie, un nouvel amour, un nouvel enfant, un nouveau rôle... Du bonheur... Un changement radical, un peu comme en ce moment. J'ai même bu un verre de vin avec Steven.

– Et ?

– La dernière fois que j'ai bu de l'alcool, c'était à Berlin, on fêtait mon prix d'interprétation pour *Rouge Baiser*... Il y a presque vingt ans... J'avais trempé mes lèvres dans du champagne allemand.

– Peut-être vivez-vous maintenant une renaissance à la suite de votre greffe, donc des changements profonds. Votre corps va mieux et votre esprit s'éveille... On en reste là, Charlotte ?

Noël approche. L'excitation progressive de Tara en est la preuve. Sa liste au Père Noël connaît des changements incessants. Devant les vitrines décorées, j'admire le vif éclat des yeux immobiles de ma fille ébahie. Noël est ma seule tradition, la nostalgie pure à laquelle je ne peux pas échapper. Le regard brillant de Tara dédoublé dans le reflet de la vitre immense est le mien. Je me souviens...

Les boules or, argent, nacrées sorties d'un monde merveilleux, les étoiles à paillettes, la fausse neige sur le papier brun, la crèche, ce nid d'amour que maman recréait, les lampions colorés qui clignotent dans les branches sombres et les larges guirlandes qui me chatouillaient quand ma sœur Aude les passait dans mon cou. C'était la fête des enfants, notre fête. L'appartement familial de la rue des Meuniers s'illuminait. Ma mère, virtuose, jouait allègrement des airs de Noël au piano, mon père souriait devant notre émerveillement, on mangeait des sucreries sans se cacher. Mes parents aussi commettaient le péché de gourmandise : saumon, huîtres, foie gras... Mais, avant, il fallait être charitable. J'accompagnais mon père et nous allions chercher des petits vieux qui s'étaient préparés à passer la nuit seuls, nous les réunissions dans la crypte municipale. De retour à la maison, je rejoignais ma sœur dans sa chambre et nous attendions ensemble les trois coups divins qui bientôt retentiraient sur la porte. Ils signifieraient notre délivrance, l'acmé de notre ébullition et bientôt sa fin. Ma sœur et moi accourions pour découvrir les cadeaux, tous ces paquets déguisés, anonymes. Mais qui avait eu quoi ? Pour qui cet immense rectangle rutilant ? Est-ce un vélo ? Un vélo ? ! Non, il en faudrait deux, un pour moi, un pour Aude. Et cette autre boîte ronde de bonne taille dissimulée sous les branches basses du sapin, que cache-t-elle qui pourrait bientôt être à moi ? Combien y a-t-il de petits paquets, maman a-t-elle été gâtée ? J'attendais fébrile la distribution, la solution. J'espérais une multitude, les enfants n'en ont jamais assez, tout ce que j'avais commandé et même plus, un amour empaqueté qui n'aurait pas de fin.

À minuit, nous filions à la messe. Il était tard et j'aimais cette sortie dans la nuit que d'habitude je ne voyais pas. J'étais surprise de voir mon père, ma mère chanter sans cesse, je les écoutais silencieuse en découvrant leurs voix qui portaient. Je veillais de temps en temps

sur ma sœur Aude qui me tenait la main en somnolant, puis mon regard revenait se coller aux lèvres sonores de mes parents. Par moments, ils se souriaient et semblaient heureux.

À mon tour maintenant d'être à la hauteur des rêves d'enfant, de créer pour ma fille des souvenirs rutilants, de perpétuer la tradition magique, la fête éphémère, pour Tara et pour les enfants qu'elle aura.

Souvent j'ai peur de succomber à l'égoïsme des malades, à la mélancolie des mères divorcées, de ne pas être assez joyeuse, pas Maman Noël, pas à la hauteur.

Nathalie, l'assistante de mon éditeur, m'a laissé un message amusant de style télégraphique. « Courrier du cœur livré vers 16 heures. Prévoir espace suffisant. Joyeux Noël, Charlotte ! »

Je range mon salon avec difficulté tant le sapin que j'ai acheté cette année est totalement disproportionné. En le choisissant, prise par la féerie, j'ai dû m'imaginer vivre dans un palais. Je compresse entre mes mains une dizaine de lettres prises au hasard sur mon bureau pour me représenter le volume d'un millier. Cent fois ça... Je ne vois pas. Je n'ai pas le sens de la mesure. Et puis ce n'est pas comparable. Certaines lettres, je l'espère, comprendront plusieurs pages contrairement à mes relevés. Je repose mon courrier et décide d'ouvrir l'enveloppe qui porte fièrement le sigle Mercedes-Benz avec cette pauvre étoile qui n'a que trois branches. Le mot doux est gracieusement intitulé « 2^e mise en demeure », j'ai dû rater la première. Cinq lignes me rappellent le premier courrier de « relance simple » que j'ai reçu juste avant mon voyage en Corse. Mon histoire d'amour m'a déconnectée de la réalité et le temps a passé si vite, mais je « reste toujours à leur devoir 10 294 euros ».

Je ne comprends rien à cette histoire...

J'ai craqué il y a presque dix ans pour la malheureuse petite Mercedes qui avait fait des tonneaux devant la presse du monde entier. Les péripéties du vilain petit canard m'avaient amusée. Je l'avais acheté à crédit avec une boîte automatique. C'était mon autotampon, ma roulotte, j'y entassais toutes sortes de choses. À l'époque j'avais un salaire confortable, je jouais dans *Les Cordier, juge et flic* sur TF1. Mon avis d'imposition en imposait ! Puis, dissuadée par le prix et négligente de certaines corvées matérielles, j'ai oublié de faire quelques vidanges importantes jusqu'à ce qu'un jour ma roulotte, à bout, clignote comme une guirlande et trépasse sous mes yeux avec panache place de l'Étoile, dans l'ombre de l'Arc de triomphe. Embouteillage monstre...

Le policier sur place qui constate mon impuissance à faire démarrer ma petite Merco se montre charmant, il me prend pour Sophie Marceau. Cela m'arrivait parfois. Mon visage était familier, mon nom l'était moins. Alors, cette fois, j'étais Sophie.

Devant l'enthousiasme du policier, je n'ose pas corriger la flatteuse méprise. J'ai peur de le décevoir et qu'il me plante là au

milieu des klaxons et des interpellations solidaires du style : « Tu vas la bouger, ta bagnole, conasse ! » Je suis rapidement secourue, la circulation est immédiatement déviée d'autorité et, avant de monter dans la dépanneuse, j'inscris à la demande du policier, sur le dos cartonné de son bloc de PV : « Merci mille fois pour votre gentillesse. Amitiés, Sophie. » Je ris, je me laisse embrasser, je cautionne pourtant l'outrage suprême fait à une vedette : la prendre pour une autre. Quand un escadron de collègues en uniforme, sûrement alerté par la bonne nouvelle, rejoint finalement mon chevalier servant, j'invite le chauffeur à démarrer au plus vite pour échapper à l'arrestation pour imposture. Pendant le trajet jusqu'au garage du Trocadéro, je suis prise d'un fou rire irrépressible et incompréhensible pour l'homme assis à mes côtés, visiblement éreinté par une longue journée de travail. Puis je songe, dans le vacarme du gros moteur, le front posé sur la vitre tremblante, contemplant le défilé des immeubles réguliers des quartiers chics, que c'était agréable d'être Sophie Marceau.

Chez Mercedes, on m'annonce après un rapide examen le décès prématuré de ma roulotte :

– C'est bizarre, c'est pourtant un moteur fiable... Vous avez le carnet d'entretien ? me demande le mécanicien méticuleux.

– Le quoi ?

Je feins l'étonnement et la tristesse pour négocier sur le champ l'achat à crédit d'une bonne petite occasion qui est encore ma voiture à ce jour : Roulotte 2.

Et là, trois ans après, Mercedes-Benz Financement me réclame 10 294 euros ! Ils se sont trompés, une histoire de valeur de reprise, de « carte grise non gagée », de solde de financement... C'est dû à un problème informatique et ils se réveillent aujourd'hui : *Allô, Charlotte ? Au fait, on s'est plantés, tu dois 10 000... Joyeux Noël !* Ça tombe mal. J'ai pourtant toujours payé les mensualités qui m'étaient réclamées. J'appelle mon cousin qui a occupé un poste important dans l'automobile et j'écoute son conseil : « Une créance n'a pas d'échéance mais trois ans, c'est long pour se rendre compte d'une erreur, surtout de la part d'une société certifiée ISO 9001. – ISO quoi ? – C'est une sorte de label rouge qui garantit la qualité des procédures comme tu peux le voir ! Écris-leur, explique-leur ta situation, même si ce genre de société n'est pas particulièrement animé par la compassion, et prends un avocat, je pense que ça en vaut la peine. »

D'accord, je décide de me défendre, je n'ai pas le choix, Charlotte s'en va-t-en guerre contre la puissante multinationale label rose mais plus tard, pour l'instant j'attends mon cadeau, mon premier courrier du cœur.

Un beau mec musclé typé sudiste vient de recouvrir mon tapis de trois gros sacs en toile de jute que La Poste a prêtés à mon éditeur.

– Vous pourrez les ramener ? me demande-t-il.

– Vides, sûrement.

C'est énorme, 1 000 lettres sympas. Tout ça pour moi ? La belle surprise. J'ai les larmes aux yeux. Émotion inattendue. J'ose à peine regarder. Je donne quelques pièces au livreur, je claque la porte rapidement et me tourne vers mon magot. Les sacs ne sont pas fermés, juste torsadés à leur extrémité. Ils sont distingués par une grande étiquette improvisée généreusement scotchée « octobre », « novembre » et « décembre ». En plongeant à l'aveugle dans le premier sac, je sens mon cœur s'emballer si vite que je dois m'asseoir. Je suis prise d'un léger vertige. Je suis bouleversée par ce témoignage. En quelques secondes, je compulse dans mon esprit toutes les pages de mon livre, des images surgissent. Mes amoureux, la lettre du laboratoire, les césars, ma mère, la greffe... puis, alors que je ferme les yeux pour retrouver mon calme, je visualise pour la première fois, comme une image en 3D, mon cœur, mon greffon qui bat. Les flux de sang incessants rouge, orange, rose tracent de larges sillons lumineux comme les feux des voitures la nuit sur les autoroutes encombrées. Je rouvre les yeux et me saisis rapidement d'une poignée de courrier sans parvenir étrangement à ralentir le rythme de mon cœur.

L'affection du public matérialisée devant moi me trouble. Elle m'a manqué. Quand je passais régulièrement à la télé, j'étais souvent interpellée dans la rue, toujours gentiment, j'étais regardée au restaurant, interrompue poliment pour signer un autographe et cela me faisait plaisir.

Je passe deux journées entières à lire 100 lettres. Je compte les courriers comme je comptais mes cadeaux de Noël pour tenter de quantifier l'amour. Allongée sur mon canapé dans un calme religieux parfois pesant, je lis, je pleure, je ris. Je fais fréquemment des pauses Vitaminwater et thé vert pour laisser passer l'émotion qui souvent m'envahit. Je fais jouer quelques instants de la musique fort puis je reprends ma lecture, lentement je vide mon sac. J'observe avec attention le soin apporté à l'écriture souvent appliquée, au choix des enveloppes, du papier, des timbres, des mots...

Beaucoup d'invitations généreuses, un cultivateur empathique du Larzac, proche de José Bové, m'invite à rester chez lui aussi longtemps que je le veux, ma chambre est prête, à côté de la sienne et celle de Tara aussi, il souhaite même payer notre billet de train, persuadé que le show-biz n'est pas fait pour moi et qu'une Bretonne génétique s'épanouirait davantage en pleine nature, à ses côtés. La lettre est pleine de fraîcheur et de bon sens. Il n'y a pas de photo, dommage.

Une femme divorcée et mère de deux enfants a appris récemment sa séropositivité après une histoire d'amour passionnée et furtive. Pour elle, le sida, c'était pour les homos, les marginaux. Elle a fait le test

entre midi et deux. Désespérée, elle s'est confiée en sortant du laboratoire à un collègue de travail qui du jour au lendemain ne lui a plus fait la bise. Elle a été rapidement mise à l'écart dans cette grande société connue, puis elle est partie, ne supportant plus cette exclusion. Elle a honte, elle a peur. Ses filles sont trop petites pour connaître la vérité sur son état. Si elles n'étaient pas là, elle se serait tuée. « J'y pense à chaque fois que le RER entre en gare. » Son écriture est irrégulière et les feuilles sont tachées de ronds d'encre diluée. Elle m'assure que mon livre ne la quitte pas. Elle se sent plus forte, moins seule, avec moi. La signature est illisible et il n'y a pas d'adresse.

La lecture de ces témoignages de détresse, d'impuissance, de solitude, de personnes contraintes au silence même auprès de leurs proches m'est douloureuse. Je ressens pourtant qu'il est de mon devoir de tout lire, de tout savoir. Parfois je pose violemment une lettre sur mon canapé, je me lève d'un bond et jure tout haut : « Mais merde, c'est pas possible, en 2005 ! »

Dans ce flot de réalité, je retrouve parfois avec délices ma drogue favorite : la folie amoureuse. Bien que sevrée, j'y reste sensible. Entre mes doigts plusieurs pages de « je t'aime », des collages de photos anciennes et récentes de moi, le visage poupon ou émacié, « je t'aime comme ça », avec une flèche pointant l'image, « je t'aime comme ça aussi » puis « je t'aime tout le temps » répété des dizaines de fois, puis en rouge tout en bas, au marqueur pour finir, « je t'ai dans le sang ».

À la centième lettre, j'arrête la souffrance et la joie. Mon histoire a aidé. Je suis heureuse et sonnée, inerte. Il reste tant à dénoncer.

Je continuerai ma lecture dans quelques jours, après les fêtes, progressivement. Tous réclament une photo dédicacée. J'appelle mon éditeur qui me donne son accord pour en faire tirer quelques centaines. Je les aurai bientôt.

Paris-Match a finalement fait sa couverture avec moi seule. Mais que la photo est moche ! Mon vendeur de journaux ne me reconnaît même pas, ça me rassure. J'ai l'air triste, fatiguée. J'appelle Tony. « Mais il faut que ça fasse vrai, ma chérie, tu comprends ? Réaliste. C'est par rapport au livre. » Tony tente de me reconforter. Je m'insurge. Pourquoi n'ai-je pas eu droit à ces retouches qui rendent toute femme sublime et juvénile ? La photo n'est pas réaliste puisque personne ne me reconnaît. « Réaliste, d'accord, mais pas moche ! Je ne suis pas moche, si ? »

Marquée par ce reflet austère de moi-même, je décide qu'en 2006, si j'en ai les moyens, je changerai de look, je lancerai les grands travaux ! Ça n'est plus possible. Je corrigerai les yeux, les joues et le ventre. On pourra se moquer de moi, dénoncer l'artifice, je m'en fous,

je ne dériverai pas comme ça.

J'ai reçu les tirages de la photo à envoyer. Plutôt flatteuse, cette fois. J'ai choisi moi-même ce cliché qui doit avoir cinq ans, je triche un peu mais je préfère cette image de moi. Je revendique d'être coquette. Je me rends immédiatement à la poste et achète 100 jolis timbres. Le choix n'est pas large. Des bébés roses, filles ou garçons, ou les régions de France. Va pour les régions, les bébés bizarres me rappellent mes rêves. Tant pis si j'envoie la Côte d'Azur à la Bourgogne, ce sera absurde mais coloré. Je passe la semaine entre Noël et le premier de l'An à écrire derrière ma photo des petits mots et à signer Charlotte avec un smiley. Lili trouve ça niais, moi pas, c'est un clin d'œil. Je recopie les adresses lisibles et Steven m'aide en bon médecin à déchiffrer quelques écritures rebelles. Et le 31, à midi, je me présente fière devant les clapets métalliques de la poste centrale de la rue de Sèvres, contrainte à faire un tri fastidieux auquel je ne m'attendais pas : « Paris, région parisienne » ou « Autres départements ». J'observe ainsi que mon public est majoritairement provincial à l'instar de mes origines. Charlotte « Val-André », superbe petite station balnéaire bretonne, inoubliable scène ensablée de mes vacances d'enfant. Ça y est, c'est envoyé ! Je les ai remerciés. Il m'en reste 900, mais il faut bien commencer.

Le réveillon est joyeux. Je goûte un grand bordeaux, toujours conseillée par mon caviste préféré. « Il est sublime, vous m'en direz des nouvelles. » Mon caviste parle comme un agent artistique. Il est enthousiaste et il a raison. Le vin est « sublime ». Le baiser de Steven à minuit aussi.

- Bonne année, ma Charlotte. Que faut-il te souhaiter ?
- Rien, embrasse-moi encore...

Paris, janvier 2006, chez moi

L'année commence mal. Je pleure sur ma bêtise. Je viens de trouver au fond de mon cabas tous les timbres des régions de France.

J'ai posté 100 photos dédicacées sans timbre.

Lili, que j'appelle en larmes, aggrave mon état :

- C'est tout toi, ça !
- Non, ce n'est pas moi ! C'est tous ces médocs qui me flinguent la tête. Des pilules contre l'anxiété, la dépression, l'insomnie... Mon cousin est venu me rendre visite il y a quelques jours, il avait un entretien business important le lendemain, il était un peu tendu, je lui ai proposé un demi-Atarax, il a dormi jusqu'à midi. En se réveillant, il

m'a dit : « Plus jamais ton truc, tu m'as "Ataraxé". » Juste un demi et moi, j'en prends deux plus un Noctamide pour dormir plus du Laroxyl... C'est tout ça qui me flingue... Et je ne peux pas arrêter...

– Pourquoi ?

– Parce que je ne dors pas, je pense à tout, à Tara, à l'espérance de vie des greffés, au fric, à cette année sans projet...

Lili m'interrompt :

– Calme-toi, ma belle, je vais passer te chercher, on va aller à la poste, ce n'est peut-être pas perdu...

Au guichet, Lili est prise comme souvent d'un fou rire retentissant quand j'explique posément que j'ai posté 100 lettres une à une en prenant soin de regarder chaque code postal mais en oubliant de coller un timbre. Malgré mes regards menaçants, Lili rit de plus belle, alors que la consternation marque le visage de la postière peu amène. Dans une accalmie passagère, Lili l'interpelle pour tenter de m'excuser :

– Mon amie n'est pas très « administratif », vous comprenez ?

Je la pousse du coude et m'adresse de nouveau à la dame hostile en tentant de banaliser mon acte :

– Cela doit bien arriver parfois, non ?

– Une lettre mais pas 100.

– Qu'est-ce que je peux faire ?

– Il y avait votre adresse sur les enveloppes ?

– Non.

– Normalement, ça arrive quand même avec un retard indéterminé, en « non urgent » et port payable à réception.

– Le destinataire va devoir payer le timbre à ma place ? !

– Ben, oui.

– J'ai honte !

Je me retourne vers Lili qui désormais pleure de rire. Je la méprise et reprends sincèrement navrée ma conversation :

– Vous pouvez peut-être vérifier si par hasard elles ne sont pas restées dans un coin ?

– Il n'y a pas de coin ici, c'était quand ?

– Il y a une semaine.

– Trop tard. Il vous fallait autre chose ? Excusez-moi, y a du monde.

L'homme derrière moi, qui n'a rien perdu de nos échanges, exprime son pessimisme :

– Ça m'est déjà arrivé, vous pouvez être sûre qu'elles sont paumées, vos lettres. De toute façon, même quand y a un timbre, ça n'arrive pas toujours...

En sortant, Lili constate ma détresse et revient lentement à une forme de compassion calme, elle s'excuse et me propose une idée

lumineuse :

– Poste-toi une carte sans timbre, tu verras bien !

Aussitôt dit, aussitôt fait. J'achète une vue de la tour Eiffel au café du coin, j'écris très lisiblement mon adresse et me lève pour la poster sans attendre. Lili me regarde faire en réprimant son rire et me demande, surprise :

– Tu ne t'écris rien ?

– Que veux-tu que je m'écrive ? Je me parle déjà toute seule, je ne vais pas commencer à me rédiger des cartes postales !

– S'il y a rien d'écrit et pas de timbre, c'est sûr qu'ils ne vont pas se presser à te l'envoyer. Donne-moi ta carte, je vais t'écrire un mot, ma Charlotte.

Dans mon agenda, j'ai inscrit au 6 janvier 2006 : aujourd'hui je me suis envoyé une carte postale sans timbre, postée à cent mètres de chez moi avec le message : « Mais non tu n'es pas folle, ma belle ! »

Je ne l'ai jamais reçue.

En ce début d'année, j'appelle mon agent pour savoir s'il m'a trouvé du travail.

– J'ai un bon plan « doublage » si ça t'intéresse [c'est-à-dire enregistrer la version française d'un film en général américain] et j'attends toujours qu'on m'envoie la pièce dont je t'ai parlé, tu te souviens ?

2006 s'annonce bien morne. Il me reste à assister à quelques émissions toujours pour la promotion de mon livre, puis plus rien. Mon succès d'édition n'a entraîné aucune proposition de la profession, pas de cinéma, pas de télé. Je vais finir dans le Larzac.

Lili, à qui je fais régulièrement part de mon désœuvrement, n'est jamais à court d'idées et me relance sur la voie ésotérique.

– Et ce voyant « sublime » que ton agent t'a conseillé ? Tu l'as consulté ?

– Non, j'ai besoin de concret, pas de fumée, et puis il habite à Vaucresson.

– Ce n'est pas le bout du monde quand même. Une heure à tout casser, s'il est sublime...

L'année commence mieux pour Lili. Elle a rencontré un mec « trop cool » en boîte ce week-end qu'elle veut à tout prix me présenter. Il a fait partie d'un groupe de pop rock très en vogue dans les années 1990. Elle nous invite à dîner à l'improviste ce soir moi et Steven. Elle veut mon avis rapidement.

– Tu sens toujours bien les mecs, toi, m'affirme-t-elle.

– Oui, les mecs des autres.

Lili est bohème, excentrique, fidèle et je l'aime.

Hier soir, Steven a parfaitement cuisiné de délicieuses bolognaises. Issu d'une famille nombreuse, il prévoit toujours en large quantité. En contemplant dans mon frigo le saladier rempli, je décide d'amener à Lili mes restes succulents et une bouteille de vin. Je verse la sauce dans un grand Tupperware que je place au fond d'un sac en papier recyclable du Bon Marché. On file, Lili habite à deux pas.

À quelques mètres du porche d'entrée, Steven se renseigne sur nos hôtes avant de faire la conversation :

– Il fait quoi dans la vie, le nouveau mec de ta copine ?

Je n'ai pas le temps de répondre.

– Merde !

Steven jure inhabituellement fort.

Le fond du sac en papier, sûrement trempé par l'évier à côté duquel je l'avais posé, a lâché. Et mon Tupperware vient d'exploser sur le trottoir de la rue de Sèvres comme une bombe antipersonnel. Il y a des bolognaises partout dans un périmètre insoupçonné. Sur mes

jambes, celles de Steven, sur le mur du bel immeuble, sur l'aile de la voiture garée, partout. Il y en avait pour douze, il en reste pour quatre. Nous arrivons chez Lili encore hilares. Mes mains et mes jambes sont rouges et je demande à me laver sans pouvoir immédiatement expliquer ce qui s'est passé. Steven semble plus épargné que moi, le rouge marque moins son jean foncé. Il rit toujours puis offre en retrouvant son calme la bouteille intacte et propose de jeter son mets quand l'ex-chanteur arrive, se présente tout excité et saisit le plat en déclarant :

– Ah non, je veux goûter !

À table, je ricane des airs atterrés de Steven devant les propos souvent sans queue ni tête du nouvel amoureux de ma Lili. Visiblement sa drogue à lui est plus puissante que ma Vitaminwater. Le summum est atteint quand il entame un monologue sur ma séropositivité.

– T'es séropositive ? Alors je suis séropositif !

– Quoi ? dit Lili interloquée.

– Mais oui, elle est séropo, je suis séropo, on est tous un peu séropo. C'est comme Kennedy à Berlin qui proclame : « Je suis un Berlinois. » Je suis avec toi, Charlotte. Je suis en empathie avec toi. On est tous liés, connectés. Tu piges ? C'est ça, être humain. C'est ça ou rien...

Steven est sage et ne dit rien. Il observe les symptômes comportementaux pathologiques de l'excité, ses mains agitées, ses pupilles dilatées, sa bouche torturée et son front en sueur. Moi, je parviens à coincer Lili dans la cuisine :

– Il est barge, ton mec, c'est tout.

– Un peu, je sais, mais il est beau, non ? C'est un super coup... me susurre Lili à l'oreille. Il est artiste, tu peux comprendre, toi, il ne s'est pas remis de la séparation de son groupe...

– Il ne s'est remis de rien ! Il est gravement barré, je te dis, il est drogué. Fais gaffe à toi, ma douce. Faut pas confondre art et névrose.

– Mais tous les artistes sont un peu névrosés, non ?

– Non ! Juste sensibles.

Le chanteur se pointe précipitamment dans la cuisine avec la bouteille de vin vide à la main et me demande d'un ton agressif :

– Qu'est-ce que tu disais à Lili ? !

– Des vérités de filles.

– Qu'est-ce que tu lui disais ? !

Le chanteur a les yeux exorbités et se rapproche de moi. J'entends Steven arriver.

– Si tu veux tout savoir, je lui disais que tu es barge !

– Mais barge, ça veut dire quoi ? ! Ça veut rien dire ! Qu'est-ce que tu sais, toi ? Moi, j'ai eu sous mes pieds des salles en délire, des

bras tendus, des briquets qui embrasent l'obscurité, mon nom scandé, j'ai pris des bains de foule, des filles offertes m'attendaient à ma porte jour et nuit... Qu'est-ce que tu peux comprendre, toi ? ! Ouais, je suis barge, personne ne résiste à ça !

Steven tente de calmer le jeu :

– On est tous un peu fous. Nietzsche disait : « Il n'y a qu'une seule solution : devenir fou exprès. »

– Et il a incarné sa devise ! complète Lili. Il a passé les dix dernières années de sa vie, fou, entre l'asile et les bras de sa mère comme un petit garçon.

Lili s'approche du chanteur, essuie son front transpirant et conclut en disant doucement :

– Steven a raison, on est tous un peu fous et je m'en fous.

Le chanteur ouvre une autre bouteille de vin et sort de la cuisine subitement calmé. Son excitation est totalement retombée. Lili me tire par le bras dans un recoin de la cuisine et me reproche d'être dure.

– Dure ? Faut arrêter ! Non, je ne suis pas dure. Être artiste, c'est choisir de vivre du désir des autres. Rien n'est plus incertain. Il faut accepter de ne plus être aimé sans tomber. Bien sûr que c'est douloureux le désamour, je connais. Mais ce qui est vraiment dur est aux infos ou dans les hôpitaux. Je déteste qu'on gâche la vie.

– On va y aller, Charlotte ? propose Steven.

– ... Oui, on y va. Merci, ma douce, prends soin de toi, merci pour tout, à demain.

Nous allons dans le salon pour saluer le chanteur malheureux qui s'est affalé sur le canapé, les yeux mi-clos. On l'embrasse, il reste inerte. Tout finit bien.

En sortant de l'immeuble, Steven fait calmement tourner son index sur sa tempe pour commenter la soirée puis montre du doigt un chat noir efflanqué qui se régale de nos bolognaises toujours étendues sur le trottoir. Cette vision déclenche en moi un rire nerveux qui contamine Steven. Je laisse toute cette tension ridicule s'échapper. La neutralité discrète de Steven se fissure. Nous ne pouvons plus nous arrêter de rire. Je respire avec difficulté, je ris à m'en dégraffer les côtes ! Je m'accroupis pour tenir mon torse et mes éclats de voix font fuir le chat. Steven me rejoint près du sol. Nous rions, nous tenant la main en hauteur comme on trinque. À la vie ! À nous ! C'est la première fois que nous rions ensemble comme cela. J'imagine l'écho de nos voix mêlées, deux rubans invisibles qui tournoient dans le vent de la nuit et courent jusqu'au bout de la longue rue calme. Je pose mes mains sur la tête de Steven encore secouée de rires et lovée sur mon épaule. Je suis heureuse ici et maintenant.

À mon cou, ce petit cœur en or que je garde sur moi comme un porte-bonheur. D'une main je le tapote nerveusement, il est brûlant. La nuit est opaque. La voiture roule beaucoup trop vite. La pluie lourde frappe le toit. Au loin, je peux distinguer une place, vaste, une statue, à moins que ce ne soit une colonne. Assis à côté de moi, le nouveau-né aux yeux fermés, immobile. J'ai mal au ventre et j'ai peur. Pourquoi ne bouge-t-il pas ? Sur ma gauche, une guirlande obsédante de phares. Le rétro ! Il faut que je me regarde dans le rétro. Je le saisis d'une main et le tourne vers moi. De l'obscurité du miroir jaillissent deux points de lumière, deux petits cercles incandescents comme les yeux d'un loup tapi dans le noir. Puis ils deviennent rouges, puis plus rien. Devant moi, la place approche, les phares défilent. Puis un crissement, un déchirement, un bruit sourd. Le nouveau-né est projeté loin devant moi par-delà le pare-brise qui explose. Je tends les bras, je crie.

Je me redresse dans le lit. Steven me prend dans ses bras, m'embrasse. Il essuie de ses doigts la sueur sur mon visage.

- Calme-toi, calme-toi.
- J'ai peur. Ne me lâche pas.
- Essaie de te rendormir. Je suis là.
- Je ne veux plus dormir, je ne veux pas rêver.

Chez ma psy, le lendemain

- Ce sont les mêmes images, il y avait ces rayons dorés tout autour et cette angoisse, je n'ai jamais ressenti ça. La certitude de ma fin, mon corps qui se tord, se replie à jamais. Le nouveau-né était assis à côté de moi, les yeux fermés, puis ce bruit à exploser les tympan, ces yeux de loup dans le rétroviseur, je vais devenir folle, docteur, si ça continue.

- La folie ne prend pas source dans les rêves. À quand remonte votre dernier rêve du même genre ?

- Un mois environ.
- Tous les mois, donc.
- Oui, tous les mois depuis... l'anniversaire des 2 ans de ma greffe.
- C'est une association logique.
- Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne vais pas cauchemarder

comme ça jusqu'à la fin de mes jours. Que puis-je faire ?

– Libérez-vous de toutes les interrogations que vous pouvez avoir au sujet de votre greffe... C'est le moment.

– Mais que veut dire ce rêve ?

– Je vous l'ai dit, Charlotte, je ne suis pas spécialiste de ce genre de décodage. Je n'ai pas le talent de Freud et toute interprétation reste subjective. Le rêve est symbolique. Il exprime ce que vous n'exprimez pas consciemment. À vous de trouver le sens de ces rêves, leurs symboles. La voiture incontrôlable, la vitesse, l'hostilité de la nuit, le nouveau-né...

– J'aimerais connaître l'identité de mon donneur.

– Pourquoi ?

– Pour remercier, pour comprendre... d'où vient ce cœur, comme on recherche ses origines...

– Mais cela n'a rien à voir. Votre donneur n'a aucun lien avec vos rêves et encore moins avec vos origines, vous vous égarez. Votre identité, vos origines ne sont pas dans ce cœur greffé. Ce sont des fantasmes. Le cœur est un organe, formidable certes, mais un organe. Le vôtre est transplanté. Il battait dans un autre corps. Il bat en vous maintenant. Cette opération a bien évidemment changé quelque chose en vous comme toute épreuve. Mais la clé est dans votre tête, pas dans votre cœur. Votre esprit créatif vagabonde mais vos origines, votre identité ne sont pas dans votre greffon...

– C'est étrange mais parfois je pense le contraire, je me sens... de cœur inconnu.

En déjeunant avec Lili, je lui raconte mes cauchemars en ressentant cette anxiété qui m'étreint toujours lorsque je les évoque. Elle veut m'acheter un dictionnaire des rêves puis improvise une interprétation pour me rassurer.

La vitesse excessive, la route qui défile, la voiture dans laquelle elle me perçoit prisonnière sont symboliques de ma vie qui va à contresens de ma vraie nature, de mes désirs. La nuit hostile, c'est mon métier, les gens de la profession qui m'oublient. Le nouveau-né, c'est le deuxième enfant que je n'aurai plus et le rétroviseur... Lili marque une courte pause avant de terminer, triomphante : « C'est ce passé qui te hante, c'est bientôt le bilan de la quarantaine. Tout cela est normal », m'affirme Lili en disciple de Claire.

– Eh bien, avec toi, pas besoin de dictionnaire.

Antoine, mon agent, me demande au téléphone comme à chaque fois comment je vais. Au traditionnel « Ça va ! » teinté d'un enthousiasme forcé, je substitue un « Moyen... » bien réel.

– Je fais des cauchemars récurrents et angoissants. Et, le jour, j'attends la nuit.

– Ma pauvre... Faudrait que tu consultes quelqu'un qui interprète les rêves. Il y a aussi des dictionnaires, je crois. Tu as été voir Pierre, le voyant dont je t'ai parlé, il est incroyable, il n'est pas seulement voyant, c'est comme un thérapeute, il est lumineux.

– À part ça ? Tu as des nouvelles pour moi ?

– J'ai croisé Tony, elle a d'autres demandes pour toi, elle va t'appeler, la promo de ton livre n'est pas terminée.

Lors d'une émission de radio, je croise un chroniqueur connu pour son humour vache. Il me salue brièvement. Son physique est imposant, il se meut difficilement. Quelques semaines plus tard, je me surprends dans une librairie de mon quartier à feuilleter son dernier livre. Je lis en diagonale. Il y décrit de petites orgies entre patients obèses. J'ai du mal à visualiser la scène. Il parle aussi de son sexe dont il semble satisfait de la proportion. Bref, je m'apprête à refermer l'ouvrage quand mon regard est attiré par mon nom. « Charlotte Valandrey, c'est comme X [il cite une autre actrice], comme la charcutière, elles racontent leurs malheurs et elles passent à la caisse. » Je souris. L'association avec une charcutière est plutôt sympathique. Je n'en connais pas personnellement, car je ne mange pas de charcuterie, mais je les imagine plutôt joyeuses, bonnes vivantes, bien françaises. « Elles passent à la caisse... » Sûrement, comme chacun de nous pour gagner sa vie. Comme lui aussi si ses soucis de poids intéressent. Les mots utilisés ne me dérangent pas. Ce qui me déplaît, au fond, c'est l'intention de faire mal, la fausseté et la préméditation, car, avant qu'un livre soit édité, il est lu et relu. Les mots sont pesés, aiguisés. Tony, qui le connaît un peu, me dit « qu'il tuerait père et mère pour un bon mot mais qu'il peut être gentil ». Des gentils comme ça, on s'en passe.

Quelques jours plus tard, coïncidence, j'entends le même monsieur déclarer à la télévision que « Isabelle Adjani ressemble désormais à un poisson-lune ». Et là, j'explose. Je le fixe sur l'écran. Et toi, à quoi ressembles-tu ? ! Mais quel gros connard ! On paie ce connard pour dire des saloperies ! Et tout le monde en redemande. Mais je sais pourquoi il est gros, il est plein de fiel. C'est un faux gentil, un putain de faux gentil, un ogre qui fait croire à sa tendresse pour donner tout son poids à sa férocité.

Nouvelle coïncidence, j'ai croisé récemment Isabelle Adjani qui m'a été présentée par Dominique Besnehard, mon ancien agent désormais producteur. Je peux donc témoigner de la beauté de la femme-fée en photo comme en vrai et du bleu irréel de ses yeux d'enfant. Mlle Adjani a sûrement reçu le lendemain de superbes roses avec un mot d'excuse. C'est la nouvelle méthode. On violente en direct, souvent des femmes, on est bien trash, on fait monter

l'audience puis on demande pardon pour éviter le procès. Ce sont des techniques de porc. Et là je retrouve ma charcutière, ma sœur, mais fais gaffe à toi, monsieur le chroniqueur, des mecs comme toi, elle en fait des rillettes.

J'ai parfois le vertige que dans la vie tout s'équilibre, que les êtres qui ont reçu les plus grands éloges, ceux qui goûtent au bonheur, au meilleur, un jour forcément affronteront le grand contraire, la force inverse, le pire, le yin après le yang.

Aujourd'hui risque d'être un jour monotone malgré mes efforts pour dynamiser ma vie. Un de ces jours qui ressemblent à d'autres. Un jour sans Tara qui est avec son père, sans Lili partie en week-end amoureux avec le chanteur qui paraît-il s'est calmé, sans Steven de garde, sans mon père, ma sœur qui me manquent exilés en Bretagne, sans messages, sans projet, sans but, sans bruit.

C'est au cours d'une de ces journées que j'ai décidé de ne jamais plus être seule. J'ai découpé une annonce dans un journal gratuit et je me suis retrouvée à Vincennes dans un élevage d'authentiques chats persans chinchillas.

La femme qui m'accueille est adorable, passionnée, originale aussi. Elle porte de longues tresses fines mêlées à des rubans bariolés assortis à sa robe longue. Elle semble seule dans son animalerie ahurissante. Pour expliquer son activité, elle déclame, l'index levé :

– L'élevage, c'est pour payer la nourriture des bêtes mais, ma vraie passion, c'est la vie animale tout entière ! Les animaux m'apportent la joie, la douceur et uniquement ça ! Je n'éprouve la tristesse que lorsqu'ils meurent...

Puis elle ouvre la porte d'un vaste hangar lumineux à la propreté étonnante et dont j'entends encore le vacarme. Des dizaines de chatons miaulent en se trémoussant sur une paille fraîche, des volières remplies de perruches hystériques sont suspendues au-dessus de quelques chats qui les reluquent en faisant de petits sauts. Il y a aussi un immense aquarium étincelant, quelques poules « aux œufs bio ! », des oies en liberté « bien meilleures gardiennes que les chiens ! » et une maison de rats clôturée par de hauts grillages dont je refuse de m'approcher. « Vous avez tort, ils sont très affectueux s'ils sont en confiance et très intelligents. Einstein disait d'eux que s'ils avaient pesé 60 kilos l'homme ne serait pas le maître du monde. » Dans ce melting-pot animalier, j'achète mon sublime chat Caviar au pelage fauve et brun avec un vrai pedigree que j'épie quelques instants pour m'assurer de son authenticité. Juste avant de partir, la dame me tend un sachet en plastique transparent noué rempli d'eau avec à l'intérieur un poisson rouge affolé.

– Ça vous portera bonheur, c'est du feng shui, il faut réunir chez soi les trois éléments : la terre, l'eau et l'air.

– Merci... D'accord pour le poisson porte-bonheur mais pas de perruches, s'il vous plaît !

– Pas besoin d'oiseau pour symboliser l'air, il faut juste bien aérer, c'est tout, ouvrez vos fenêtres, laissez passer l'énergie, les insectes, et surtout nettoyez bien l'aquarium, autrement le feng shui s'inversera et vous aurez un mauvais chi...

Un poisson donc et un chat, l'eau et la terre rassemblés chez moi pour un bon feng shui. Les fenêtres le plus souvent possible entrouvertes, je réunis désormais toutes les conditions nécessaires au bonheur. Mon poisson s'appelle Coco, pas Chanel mais communiste, rouge comme moi dans mon premier film, un nom facile et amusant. Étonnamment, Coco est plus bruyant que Caviar. Son clapotis apparemment discret peut devenir obsédant dans le silence. Caviar s'est révélé neurasthénique, il vit caché toute la journée sous la baignoire et perd excessivement ses longs poils. Il ne sort que la nuit pour lacérer mon canapé. Le vétérinaire m'assure qu'il a subi un traumatisme. Je l'ai pourtant eu tout petit. Peut-être est-ce dû au vacarme des perruches. Pauvre Caviar qui n'aime que l'ombre. La névrose est partout.

Coco, lui, est alcoolique. Un jour, fatiguée, écoeurée de nettoyer la vase puante de l'aquarium chaque semaine pour éviter le mauvais chi, j'ai décidé de me séparer de Coco. Personne n'en voulait autour de moi bien que je vante sa vraie présence, alors j'ai réfléchi à un moyen de faire partir Coco en douceur. Au fond d'un placard de ma cuisine, j'ai trouvé une bouteille de vieux schnaps autrichien à 50 °C qui avait dû appartenir à l'ancien locataire. J'ai entièrement vidé la bouteille dans l'aquarium. Coco allait finir torché. Au bout de quelques minutes, je contemplais mon poisson totalement ivre nager sur le dos, se laisser flotter, tourner comme une algue folle. Au bout d'une heure, Coco s'amusait encore et ma culpabilité était à son comble. J'ai beaucoup ri avant de décider de sauver Coco l'alcool. J'ai changé l'eau.

Aujourd'hui Coco est en pleine forme, Caviar planqué et moi je réfléchis à la façon de rompre la monotonie annoncée de ma journée.

Je vais transformer ce jour sans saveur en jour de conquête ! Je saisis mon portable au forfait illimité et je commence mon marketing téléphonique avec énergie, amusée par les ronds réguliers que Coco trace sans se lasser.

Je rappelle à peu près tous mes contacts professionnels. Agents, ex-agents, producteurs, directeurs de programmes, personnes influentes de la télévision, du cinéma, du théâtre... Plusieurs heures à dire en synthèse : « Bonjour, c'est Charlotte Valandrey, tu te souviens

de moi ? Je suis en pleine forme, tu sais, et plus jolie que sur la couverture de *Paris-Match*. Tu n'as pas un truc pour moi ? »

On me parle beaucoup de mon livre, de ce courage qui pour moi n'en est pas, on me félicite, je parviens à décrocher deux rendez-vous et peut-être le doublage du nouveau film de Jennifer Aniston.

Bilan des appels mitigé. Sur mon répertoire, je fais glisser mon doigt sur les noms un à un pour m'assurer de n'avoir oublié personne quand je lis : « Pierre, voyant sublime ».

Ce sera mon dernier appel de la journée et, je le jure, mon dernier voyant. Pierre a une voix claire, sympathique et jeune. Son planning de rendez-vous est complet sur plus d'un mois bien qu'il habite au diable vauvert. J'insiste en souriant, on dit qu'un sourire s'entend, j'appelle de la part d'Antoine. Le rendez-vous est pris.

J'ai terminé ma journée en zappant la télé. J'évite de trop regarder les chaînes d'infos, la violence absurde des hommes m'est insupportable. J'arrête mon défilé d'images sur le témoignage d'une infirmière sans connaître le thème précis de l'émission, j'aime le timbre de sa voix et la sérénité qui émane de son visage, j'écoute son message :

– En dix ans de métier en soins palliatifs, juste avant de mourir, quand on sait que c'est la fin, je n'ai jamais entendu un patient me dire : « Oh ! qu'elle était belle, ma voiture ou ma maison... » Non, on se souvient toujours de quelqu'un, des personnes que l'on a aimées, d'un plaisir ou d'un regret d'amour, avant de mourir on cherche toujours quelqu'un, on tend la main et on parle d'amour, toujours...

Voilà une bonne nouvelle. Le thème de l'émission apparaît en bas de l'écran : « À quoi pense-t-on avant de mourir ? »

Et à quoi pensé-je maintenant bien en vie devant la publicité, le regard brouillé par les mots de la femme en blanc et les jambes croisées en position du lotus ? À Steven. J'ai un jeu de clés de son appartement. Si je m'écoutais, je lui ferais la surprise de le rejoindre ce soir. Mais il n'aime pas les surprises. Il se sentirait envahi. Je respecte son besoin de solitude, de silence, la décompression nécessaire après des heures passées à l'hôpital à ausculter des cœurs malades. Je remarque dans mon agenda que nos visites s'espacent un peu, je calcule avec mes doigts. Je le pressentais mais je n'avais jamais compté les jours. Pourtant, rien en lui n'a changé. Son attachement à moi paraît parfaitement linéaire et la constance de son comportement me procure une sensation douce d'éternité. Notre lien s'est stabilisé très vite, quelques jours seulement après notre rencontre. État stationnaire, aucun symptôme apparent de lassitude chez mon docteur, sauf peut-être ce constat ce soir, l'espacement des moments passés ensemble. Quand m'a-t-il dit qu'il m'aimait pour la dernière fois ? Je ne me souviens plus. Je ne lui demanderai pas. C'est une

question que j'ai trop posée depuis trop longtemps. Plus de « tu m'aimes ? ». Plus de réponses non plus. Plus de « je t'aime », passionnés, trompeurs ou volatiles, nés d'un amour insecte qui ne vit jamais longtemps.

J'ai connu plusieurs formes d'amour.

Steven est mon premier amour calme.

Février 2006

Je termine aujourd'hui un travail de doublage dans les studios de Boulogne-Billancourt, proposé par l'adorable Geny Gérard. J'accepte cette mission ponctuelle de gaieté de cœur. De moi on ne veut plus que la voix ? Pourquoi pas. Aujourd'hui je parlerai pour la première fois au nom du très joli boute-en-train américain Jennifer Aniston dans le film *La rumeur court*. J'ai pris ce matin un thé corsé et un grand verre de vitamine C effervescente. Cette fille a une pêche incroyable. Son débit de paroles est difficile à suivre, mais j'aime cette vitesse des mots qui anime les personnages comiques. Jennifer me fait rêver. Sa vitalité me rappelle celle de Myriam dans *Les Cordier*. J'imagine que les traducteurs ont dû couper des phrases, l'anglais étant plus synthétique que notre belle langue qui s'étire. Dans la cabine avec mon casque sur les oreilles après avoir lu mon texte qui s'éclaire progressivement en rouge comme au karaoké, quand mon héroïne enfin se tait, je la regarde. J'ai l'impression de la connaître tellement sa vie s'est répandue dans la presse. Pourtant, aujourd'hui, dans notre face-à-face, dans mon empathie professionnelle, Jennifer m'apparaît mystérieuse sous son brushing doré. Sa gestuelle affolée, ses sourires espiègles ne parviennent pas à me tromper. Cette fille excelle dans les comédies burlesques alors que peut-être sa vie est un vaste drame. Son visage est si lisse qu'il m'est impossible de savoir si elle a 20 ans ou 40. Elle masque plus qu'elle n'incarne. Quand je la fixe avec concentration, il me semble percevoir de la souffrance, sa solitude, une errance. J'en parle à la pause à mon collègue acteur qui double son fiancé et semble pressé de terminer sa besogne alimentaire. Il me regarde éberlué, en tirant nerveusement sur sa cigarette et me répond :

– T'as besoin de vacances, toi.

– Non, je suis attentive à la détresse des femmes !

Puis je bats l'air de ma main pour faire fuir sa fumée qui me fait toussoter. Mon collègue recule de quelques pas en secouant la tête mollement et continue en riant :

– Tu devrais faire voyante, tu gagnerais plus.

– Justement... j'y vais demain, je consulte, j'apprends mon nouveau métier.

Pierre, le « voyant sublime », habite à Vaucresson. Cette petite ville se trouve en dehors de Paris, dans la banlieue ouest. Je vais devoir conduire. Cela ne m'enchanté pas. Roulotte 2 est garée dans un parking souterrain sinistre situé à dix minutes de chez moi. En sortant dans la rue, je suis agréablement surprise par la tiédeur de l'air. Ils avaient annoncé un redoux. Je me suis cachée ce matin dans un grand manteau en peau de chèvre afghane crème qui frise excessivement et garde mon corps à bonne température. Je l'ouvre régulièrement pour battre de mes ailes en laine. Un cri au-dessus de ma tête me fait lever les yeux. Par-delà les immeubles anciens de quelques étages, dans le ciel gris clair une mouette s'est perdue. Elle semble me suivre de là-haut. En passant devant la brasserie du Petit Lutetia où je déjeune parfois, j'interpelle sur le trottoir ce vieux garçon sympathique préposé aux coquillages :

– C'est une mouette, n'est-ce pas ? dis-je en tendant le bras.

– Oui, ça arrive de temps en temps, des mouettes solitaires qui viennent de la mer portées par le vent du nord et suivent la Seine...

– Elle m'accompagne depuis chez moi. C'est amusant, non ?

Le garçon ne répond pas, il me sourit et se concentre sur un immense plateau de fruits de mer qu'il compose avec méthode.

– Bonne journée, monsieur.

Je continue jusqu'au Bon Marché avec ma mouette au-dessus de la tête. Arrivée devant le porche de mon garage, je m'arrête quelques instants pour l'observer. Je suis les cercles qu'elle trace dans le ciel uniforme. Ces mouvements réguliers figent mon regard...

« Vole, vole, petite aile... » Quand ma mère est morte, la douleur était trop forte, trop viscérale pour pleurer. Ma tristesse était indicible. J'étais paralysée, dans le déni. Je me sentais coupable. Je vivais une histoire d'amour difficile, le cinéma m'avait déjà fermé ses portes, ma vie était une succession de ruptures et ma mère partait aussi. À l'église, j'avais chanté cet air de Jean-Jacques Goldman : « Vole, vole, petite aile, qu'ici rien ne te retienne... » Je repense à ma mère malade. Je la revois, souriante et chauve, rassurante jusqu'au bout. Son corps ressemblait au mien juste après la greffe, décharné avec un ventre rond. Son visage apaisé, ses grands yeux s'impriment dans le ciel brumeux. Ma mouette est toujours là. C'est incroyable. Est-ce un

rêve ? J'embrasse mes doigts doucement et lève le bras dans sa direction. « Vole, vole, petite aile... » Un passant s'arrête à côté de moi et lève la tête, intrigué, pour suivre mon regard puis il me fixe avec étonnement. Je le salue d'un « bonjour ! » dynamique et je rentre dans mon garage.

Les parkings souterrains représentent toujours une épreuve pour une femme. Ce silence, ces recoins, ces ombres, ce gris partout. Je chantonne pour tromper mon appréhension, pour voir si quelqu'un me répond, et je marche aussi vite que je peux. La chèvre afghane trotte en serrant bien fort son sac contre elle. Je claque toujours la portière de ma voiture avec soulagement. Je me promets encore de rechercher un autre emplacement pour Roulotte 2. Je verrouille aussitôt les portières, je regarde rapidement autour de moi et fais tourner la clé.

Le moteur rompt le silence et fait trembler cette grosse boîte de tôle et plastique dans laquelle j'ai pris place. Je pose une main sur le levier de vitesses, l'autre sur le volant, quand un vacarme sourd éclate dans ma tête. Les yeux grand ouverts fixant le pare-brise sans reflet, je vois défiler la route comme dans un jeu vidéo, le long boulevard, tout au bout, au loin, une, deux colonnes hautes, puis la place, immense, je connais ce lieu, mon collier en or scintille, des phares me brûlent les yeux, la pluie agresse le toit... Je lâche tout, je plaque mes mains sur mes yeux et les frotte pour me réveiller. À peine ai-je fermé les yeux que le nouveau-né rose surgit et m'arrache un cri.

Affolée, je sors de ma voiture. Je cours dans le parking, je croise un voisin que je percute de l'épaule. Je l'entends vociférer mais je ne peux rien articuler, je fuis. De retour sur le trottoir, je lève la tête, je tends mon cou, je sens couler mes larmes. J'inspire, j'expire, je fixe le ciel vide. Je veux reprendre mes esprits. Je me calme. Je prie. J'invoque maman. J'aimerais qu'elle me libère de ces visions qui maintenant s'emparent de moi la nuit comme le jour.

Je marche lentement jusqu'à l'hôtel Lutetia, je vais prendre un taxi, ça va me coûter un maximum mais je ne veux plus conduire. Dans la voiture, je descends la vitre, l'air vif bat mon visage et fait trembler mes cils. Mes mains sont agitées, nouées. Le taxi va bon train, il se faufile dans le trafic et tente de garder une vitesse constante. Soudain, il freine brutalement pour éviter un vélo qu'il manque de percuter. Je hurle. Je veux descendre, je demande au chauffeur de s'arrêter quelques instants, je prétexte le mal de la route. Je reste silencieuse et je chasse de mon esprit toute image, je veille à garder en moi un écran vierge.

– Ça ne va pas, mademoiselle ?

– J'ai... eu récemment un accident de voiture et j'ai peur.

– Je comprends.

La course reprend paisiblement jusqu'à destination.

Je suis surprise par la jeunesse de Pierre. Il est habillé tout en blanc tel un mage. Il ne me connaît pas, je le vois dans son regard, il connaît seulement mon agent Antoine et surtout sa maman qui habite ici dans ce coin paumé, calme et verdoyant. À trois quarts d'heure de Paris, c'est déjà la campagne. Je me présente comme une amie proche de Antoine et sous mon vrai nom : Anne-Charlotte Pascal. Sous mon manteau, aucun signe distinctif. Je porte un jean et un petit pull gris à même la peau, discrètement décolleté, avec des ailes d'ange dans le dos qu'il ne verra pas. Aucun bijou, les cheveux attachés, pas de maquillage, un sac banal, aucun indice pour le voyant. Il m'accueille dans un bureau blanc au rez-de-chaussée d'une cour fleurie. J'observe sur les murs de belles représentations stylisées de planètes, de galaxies lointaines. Pierre fait de la voyance pure. Il vous fixe, vous perce, très concentré, ça ne dure pas longtemps :

- Bonjour, mademoiselle Pascal, vous avez trouvé facilement ?
- Oui, j'ai pris un taxi.
- De Paris, vous pouvez prendre le train aussi... C'est moins cher.

Asseyez-vous, je vous en prie, mettez-vous à l'aise.

Il semble scruter chaque détail de mon apparence puis rit franchement.

- Vous faites partie des sceptiques ?
- Pourquoi ?

– Certaines clientes agissent comme vous, on dirait des agents secrets, elles s'efforcent de ne donner aucune indication qui pourrait trahir leur personnalité, leur profession ou leur statut social, elles veulent tester ma perspicacité, pas de bijoux, pas d'alliance, des vêtements neutres... Si elles le pouvaient, je crois qu'elles viendraient nues. Vous êtes une amie de Antoine ou une des comédiennes dont il s'occupe ?

- Selon vous ?

– Vous êtes actrice mais je ne vous connais pas, je connais mal le cinéma, j'aime rester dans mon monde. Vous avez l'air nerveuse, vous êtes contrariée ?

- J'ai eu très peur...

- D'un accident ?

- En quelque sorte...

– Donnez-moi votre main. Quel est votre nom d'artiste ? Ce n'est pas...

Il lit son agenda :

– Anne-Charlotte Pascal, n'est-ce pas ? Je vois une plage, une plage immense avec des enfants, vous jouez et votre mère vous appelle au loin... Quel rapport avec votre métier ?

- Charlotte Valandrey, c'est mon nom d'artiste et celui d'un

village breton au bord de la mer où je passe toutes mes vacances depuis l'enfance, c'est sur la plage qu'un après-midi ma mère m'a lu de la digue un télégramme qui m'annonçait que j'étais choisie pour mon premier film... Incroyable...

Il saisit ma main, la presse, et je ressens sa chaleur. Puis il ferme les yeux.

– Vous êtes enceinte ?

– Non.

« Raté cette fois », pensé-je. Je jette un coup d'œil à mon ventre trompeur pourtant dissimulé.

– Je suis affirmatif, vous êtes enceinte ou vous le serez. Je vois un nouveau-né.

– Je ne suis pas enceinte, c'est impossible. J'aimerais un deuxième enfant mais c'est un peu tard et dangereux...

– C'est étrange, je ressens une autre vie en vous...

Puis Pierre ouvre grand ses yeux limpides et perçants et me regarde intensément.

– J'ai été greffée du cœur...

Pierre m'interrompt de nouveau.

– Oui, il y a deux ans à peu près. C'est une femme plus jeune que vous qui vous l'a donné. Elle est en vous tout simplement...

Pierre respire profondément et referme les yeux.

– Quels sont ces rêves ? De quoi avez-vous peur ?

– J'ai rêvé de ma mort puis d'un accident... J'en rêve régulièrement. J'ai même des visions en plein jour comme tout à l'heure, avant de venir ici.

– Ce n'est pas vous qui mourrez dans ce rêve, n'est-ce pas, c'est elle.

– Pourtant, dans mon premier rêve, mon nom a été prononcé.

– Peut-être, mais ce n'était pas votre mort au sens propre. Il fallait mourir pour renaître. C'est elle qui est morte. Vous n'étiez pas dans le cercueil, n'est-ce pas ? Il y avait bien un cercueil...

– Oui, un cercueil blanc fermé...

– Le blanc est la couleur de la réincarnation. Les rêves sont toujours vrais, ils reflètent votre vérité, ils sont prémonitoires ou symboliques. Repensez à ce rêve, il doit y avoir d'autres indices qui prouvent que vous n'étiez pas dans ce cercueil ?

– Non, je ne vois pas... Si ! Ils riaient. Mes proches semblaient joyeux.

– C'est normal, vous renaissiez, une autre femme vous avait redonné vie. N'ayez pas peur de ces rêves, ils vous mèneront vers un événement heureux. C'est elle qui s'adresse à vous en rêve.

– Ça me fait peur. Cette présence en moi et ces rêves qui ne m'appartiennent pas...

– Ils partiront quand elle vous aura amenée là où elle veut... Je vois beaucoup de lettres et une enveloppe... importante. Ouvrez cette lettre... bleue.

– J'ai écrit un livre et j'ai reçu beaucoup de courrier de mes lecteurs. J'en lis toujours de temps en temps, mais c'est souvent bouleversant. Il m'en reste plus de huit cents à ouvrir...

– Il y en a une ou deux bleues, particulières, raffinées... Lisez-les. Vous allez faire du théâtre, l'an prochain je pense, cette pièce aura une signification particulière pour vous. Ça marchera, sans plus. Vous jouerez dans un film aussi, un rôle unique... Votre propre rôle... C'est possible ?

– Pourquoi pas...

– Comme si votre vie était portée à l'écran...

– Une biographie, vous êtes sûr ? Ce n'est pas facile à adapter.

– Je suis affirmatif, je vois même une suite dans quelques années. Je vois l'amour aussi avec des hauts et des bas...

– C'est vague, des bas ?

– Oui, bientôt, quelqu'un autour de vous portant une sorte d'uniforme, il cache quelque chose, il va s'en aller, il a du sang sur les mains...

– Du sang sur les mains ? ! Mais c'est horrible !

– Rien de grave, rassurez-vous, il ne va pas vous découper en morceaux, je vois juste du sang sur ses mains... Vous comprendrez... Mais l'amour reviendra, plus fort encore... Je vois un théâtre à nouveau, votre mère dans un théâtre... Elle est disparue, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Aïe... Votre santé va se dégrader, je suis désolé, je préfère tout vous dire, mais vous vous en sortirez, vous avez comme une mission... Lisez votre courrier, Charlotte, et revenez me voir dans un an... Ah ! j'oubliais... Votre mère est un ange... Elle vole, elle était près de vous aujourd'hui, l'avez-vous ressenti ?

Je quitte Vaucresson par le train que j'attrape de justesse. Je changerai à la gare Saint-Lazare puis ce sera direct, assez rapide finalement. Je décide dans ce train électrique qui ondule de vendre ma voiture polluante et hantée. C'est fini les voitures, la mode est passée. Je suis pressée de rentrer chez moi, de lire mon courrier...

Alors que le train passe Saint-Cloud, je contemple le coucher du soleil sur Paris. Le ciel était brumeux, gris uni et là, juste avant de glisser de l'autre côté, le soleil a percé ce grand coton. Au ras des collines là-bas, des rayons presque horizontaux jaillissent comme un laser et dessinent les contours arrondis d'un immense nuage tantôt mauve, tantôt rose, posé sur Paris.

– Regarde, c'est la pollution ! dit indignée une mère à son fils en

tenant fermement sa main.

Je prendrai le train plus souvent, j'aime ce ballottement qui me berce, voyager en étant libre d'observer le monde autour de moi.

J'appelle Steven, je pensais m'adresser à sa messagerie mais il répond.

– Ça va, tu travailles, je ne te dérange pas ?

– Non, je fais une pause. J'ai pensé à toi ce matin, j'ai assisté à une greffe, il y a eu des complications...

– Je te sens soucieux, ça va ?

– Oui, juste fatigué.

– Mais tu n'y es pour rien ?

– Non, je ne suis pas chirurgien, j'étais observateur.

– Dis-moi, tu ré pares les cœurs ou tu les brises ?

– Pourquoi me dis-tu ça ?

– Comme ça, pour rire, je te vois quand ?

– Ah ! je sais, tu as été voir ton voyant aujourd'hui. Et tu crois vraiment à ces bêtises ?

– Ça m'amuse... Et puis celui-là était bien.

Steven continue, subitement agacé :

– C'est étonnant de ta part que tu croies à ça, toi qui aimes tant la vie. Tu ne comprends pas que, si on pouvait la prédire, il n'y aurait plus de vie ? C'est le propre de la vie d'être imprévisible. Trouve-moi un voyant qui prédit le Loto et là j'irai consulter ou je pense même qu'il jouera son Loto sans moi. Trouve un voyant qui prédit les attentats, les catastrophes avec précision et pas juste : « Je vois un tremblement de terre en 2012. » La voyance n'existe pas. C'est de la psychologie, de la télépathie tout au plus... C'est exploiter la vulnérabilité des gens, leur besoin d'être rassurés...

– OK, OK, calme-toi. Ça me distrait, je te dis. On se voit quand, docteur ?

– Pas ce soir ni demain, je te rappelle, je dois reprendre, je t'embrasse.

– Moi aussi, je t'embrasse, bon courage.

Je suis surprise de la nervosité de Steven. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! Le mystère m'a toujours attiré. Si la vie n'en comportait pas, elle serait insupportable. La vie est un mystère en soi.

Je vérifierai les prédictions de Pierre... J'appelle Lili à la rescousse. J'ai 800 lettres à ouvrir. Lili est désolée, elle n'est pas libre ce soir. Le chanteur passe la prendre dans une heure, il lui réserve une surprise. Elle me promet de m'aider demain :

– Ça peut attendre quelques heures, ce n'est pas urgentissime ? Et ton voyant, tu ne m'as pas dit ? !

– Très bien mais flippant... je te raconterai demain. Je vais bientôt descendre, le train entre en gare.

- Non, dis-moi au moins deux-trois trucs !
- Je dois trouver une enveloppe bleue et suivre mes rêves... ne pas avoir peur... Steven va me quitter. Tout va bien.
- Ma pauvre... Faut dire qu'il n'est pas franchement fun, ton mec.
- Nous n'avons pas les mêmes goûts. Je dois te laisser. Je suis pressée.
- À demain, ma belle.

La grand-mère de Tara m'attend, elle a été chercher ma fille à l'école et l'a fait goûter. Mon ex-belle mère me raconte qu'elle a tenté de jouer avec Tara mais qu'elle préfère les jeux vidéo et les DVD. Je lui réponds que ce n'est pas bien grave. Moi non plus je n'aimais pas jouer avec les adultes. Tara a scindé sa vie en trois univers : ses copines avec lesquelles elle joue, le monde adulte de ses parents dans lequel elle reste volontiers mutique et tout un monde virtuel, ludique dans lequel elle aime s'évader. Tara m'embrasse du bout des lèvres et retourne fixer silencieusement la télévision. J'abrège un peu la conversation, je remercie mamie et embrasse son bon visage en guise d'au revoir. Je referme la porte, secrètement excitée par la tâche qui m'attend.

- Tu veux aider maman ?
- À quoi ?
- À chercher un courrier bleu mystérieux.
- D'accord. C'est dans ces gros sacs, là ?
- Oui. Comment tu sais ?
- J'ai fouillé.

J'empoigne le premier sac étiqueté « octobre » que je peine à soulever et répands son contenu sur le tapis en tirant par le fond. Je tasse la toile de jute en un amas difforme que je jette à côté du bureau. J'invente pour Tara une chasse au trésor.

- On cherche une enveloppe bleue, mon cœur, un message secret...
- Qui l'a écrit ?
- Un amoureux.
- Mais t'as déjà un amoureux.
- C'est vrai... Un autre que je ne connais pas encore...
- C'est compliqué.
- Tu m'aides ?

J'étales nerveusement toutes les lettres par terre comme au début d'un puzzle. Nous scrutons chaque carré de notre mosaïque avec attention.

- Y a pas de bleu, m'assure Tara avant que je ne fasse le même constat.

À 6 ans, les connexions neuronales agissent en mode accéléré.

– Tu as raison, ma chérie, il n'y a pas de bleu.

– T'es sûr que c'est pas du rose ? C'est mieux, le rose, pour un amoureux, parce qu'il y a deux lettres roses.

– Non, ma louloute, bleu.

Je vérifie à nouveau lentement, cela me prend quelques minutes. J'entends battre mon cœur et une voix intérieure qui susurre : « Tu brûles, Charlotte, tu brûles. »

– Faut chercher dans les autres sacs ! dis-je.

Tara précipite notre chasse, elle se lève et essaie de tirer vers nous les mois de « novembre » et « décembre ».

Nous replaçons toutes les enveloppes dans le premier sac et recommençons l'opération deux fois. Pas de bleu non plus dans les autres sacs. Je m'assois, déçue et ricanante, malgré l'émotion qui m'étreint en imaginant tout le poids de ces mots sous mes doigts que je n'ai pas encore lus. Je suis incorrigible, à quatre pattes dans mon salon depuis presque une heure, le cœur battant et le souffle court, je suis mot à mot les indications du « médium sublime »... Mais je ne parviens pas à me raisonner. Je veux trouver. Ce qu'il m'a dit m'a troublée parce que tout sonnait incroyablement vrai. Je crois que la vérité s'entend. Je reprends ma recherche :

– On va ouvrir les grandes enveloppes. Peut-être qu'une autre enveloppe plus petite est à l'intérieur, parfois les amoureux dissimulent leur message.

Tara s'amuse d'être autorisée à déchirer impunément avec un crayon à papier cette correspondance d'adultes qui tarde à nous livrer son secret. Pas de petite enveloppe bleue cachée dans de plus grandes. Nous replaçons le courrier dans chaque sac pour conserver la chronologie de réception. J'essaie de me souvenir des indices donnés par Pierre : « Une lettre bleue ou peut-être deux, importantes et... »

– Raffinées !

Je prononce le mot tout haut.

– Ça veut dire quoi, « raffinées » ?

– Beau !

Nous reprenons le premier sac et nous acharnons à chercher, touchons les papiers, scrutons les écritures, le dessin de chaque timbre.

– Elle est belle, celle-là, non ?

Tara me tend une enveloppe blanche, de taille inhabituelle, le timbre fait partie de la collection des régions de France que je connais bien...

L'écriture est soignée, à l'encre bleue, imprimée sur un vélin épais. La découpe de l'enveloppe au dos est ciselée. C'est raffiné mais blanc. Quand je saisis la lettre, je sens mon ventre se nouer, le rythme de mon cœur s'accélérer. « Tu brûles, Charlotte, tu brûles... »

– C'est vrai, ma chérie, elle est très belle.

Je me lève pour trouver un ouvre-lettre adéquat qui n'abîme pas l'enveloppe. Je pourrais la décoller avec de la vapeur chaude mais ce soir j'ai la patience d'un chauffeur de taxi romain.

Je trouve vite l'ustensile et j'ouvre plutôt brutalement le beau courrier blanc. Dommage qu'il ne soit pas bleu... J'ouvre l'enveloppe et la referme aussitôt en apercevant son contenu. Mon cœur s'emballe. Je m'assois et demande à Tara d'aller dans sa chambre pour jouer un peu, je la rejoindrai plus tard.

– Tu me diras ce qu'il a écrit ?

– Oui...

L'intérieur de l'enveloppe est doublé d'un papier de soie parfaitement lisse et d'un bleu profond qui rappelle le bleu Klein.

La lettre est pliée en quatre par le milieu et non en trois comme ces courriers administratifs avec un calque devant mon nom.

Les mots sont exclusivement formés de lettres capitales, une écriture régulière à bâtons courts ou longs avec des ronds, l'identité graphologique de l'auteur est volontairement camouflée.

Je m'allonge et je lis, stupéfaite, dès les premiers mots...

CHÈRE CHARLOTTE,

JE CONNAIS LE CŒUR QUI BAT EN VOUS. JE L'AIMAIS.

JE N'AI PAS LE DROIT DE VOUS CONTACTER MAIS JE NE PEUX ME RÉSOUDRE AU SILENCE, ALORS PARDONNEZ-MOI S'IL VOUS PLAÎT DE M'ADRESSER À VOUS DE MANIÈRE ANONYME. LORSQUE J'AI ACCEPTÉ QUE LE CŒUR DE MON ÉPOUSE SOIT PRÉLEVÉ POUR SAUVER UNE AUTRE VIE, JE NE PENSais PAS CONNAÎTRE UN JOUR L'IDENTITÉ DE L'ÊTRE RECEVEUR. J'Y SONGEais PARFOIS MAIS JE SAVAIS QUE C'ÉTAIT IMPOSSIBLE. PUIS JE VOUS AI TROUVÉE. C'EST UNE SENSATION ÉTRANGE ET BELLE. J'AIME VOIR EN VOUS LA PREUVE ÉCLATANTE QUE TOUT CELA A ÉTÉ UTILE.

MA FEMME ÉTAIT MERVEILLEUSE. ELLE AIMAIT RIRE ET LA VIE COMME VOUS SEMBLEZ L'AIMER. SUR CETTE BELLE PHOTO EN COUVERTURE DE VOTRE LIVRE, J'AI RECONNU CE COLLIER QU'ELLE PORTAIT, CE PETIT CŒUR EN OR. ELLE LE CARESSAIT SOUVENT ET DISAIT QU'IL ME REPRÉSENTAIT, C'ÉTAIT MOI, MAIS C'ÉTAIT ELLE, MA FEMME AVAIT UN CŒUR EN OR.

PUISSE-T-IL VOUS PORTER BIEN ET LOIN.

X

PS

*SI JAMAIS TU ME LIS, TU ME MANQUES
DOULOUREUSEMENT À CHAQUE INSTANT, J'HÉSITE À TE
REJOINDRE.*

XXX

Tara, impatiente, ouvre la porte du salon et me trouve les yeux rivos au plafond, les bras croisés sur mon torse, la lettre glissée entre mes doigts.

– Qu'est-ce qu'il t'écrit, alors ?

Je ne peux pas répondre immédiatement à Tara. Mon cœur est encore au galop. L'effet ne passe pas. Alors je souris pour la rassurer puis je prononce doucement :

– Que... je suis belle... Viens dans mes bras.

Tara ne bouge pas, le regard concentré. Avant de m'embrasser, elle veut en savoir plus, comprendre mon trouble, les enfants sont incroyablement réceptifs.

– Et tu vas le rencontrer ?

– Je ne sais pas...

J'ai donné rendez-vous ce matin à Lili pour un déjeuner « extraordinaire » au Petit Lutetia. Je ne peux me confier qu'à elle. Steven se moquerait du crédit que je peux accorder à cette lettre, de son effet sur moi, mon père aussi, et ma psy m'enfermerait.

– Pas de mouette ce matin, mademoiselle ? me lance à la criée le monsieur aux coquillages.

– Pas de mouette.

Les signes de la vie sont uniques et fugitifs, à saisir dans l'instant, ou ils filent pour toujours.

– C'est beau, c'est énorme mais c'est beau... Enfin, c'est l'hallu quand même, ma belle [comprendre : hallucination], c'est l'hallu totale ! Regarde, j'en frissonne !

Lili me montre la chair de poule sur ses bras tout en continuant de lire la lettre qu'elle m'a arrachée des mains dès son arrivée tonitruante.

– C'est Guillaume Musso en vrai, ton truc !

Lili ne peut pas quitter la lettre des yeux.

– Mais c'est super beau. Faut lui répondre !

– Mais je n'ai pas ses coordonnées, ce n'est pas signé.

– C'est quoi, cette histoire de collier ? Qui te l'a offert ?

– C'est mon cousin avant la promo de mon livre, il m'a dit que ça me porterait bonheur. C'est vrai que je le porte sur la photo en couverture mais faut vraiment avoir l'œil, et puis c'est un modèle courant. Il veut juste dire que sa femme avait le même...

Lili lit tout haut :

– « Ma femme avait un cœur en or... » Faut absolument trouver ses coordonnées. Tu ne peux pas laisser passer ça !

– Mais c'est anonyme !

– Il a signé d'une croix, puis de trois. Comme les Américains, ça veut dire « *lots of love* »... C'est un voyageur, ton mec, genre international. Bizarre, d'abord il te vouvoie puis, en post-scriptum, il te tutoie ?

– Mais tu ne comprends rien ! En PS, ce n'est pas à moi qu'il s'adresse, c'est à elle, à mon cœur...

– Ah... c'est pour ça qu'il signe de trois croix... « Si jamais tu me lis... » Il y croit, il croit vraiment qu'elle est en toi. C'est dingue !

– Et flippanant.
– « J'hésite à te rejoindre », ça veut dire quoi puisqu'il s'adresse à ton cœur ?
– Suicide ou il veut me rencontrer, enfin « nous » rencontrer !
– Je ne le sens pas suicidaire, ça fait deux ans quand même, il veut te rencontrer...

– Pas moi, elle !

Lili observe la lettre de plus près.

– C'est écrit à la plume et ce papier... Regarde, la qualité est incroyable, débrouille-toi, mène l'enquête, menons l'enquête ! Cet homme est un romantique raffiné, t'as du bol, ça change des tristounets et des barjos.

Je ris sans répondre. Je n'ai jamais pensé que Lili elle-même était un modèle d'équilibre psychologique, mais c'est là tout son charme, ce qui nous lie, un mélange détonnant de lucidité maternelle, d'amour de la vie et de folie pure.

– Il est peut-être romantique mais gentiment allumé aussi, non ? Mener l'enquête à partir de quoi ? ! Un papier raffiné, une encre bleue et une écriture masquée par des lettres capitales ?

– Je te répète que ce papier est rare. Regarde, il y a une marque minuscule tout en bas, un « S ».

– Je ne vois pas.

– Là, sous mon doigt, ma belle.

Lili me tend ses lunettes et j'aperçois, centré tout en bas du papier, un petit « S » gaufré à la typographie alambiquée.

– Tu parles d'un indice !

– Renseigne-toi quand même. Je vais réfléchir. Il y a sûrement un moyen.

– Je ne suis pas sûre de vouloir connaître son identité...

– Je te comprends, mais c'est trop frais, faut réfléchir, digérer... Tu veux un dessert ?

Le garçon énonce sur un ton monocorde les mets du jour.

– Une tarte au citron, s'il vous plaît !

– Une tarte au citron ? Mais tu détestes ça ! s'étonne Lili.

– Je sais mais aujourd'hui j'en ai envie. Ma psy m'a dit que je vivais une renaissance. Nouvelles sensations, nouveaux rêves, nouveaux goûts. Aujourd'hui, c'est le citron ! Je meurs d'envie de goûter une tarte au citron meringuée. Je bois même du bon vin depuis Noël avec plaisir. Steven dit très sérieusement que c'est le seul moyen reconnu de retarder Alzheimer. Il tient ce secret de collègues neurologues réputés qui ne peuvent pas prescrire « boire un verre de bon pinard chaque jour »...

– C'est clair, mais si c'est pour Alzheimer, tu t'y prends un peu tôt.

Ma tarte est servie, je la contemple. Je tourne mon assiette et observe la torsade dorée de meringue fraîche. J'avale une bouchée. Je n'aimais pas le citron, tout ce qui était acide. Mais là je savoure, c'est subtil, délicieux. La fine pâte sablée se désagrège dans ma bouche. Je décide de retirer la meringue au goût fade qui délaie trop celui du citron.

– Madame n'a pas aimé la meringue ? me demande le serveur en saisissant mon assiette.

– Mademoiselle, jeune homme...

Quand on me dit « madame », j'ai l'impression d'avoir 100 ans, moi qui ai mis vingt ans à sortir de l'adolescence.

– Si, elle forme un joli décor, votre meringue, mais je n'aime pas son goût doucereux.

Je quitte Lili dont l'effervescence ne tarit pas. Elle me promet de réfléchir à un plan d'action.

Chez moi, je relis la lettre en m'étonnant de son nouvel effet cardiaque et j'appelle mon amoureux pour me recentrer sur ma réalité, je lui laisse un message : « Bonjour, docteur, tu m'as dit que tu me rappelleras... alors rappelle-moi, s'il te plaît. Je t'embrasse fort. »

Pas de coup de fil de Steven. Ce soir, je prends double dose de somnifères pour tout oublier, l'amoureux silencieux et la lettre anonyme. C'est ma « black-out » thérapie. Je me réveille plutôt fraîche, habituée à mes excès de posologie, douze heures plus tard.

Steven me rappelle ce matin. Il vient dîner ce soir. Hourra !

Mon avocate veut me voir aujourd'hui si possible. Elle m'a laissé ce genre de message sibyllin que je déteste : « J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. » Je n'arrive pas à la joindre et décide de me rendre au plus vite à son cabinet.

– Je commence par la bonne ou la mauvaise nouvelle, Charlotte ?

– Par la bonne et je ne veux que celle-là.

– J'aimerais bien mais je me dois de vous informer, on a gagné contre Mercedes, mais ils font appel. Selon moi, ils ont peu de chances de succès tant le jugement en première instance vous est favorable. En clair, votre bonne foi est totalement reconnue, vous avez toujours réglé vos échéances, ce sont eux les professionnels de l'automobile, à eux de faire les bons calculs et de s'apercevoir avant trois ans de leur erreur. Pourtant elle était efficace et féroce, ma collègue adverse, et sans compassion ! Passez-moi l'expression, mais qu'est-ce qu'elle vous a mis dans la tête... Bonne nouvelle, on a gagné, mauvaise nouvelle, ils font appel.

– Ça veut dire qu'on a une chance de perdre quand même ?

– Oui. Et il faut tout refaire, toute l'argumentation.

– Et repayer tous les frais ?

– Oui.

Passé un temps de découragement, je retrouve mon esprit combatif. Je me raccroche à ma bonne intuition et au sourire confiant de mon avocate.

– Quelle perte de temps quand même, d'énergie, d'argent... « David contre Goliath », deuxième ! Je vous félicite, mais faut faire encore mieux la deuxième fois parce que eux vont mettre le paquet.

On a gagné presque un an plus tard en appel et ils se sont pourvus en cassation !

– Ça peut durer longtemps comme ça ? Mais ils veulent quoi, ma peau ? Si je suis condamnée et que je ne peux pas payer, qu'est-ce qu'il se passera ?

– Ils peuvent vous saisir.

– Mais quoi ? Roulotte 2 est vendue. Mon canapé Habitat déchiqueté par mon chat ? Les DVD de Tara ? Mon cœur en or ? !

On a gagné finalement, définitivement ; je n'ai pas eu à me défendre en cassation, tant mieux car mon avocate m'avait informée qu'il fallait que je m'adresse à un autre collègue spécialisé dont chaque courrier coûterait 500 euros... On a gagné parce que Mercedes a trop tardé à se pourvoir en cassation. Le délai légal était largement dépassé. C'est une manie chez eux. Charlotte, artiste vulnérable mais entêtée, a vaincu la multinationale dysfonctionnante.

Mon grand-père me disait souvent : « Il ne faut jamais se laisser impressionner, mon petit ! »

Steven ce soir est d'humeur maussade. Il m'annonce qu'il est changé de service, il ne pourra plus s'occuper de moi. Dans un sens ça l'arrange, il dit qu'on soigne mieux quelqu'un que l'on ne connaît pas. « Et quelqu'un qu'on aime ? » pensé-je. « On est plus objectif quand le patient est inconnu, la science supporte mal la subjectivité. »

Je demande à Steven la raison de ce changement, il est hésitant et prétend ne pas vraiment la connaître. Je ressens sa gêne.

– Ce n'est quand même pas à cause de moi ? Personne ne sait pour nous, si ?

– Je ne sais pas. Mais c'est mieux ainsi.

Steven veut changer de sujet, il est prêt à tout aborder pour y parvenir :

– J'étais un peu énervé l'autre fois au téléphone mais je pense vraiment ce que je t'ai dit. La magie de la vie, c'est par définition qu'elle est imprévisible... Alors, ce voyant ? Dis-moi, ça va m'amuser.

– Perspicace...

– Et l'amour ? Tu lui as forcément posé la question ?

– Des hauts et des bas...

– Voilà une réponse édifiante ! Tu as payé cher pour entendre ça ?

– Il était très bien, grâce à lui j'ai fait une découverte perturbante...

Je me lève de table et tends à Steven la lettre blanche. Il la lit rapidement avec un sourire grandissant au coin des lèvres.

– Et tu crois ces salades... dit-il en me prenant la main. Comment cet homme peut-il être sûr de ce qu'il avance ?

Je visualise soudain Steven et Lili en extrêmes de ma vie, totalement opposés, deux pôles +/–, dessinant un champ magnétique puissant dans lequel j'oscille.

– Je ressens des choses étranges depuis quelques mois, je fais des cauchemars qui ne m'appartiennent pas, quand je touche cette lettre mon cœur s'emballe. Je bois du vin, je mange des choses que je ne mangeais pas. J'ai eu mardi en pleine journée les mêmes visions que dans mes rêves... Quand ça me prend, je suis saisie d'une angoisse inexprimable qui me dépasse... Il y a quelque chose d'anormal dans tout ça. Bizarrement, cette lettre, je l'ai prise en plein cœur, si je puis dire...

– C’est une jolie lettre, mais ça ne tient pas. Certaines personnes sont prêtes à tout inventer pour se faire remarquer. Il peut être mytho, c’est peut-être un escroc... Et puis il fallait s’y attendre.

– À quoi ?

– Réfléchis, c’est normal, tu es connue, tu as rendu ta greffe cardiaque publique, on a même écrit dans la presse le lieu et la date de l’opération, il est normal que des proches de personnes prélevées au même moment s’imaginent que tu es peut-être la destinataire de ce don... Tu es pour eux la seule personne greffée, identifiée... Ils ont besoin de croire, d’espérer que la vie continue dans un autre corps. Il est normal que tu sois contactée comme ça...

– Je n’y avais pas pensé.

– Ça me paraît logique. Je connais les motivations et les interrogations de certaines familles qui donnent leur accord pour un don d’organes... Certaines personnes pensent d’abord à faire ainsi revivre la personne disparue, avant de sauver une autre vie... C’est humain. Et comment le super voyant t’a-t-il aidée à trouver cette lettre ?

– Il m’a simplement dit de rechercher une lettre bleue importante.

– Ce n’est donc pas la bonne ! ironise Steven en brandissant le courrier blanc.

– L’intérieur de l’enveloppe est bleu.

– Je ne sais pas quoi te dire... As-tu ouvert toutes les autres lettres ? As-tu lu les roses, les blanches, les vertes, les jaunes ? Il y a peut-être d’autres personnes qui savent d’où vient ton cœur... Tes rêves d’accident, c’est normal, il n’y a pas de greffes sans accident, sans mort cérébrale. Tes cauchemars, je ne les nie pas, mais une greffe cardiaque est peut-être l’opération la plus lourde qui soit pour un corps humain, elle touche au cœur et à toute la symbolique du cœur dans l’imaginaire des gens, c’est normal que tu gamberges... Tu comprends ? Rien n’est étrange, tout me paraît plutôt normal... Calme-toi... Viens dans mes bras...

Steven m’enlace avec une tendresse inhabituelle, une douceur aimante comme pour compenser la virulence et la rationalité de ce qu’il vient de dire, l’absence de ses appels aussi et l’espacement de nos dîners. Je me laisse envelopper. Je suis lasse. Mon esprit comprend ses propos, mais quelque part dans mon corps, dans mes tripes, tout au fond de moi, je sens une résistance instinctive s’organiser, une intuition se forger en dehors de toute considération logique, scientifique.

Tout n’est pas explicable. La magie de la vie est là aussi. Je repense à Pierre le voyant, en fermant les yeux, je revois le coucher de soleil qui irisait le ciel de Paris et cette mouette qui me suivait en dessinant des ronds dans la brume.

Je me rends à la chaleur douce du corps de Steven et je m'endors collée à lui.

Au matin, je tends le bras, je fouille le lit, je cherche Steven sans espoir mais j'aime croire au miracle. À cette heure-là, mon docteur est déjà en action à l'hôpital depuis presque deux heures. Je maudis ma solitude matinale. Ma santé m'impose de dormir le plus longtemps possible. « Le repos est le meilleur des traitements », me répète-t-on souvent. Mais dormir beaucoup, c'est aussi vivre moins, non ?

Il ne faut pas compter sur moi pour passer ma vie à dormir. Plus jeune, j'ai même été un véritable oiseau de nuit, une petite chouette à paillettes. L'obscurité m'angoissait, le sommeil aussi. Tant que je restais éveillée, j'étais convaincue que je pourrais me défendre contre tout. Alors, je m'étourdissais dans des endroits où le silence était banni, je buvais du Coca et je dansais dans le noir zébré de rayons arc-en-ciel. Les dents, les yeux et les tee-shirts se coloraient d'un blanc bleuté amusant qui imprimait l'obscurité comme en négatif. Je trompais la vie, je vivais la nuit et le jour, je dormais peu, je défiais le temps, je hurlais avec les loups, j'oubliais.

Je m'agite dans mon lit et implore mon chat Caviar de sortir de sa cachette pour venir saluer sa maîtresse. Je le menace tout fort de le priver de croquettes. Rien n'y fait, je reste seule. Ma fille me manque, elle a voulu dormir chez une copine. Me délaisse-t-elle déjà ? Je me lève, je prépare un thé et avale mes médicaments préparés de la veille. Dans le salon, Coco clapote, il ouvre sa bouche ronde qui dépasse de la surface de l'eau et attend ses granulés. Je sais qu'il me voit.

Par terre traînent encore quelques lettres qui ont échappé à mon rangement.

En ingurgitant mon thé vert du Yunnan au goût amer, je refais dans ma tête le film de ces derniers jours. J'ai le sentiment d'avoir raté quelque chose, un indice. Je réfléchis. Les mots du voyant restent présents en moi, je les entends de nouveau, ceux de Lili aussi, la lettre, les mots de Steven...

Puis je fixe d'un coup les trois sacs noués et soigneusement poussés dans un coin. Steven a raison ! Il faut ouvrir et lire toutes les lettres. Je me suis arrêtée au courrier blanc du sac « octobre », mais Pierre a parlé de « deux lettres »... Peut-être y a-t-il d'autres courriers anonymes ou signés ? Tout est là devant moi. Je bois d'un trait le reste de ma tasse en crachotant quelques brisures de thé qui ont échappé à

ma passoire. J'attache mes cheveux d'un chouchou de Tara et je commence mes recherches minutieuses.

Vers midi, je suis interrompue par un appel de Lili qui s'inquiète de ma voix secouée de gros sanglots. Je tiens replié dans mon poing le petit courrier raturé d'un jeune homme, Emmanuel, qui décrit sa fin, la résistance de son corps à la trithérapie et l'éclosion vengeresse des bourgeons du sida. Il sera bientôt aveugle. Il souffre peu, gavé de cortisone. Il est soulagé, car il ne verra plus sa « peau tachée façon léopard » et les yeux de sa mère. Elle reste seule à ses côtés, les autres ont déserté comme dans les années 1980 quand nous étions lépreux. Il me dit que lorsque je lirai cette lettre il sera vraisemblablement mort et me demande de continuer ce combat que beaucoup croient fini. Il m'embrasse. Je ne peux plus m'arrêter de pleurer. Je me laisse aller, j'accueille le désespoir de cet homme. Je réponds à Lili que je la rappellerai plus tard. J'ai besoin d'être seule. La trithérapie a aussi ses limites. Rien n'est fini. J'en parlerai, je te le promets. J'avale un Xanax pour calmer ma tristesse et je m'assoupis. Tara ce soir va chez son père, j'aurai tout le temps.

En fin de journée, je tiens ma deuxième lettre. La belle enveloppe sans timbre, sans cachet de la poste, est vierge, parfaitement intacte. Seul mon prénom est inscrit. Elle était dissimulée dans une autre enveloppe au papier quelconque. Je touche ce vélin à la texture délicate. Je sens battre mon cœur. Lili a raison, ce papier est exceptionnel.

Avant de lire, je décide de finir d'ouvrir toutes les autres lettres. Je ne veux plus d'informations morcelées.

Je retrouve mon bon fermier du Larzac qui attend toujours ma photo dédicacée. Il renouvelle sa généreuse invitation et m'envoie à son tour une photo de lui au milieu d'un troupeau, qui malheureusement ne m'incite pas à le rejoindre. Je scotche sur mon mur une demande en mariage princier illustrée par un photomontage réussi. C'est un cliché de moi de l'époque de *Rouge Baiser* et lui est plutôt beau mais vieux, il ressemble à mon père et pourrait l'être aussi, vu son âge.

Je ne connais pas l'heure de la nuit mais j'ai enfin fini. Je n'ai trouvé qu'une seule enveloppe blanche, mon deuxième courrier. J'ai assez attendu. Je l'ouvre. À l'intérieur, même papier de soie bleu, même pliage, je lis.

CHÈRE CHARLOTTE,

*JE SUIS HEUREUX DE VOIR TOUTES CES IMAGES QUI
VOUS MONTRENT EN SI BONNE FORME. J'IMAGINE QUE
VOTRE COURRIER DOIT ÊTRE ABONDANT. D'AUTRES QUE*

MOI VOUS ONT PEUT-ÊTRE AFFIRMÉ LA MÊME CHOSE. VOILÀ POURQUOI JE TIENS À VOUS APPORTER QUELQUES PRÉCISIONS. MA FEMME A ÉTÉ VICTIME D'UN ACCIDENT DE VOITURE À PARIS DANS LA NUIT DU 3 AU 4 NOVEMBRE 2003. ELLE AVAIT 29 ANS. LORSQUE JE SUIS ARRIVÉ À L'HÔPITAL, SON CORPS VIVAIT ENCORE MAIS LA MORT CÉRÉBRALE VENAIT D'ÊTRE DÉCLARÉE. « VOULEZ-VOUS SAUVER D'AUTRES VIES ? » EN ÉTAT DE CHOC, PERDU, MAIS DÉSIREUX DE PROLONGER LA VIE, J'AI DIT OUI. MA FEMME ÉTAIT GÉNÉREUSE, ELLE CROYAIT À LA RÉINCARNATION. EN APPRENANT LA DATE ET L'HEURE DE VOTRE GREFFE DANS LA PRESSE PUIS DANS VOTRE LIVRE, J'AI COMPRIS. IL N'Y A EU QU'UNE SEULE GREFFE CARDIAQUE À PARIS CE MATIN-LÀ. QUAND JE VOUS VOIS À LA TÉLÉVISION, QUAND JE VOUS ENTENDS, C'EST UNE ÉVIDENCE. J'HÉSITE À VOUS CONTACTER DE NOUVEAU. JE VOUDRAIS ÊTRE SÛR DE NE PAS VOUS IMPORTUNER, DE NE PAS ÊTRE ÉGOÏSTE EN TENTANT DE PROLONGER PAR VOUS UN LIEN QUI PEUT-ÊTRE N'EXISTE PLUS.

SI CE COURRIER EST LE DERNIER, J'AIMERAIS VOUS DIRE QUE J'ADMIRE VOTRE COURAGE ET QUE MA FEMME EST SÛREMENT HEUREUSE DE VOUS AVOIR REDONNÉ VIE.

JE VOUS SOUHAITE LE MEILLEUR.

X

PS

JE T'AIME

XXX

Je replie la lettre délicatement. Mon regard se brouille. Ce qui me trouble vraiment, c'est l'amour que cet homme porte à cette femme. Une forme d'amour inconnue qui transcende la vie.

Que ce propos soit vrai ou fantasmé, que le cœur de cette femme batte en moi ou pas, je retiens surtout ça, l'amour total et survivant.

Lili exige de lire cette nouvelle lettre. Je suis hésitante. Sans me demander mon avis, elle m'annonce qu'elle arrive chez moi.

Quand Lili repose la lettre sur mon bureau, elle n'a qu'un mot en bouche : « C'est beau... »

– Qu'est-ce que tu comptes faire ? me demande-t-elle pressante.

– Rien.

– Pourquoi ? Vérifie au moins ce qu'il écrit, fais des recherches, ça doit être possible. Un accident mortel d'une femme de 29 ans dans Paris à cette date, il ne doit pas y en avoir beaucoup... Une seule greffe ce matin-là...

– Mais pourquoi ? Je ne vais pas rencontrer quelqu'un qui est persuadé que je porte le cœur de sa femme décédée. Comme il le dit, je suis juste heureuse du sentiment d'utilité qu'il éprouve et qu'il ait pris conscience de l'importance de ce don. Ce n'est pas moi qu'il aimerait voir, c'est elle...

– Je comprends... Je peux emporter l'enveloppe avec moi ? Je te la redonnerai, j'aimerais connaître la marque de ce papier incroyable. Au fait, tu ne m'as pas dit ce que le voyant t'avait prédit ?

– Une autre fois, ma douce.

Le lendemain chez ma psy

– Alors...

– Mes rêves continuent, je les fais même en plein jour. Je suis allée consulter un voyant qui m'a troublée. J'ai reçu deux lettres incroyables d'un homme qui prétend que je porte le cœur de sa femme, il lui témoigne un amour qui me fait chavirer alors que Steven s'éloigne... Je travaille un peu, je fais des doublages... J'ai ouvert d'un trait 800 lettres, je les ai presque toutes lues, j'ai ri, j'ai sangloté... Tara va bien, mais j'ai l'impression parfois qu'elle préfère être ailleurs qu'avec moi et ça me fait du mal.

– Calmons-nous... Reprenons chaque chose une à une. Tara est une enfant qui aime jouer avec d'autres enfants de son âge, elle vous a vue diminuée, malade, et cela peut l'impressionner. Elle aussi peut avoir besoin de fuir sa réalité, de se distraire. Parlez-moi de ce voyant,

de ces lettres, de ces rêves. Que pensez-vous au fond de tout cela ?

– Je vais essayer d'être claire. Est-il vraiment possible que je vive par mon nouveau cœur des souvenirs, des sensations, que je ressente des goûts nouveaux qui appartiendraient à mon donneur ?

– La légende de la mémoire cellulaire ? En tant que médecin et scientifique, je vous dirais non. Il s'agit de l'impact psychologique, puissant et complexe, de votre greffe. Toutes ces sensations, ces impressions, ces rêves ne sont que l'œuvre de votre esprit. Il faut connaître la puissance et la complexité du cerveau humain pour comprendre, la force de l'induction, les ressources infinies de la sensibilité, supérieures à celles de l'intelligence, la capacité d'autoconviction, on appelle cela les « prophéties autoréalisatrices »...

Des études sérieuses ont démontré que si vous parvenez à vous convaincre de quelque chose, si vous y croyez dur comme fer, alors vos chances que cette chose se réalise augmentent de 50 % environ. Cela dépend bien sûr du contexte et de la viabilité de ce dont vous vous persuadez. En clair, si vous vous dites : « Je vais y arriver ! », ce simple conditionnement de votre esprit augmente vos chances de réussite. Ce sont les vertus de l'optimisme, parfaitement démontrées par le psychologue Martin Seligman. Chacun est capable de se convaincre d'à peu près tout... Et vous êtes en train de vous convaincre que l'esprit d'une autre personne vit en vous... L'induction, c'est autre chose, c'est un des mécanismes de la voyance, on profite de la vulnérabilité, des doutes d'une personne pour introduire dans son esprit une conviction, une pensée... une prédiction qui apparaîtra comme une solution et deviendra une certitude. Je vous cite un exemple. Imaginez que vous cherchiez l'amour sans le trouver, comme une large part de l'humanité, vous êtes désespérée et en quête de solutions... Si je vous dis avec force, munie d'un pouvoir suprême que je m'octroie mystérieusement de l'au-delà, que vous allez rencontrer un homme grand, blond, très élégant, d'à peu près votre âge, je ne vois rien mais je vous influence, j'introduis en vous une prédiction qui deviendra une croyance. C'est ça, l'induction. Et ma force d'influence ajoutée à votre capacité d'autoconviction vous amèneront à ne regarder inconsciemment que les hommes correspondant à ma description. Vous vous serez totalement approprié ma prédiction, car elle représente pour vous un espoir, une solution pour trouver ce que vous recherchez plus que tout, l'amour et la fin de votre mal-être. Le cerveau est très puissant, il veut notre bien, normalement, notre survie, je vous le rappelle, il est capable d'imaginer tout ce qui peut vous amener au bien-être. Et pour continuer mon exemple, un comportement pouvant être profondément influencé par une prédiction, une croyance, vous aurez toutes les chances de rencontrer et de tomber amoureuse du type d'homme que je vous ai décrit, et

même d'ignorer les autres ! Voilà tout le pouvoir de l'induction, toute la complexité de notre cerveau. Tout se passe dans la tête, dans le siège de nos émotions et de notre mémoire. Le vrai mystère qui à mon sens ne sera jamais élucidé, c'est l'étendue des capacités de notre cerveau. Claire est-elle claire ?

– Oui... Je vous suis. Je comprends. Les souvenirs liés à mon cœur greffé ou ma mémoire cellulaire n'existeraient pas. Tout serait le fruit de mon esprit en quête de solutions... L'impact à retardement de ma greffe... Mes rêves également ?

– Vos rêves sont aussi produits par l'effet de votre greffe sur votre psychisme. Je sais qu'il y a des témoignages troublants de mémoire cellulaire de personnes greffées, notamment aux États-Unis où les gens s'expriment plus librement sur ce type d'expériences, mais rien à ma connaissance n'a été scientifiquement prouvé. Ce qui m'intéresse, c'est que vous puissiez identifier vos besoins, vos désirs, vos peurs, vos forces, votre vulnérabilité dans tout cela. Que vous puissiez les comprendre, les maîtriser, pour vivre mieux.

Mars 2006

Je décide de partir seule quelques jours dans le sud de la France. Je vais aller rendre visite à mon cousin breton exilé sur les collines de Cannes. Il a plaqué la vie parisienne, les costumes-cravates et sa grosse voiture de fonction. Pour expliquer son choix, il aime citer cette fable de La Fontaine, « Le loup et le chien ».

Un dogue bien gras fait l'éloge du confort de la vie domestique, à manger chaque jour et un toit protecteur, à un loup famélique qui préfère mener une vie sauvage et libre plutôt que d'avoir comme le chien, au bas de son cou, la marque d'un collier, de l'asservissement à un maître gravée dans son pelage. Mon cousin a donc choisi d'être « loup » dans les collines de Cannes ! Il étudie la psychologie et son nouveau métier est « coach ». Je me souviens de Natacha, « coach intuitif », lui est juste « coach ». « Pas intuitif mais certifié », précise-t-il. Cela consiste en quoi ? « À accompagner l'autre dans le développement de tous ses potentiels, à l'aider à devenir le meilleur de lui-même... » Tout un programme.

On se promène paisiblement dans l'arrière-pays somptueux déserté par les touristes. Je suis hypnotisée par la force de cette lumière qui peut éclairer le ciel d'hiver avec l'intensité d'un bel été. Je repense à la Corse, à Steven, au paradis. J'aimerais acheter de l'huile d'olive par goût et aussi pour faire fuir le mauvais cholestérol. Au hasard des routes sinueuses aux alentours de Grasse, nous nous arrêtons dans un pressoir antique. Le propriétaire producteur est un cliché vivant. Il est habillé comme un santon de Provence. Sa

moustache exubérante et sa tchatche bourdonnante me dépayse. Il est franchement comique et il le sait. « Figurez-vous que cette meule de pierre a 1 700 ans, dit-il en désignant d'un doigt épais à la peau desséchée un immense camembert de roche claire totalement fissuré et percé par un tronc métallique noir de rouille. – Elle les fait ! dis-je. Toutes les pierres sont vieilles, non ? » Paris est loin. Cliente séduite, j'achète presque tout, l'huile extravierge pressée « selon une technique romaine », la tapenade à l'ail pour mes soirées solitaires, la pure pulpe d'olive, un délice, et des croquants aux amandes pour ma fille gourmande. Le producteur tient à m'embrasser en échange d'une remise, car « il aime bien les Parisiennes ». J'accepte, comment faire autrement, en pensant à mon gentil cultivateur du Larzac. Mon cousin amusé continue la visite touristique. Sous ces serres en contrebas que l'on distingue à peine, dissimulées comme une base militaire stratégique, on cultive les fleurs les plus chères du monde. Les roses Chanel. Le sang sucré de leurs pétales sera concentré, distillé puis vaporisé dans le cou des élégantes du monde entier.

En fin de journée, on fait un tour de Croisette à Cannes sans festival. Je monte les marches en béton, quelconque, sans tapis rouge, en jean et baskets délavés, je salue une foule invisible et mon cousin commente tout haut : « Et voici que l'on aperçoit la célèbre actrice Charlotte Valandrey moulée dans un élégant fourreau Armani Vintage et, telle Sharon Stone, sans culotte. »

Je n'ai jamais cessé de m'amuser, tout le temps, même dans les endroits sinistres et les moments pénibles de ma vie.

En rééducation après ma greffe, ma voisine Isabella et moi nous rendions malgré notre faiblesse et la douleur chaque jour à l'autre bout de l'établissement tentaculaire. Quelques centaines de mètres nous séparaient du distributeur de bonbons acidulés. On se traînait, on s'encourageait, aller-retour on mettait des heures. Des posters un peu déchirés et excessivement colorés avaient été disposés sur les murs pour égayer ces couloirs sans lumière au gris crasseux. Il y avait, je me souviens, une Bavaroise bien en chair avec tresses et culotte de cuir sur fond vert, des pompiers bien gaulés sur fond rouge, des chatons avec nœuds dans les cheveux sur fond bleu, des ustensiles de cuisine et le Taj Mahal, le mausolée indien de l'amour. On saluait de la main chaque photo et on devait à tour de rôle imaginer un scénario réunissant tous ces ingrédients. Isabella, dopée par la morphine, avait une imagination débordante et les aventures de notre pauvre Bavaroise insatiable étaient irrésistibles. Au bout de quelques instants de fou rire, j'implorais Isabella d'arrêter ses histoires pour calmer ma douleur thoracique. J'ai souvent ri quand j'aurais pu pleurer.

Je consulte mon téléphone portable pour avoir des nouvelles de Paris. Pas de messages de Steven. Ma Tara m'a appelée pour

m'informe de son bon carnet de notes, mon agent aimerait que je le rappelle, Nathalie, l'assistante de mon éditeur, va me faire livrer le courrier de « janvier-février » et Lili, que je surnomme désormais Miss Marple, m'informe qu'elle a découvert la marque du papier à lettres de l'inconnu. « Un papier rare et cher. Tu as de la chance, ton mec est raffiné et friqué ! » Elle attend mon retour avec impatience pour me proposer le plan d'action qu'elle a mûrement élaboré.

Je repars à Paris demain comme prévu. Je dois assister à une émission de Jean-Luc Delarue et à une opération de promotion des dons d'organes aux côtés de Marianne.

Je quitte à regret ce Sud apaisant qui mêle les saisons, je reviendrai.

Une légère secousse me réveille. L'avion vient de toucher la terre d'Orly. Comme la totalité des passagers accros à leur portable, je rallume mon téléphone malgré les consignes de l'hôtesse qui demande d'attendre « l'arrêt complet de l'appareil ».

« Vous n'avez pas de nouveaux messages. » Cette annonce synthétique entendue mille fois me pique toujours le cœur. J'appelle Steven plusieurs fois et parviens dans le taxi à lui parler. Je ne demande pas la raison de ces quelques jours de silence, j'aimerais juste le voir. J'obtiens un rendez-vous demain soir avec mon docteur.

Rencontrer Lili est beaucoup plus facile. Elle n'attendait que ça. On va boire du thé vert au Bon Marché et grignoter quelques péchés de fille.

– Ça va, ma belle ? Tu as bonne mine. Assieds-toi, j'ai des nouvelles. « S », ça veut dire Stafford, c'est un papier ancien qu'utilise la noblesse anglaise depuis le XVIII^e siècle. Un papier secret qui a plusieurs couleurs. Il n'y a que deux boutiques à Paris, une dans le Marais, l'autre au Trocadéro. Ensuite, j'ai commandé tous les numéros du *Parisien* une semaine avant et après ta greffe.

– Pourquoi ?

– Eh bien, si cette femme est morte dans un accident grave à Paris, c'est sûrement dans le journal, non ? Faut que tu regardes sur Internet « greffes et mémoire cellulaire », c'est incroyable, c'est exactement ce que tu vis... Ensuite j'ai pensé que tu pourrais, lors d'une prochaine émission télé, faire un signe à ton inconnu.

– Quoi ?

– Françoise Sagan, qui aimait follement Peggy Roche, faisait cela pour la distraire. Quand elle passait à la télévision, elle prononçait un mot incongru ou faisait un geste déplacé qui avait pour son amante une signification particulière qu'elle seule comprenait. C'était leur code secret. J'ai pensé à ce collier que tu ne quittes pas, ce petit cœur en or que sa femme portait. Tu pourrais le toucher très visiblement

pour qu'il comprenne que tu as reçu ses lettres et que tu aimerais le rencontrer.

– Autre chose ? ! Tu m'impressionnes, Miss Marple, mais je t'ai dit que je n'étais pas certaine de vouloir le connaître.

– Tu as tort. C'est le sens de tes rêves. Fais un effort, il t'a écrit deux belles lettres, tu peux bien tripoter ton collier ! Il faut qu'il comprenne que tu aimerais qu'il te contacte.

– J'attends un autre sac de courrier qui contient peut-être une autre lettre de lui. Ce ne sera pas la peine de faire le singe à la télé.

Puis je m'interromps en regardant ma montre. Je dois aller chercher Tara chez sa grand-mère, je n'avais pas vu l'heure.

Je laisse Lili précipitamment, amusée par son enthousiasme. Il me tarde de retrouver ma fille. On décide de reparler de tout ça une autre fois. « Demain ? me presse Lili. – Demain, ma douce. » Mes courtes vacances m'ont éloignée momentanément de mes petits mystères, ma mémoire cellulaire s'est aussi reposée.

Tara m'embrasse avec une fougue inhabituelle qui me rassure. Elle plonge dans mon sac pour chercher ses cadeaux. Elle y trouve le paquet de croquants trop durs à croquer et un tee-shirt noir « I love Cannes » avec des strass façon Rykiel qui remporte plus de succès.

J'emmène ma fille manger japonais au coin de la rue. Elle aime ça, ma Tara. Elle choisit toujours ces brochettes grasses au goût indéfinissable fourrées au fromage fondu et je constate, amusée, l'aversion naturelle des enfants pour la diététique. Après un dîner joyeux, je couche ma fille dans mon grand lit, je caresse longuement ses cheveux et, dès qu'elle a les paupières closes, je file dans le salon.

J'ai appris assez récemment à me servir d'un ordinateur. Mon père a écrit des dizaines de milliers de lignes de programmation informatique pour définir les paramètres de freinage des TGV et moi je ne sais jamais vraiment où cliquer. Les chiens font des chats ! Les recherches sur Internet sont cependant à ma portée. Je « google » volontiers. J'interroge : « Greffe et mémoire cellulaire »...

J'ai passé une bonne partie de la nuit, excitée, éberluée, émue, effrayée par ce que je lisais.

J'ai visionné le vrai film d'une greffe cardiaque. Je n'ai pu m'empêcher de regarder jusqu'au bout comme pour tester ma capacité nouvelle à affronter ma réalité. Je voulais comprendre cette lente mécanique de précision, la lourdeur, la magie de cette opération qui dure des heures. J'ai vu le sectionnement de chaque artère, chaque veine, leur emboîtement aux tubes d'une machine extérieure immense qui fait circuler le sang pendant que le cœur est progressivement extrait du torse ouvert. Puis l'arrivée attendue du greffon, la juxtaposition des deux organes au-dessus de la plaie, le cœur malade

rose très pâle qui bat encore, même sectionné, et le greffon rouge sang, inerte comme en veille.

J'ai lu ces expériences incroyables de mémoire cellulaire que Claire et Lili ont évoquées. Cette Américaine, dont la véracité du témoignage fut contrôlée par la justice. Elle rêva de son donneur, un jeune homme, de son nom, son prénom. Elle épousa beaucoup de ses goûts, de ses expressions, ses mots, au point que la famille du jeune homme qu'elle rencontra finalement fut bouleversée en retrouvant l'esprit de leur fils dans cette femme. Une fillette, sous contrôle psychiatrique et juridique, a revécu en cauchemars les circonstances réelles du décès de son donneur. Tous ces hommes, ces femmes qui ont vu leur personnalité, leur vie radicalement changer après leur greffe. Cela ressemble parfois à une mauvaise fiction.

Le scepticisme de la médecine classique est mis en avant, mais des explications qui semblent scientifiques sont avancées.

On aurait découvert assez récemment la présence de neuropeptides dans tout le corps, alors qu'on les croyait exclusivement concentrés dans le cerveau. Ces neuropeptides sont des « émetteurs » de messages, rattachés à des « récepteurs », qui, par une stimulation électrique, magnétique, permettraient le stockage d'informations dans nos cellules, notamment les particularités de notre personnalité, le souvenir d'un traumatisme ou d'un instant vital.

Ainsi les cellules cardiaques comportent-elles une forte concentration de neuropeptides. Ces cellules sont rejetées dans le sang normalement, elles circulent dans tout le corps comme des métastases et peuvent remonter jusqu'au cerveau. Les neuropeptides du cœur, ou d'autres organes vitaux, et ceux du cerveau pourraient ainsi communiquer entre eux un peu comme en mode Wi-Fi. Le corps et l'esprit sont infiniment mêlés, indissociables. L'émotion se logerait aussi dans le corps. Et le corps, comme l'esprit, aurait une mémoire.

J'ai l'intuition que le corps se souvient.

La mémoire cellulaire expliquerait que, lors d'une greffe d'un organe vital, le donneur puisse transmettre au receveur des fragments, des souvenirs de lui. Cette transmission ne serait pas systématique et dépendrait de la capacité des cellules du corps et du cerveau à communiquer entre elles, de leur compatibilité.

Je réalise en lisant que la fusion, la confusion entre le corps et l'esprit existent depuis toujours dans nos mots, nos expressions.

Les mots ne sont-ils pas inventés pour définir notre réalité ?

Le langage utilise souvent le corps pour illustrer les sentiments et l'esprit. Je compose une déclaration « incarnée », « cellulaire », à Steven :

Mon sang se glace, tu ne m'appelles plus,

*J'ai le cœur sur la main, ne le brise pas,
Tu es ma chair, mon sang, je te connais par cœur,
Corps et âme je me donne car je t'ai dans la peau,
J'ai l'amour dans le sang et le mal de toi.*

Après plusieurs heures de recherche, les yeux fatigués par l'excès de lumière de mon écran dans le noir, à vif et perplexe, je quitte mon bureau. Je m'allonge auprès de Tara et me laisse bercer par son souffle régulier.

Au réveil, je m'étonne d'avoir dormi paisiblement malgré mes découvertes, ces images sanguinolentes, ces témoignages troublants... Encore endormie, je peine à neutraliser l'alarme de mon portable qui fait sonner une toccata infernale et puissante ; elle va crescendo et bientôt réveillera les voisins. Alors que ma sonnerie d'appel est pacifique, d'inspiration asiatique, mon alarme réveil est volontairement brutale pour percer ce doux coma dans lequel mes somnifères peuvent me plonger. Tara se réveille en sursaut puis rit de me voir me contorsionner pour chercher l'objet hurlant. Je trouve mon téléphone dissimulé sous mon lit, je le saisis, il vibre aussi comme une grosse cigale, j'écarquille les yeux, ma mise au point autofocus est difficile, il faut que j'achète des lunettes, je vois de moins en moins de près, je me concentre, « désactiver l'alarme », j'appuie. Voilà un réveil comme je les aime, tendre, amoureux, harmonieux. Je suis attentive à la façon dont je me réveille chaque matin, certaine qu'elle influencera le succès de ma journée.

Je remplis le sac de Tara de ses affaires pour la semaine, ce soir son père la récupère. C'est la garde alternée, l'absence légale imposée. Je dépose Tara à l'école en la couvrant d'une provision de baisers qui la gêne. Au retour, je m'arrête pour saluer mon marchand de journaux en lui demandant les scoops du jour puis je vais déguster un chocolat chaud juste à côté en attendant l'ouverture de cette boutique providentielle que Dieu a placée au pied de mon immeuble : les surgelés Picard.

Je n'aime pas cuisiner, je l'avoue. Plus qu'une question de goût, je pense toujours qu'il y a mieux à faire que de trancher, remuer, cuire sur mes deux plaques électriques et mon plan de travail format A4. Je le fais uniquement pour Tara par instinct maternel, je préfère toujours passer le temps nécessaire pour cuisiner à plaisanter avec mes amis ou dans les bras de mon amoureux.

Dans le bistrot, je remue doucement les restes de chocolat en poudre dans ma tasse et regarde avec une attention discrète un homme plutôt jeune et, à quelques coudées de lui, une femme grande et mince. Debout au comptoir, ils réclament dès le matin un petit blanc et un kir. L'homme a un rire sonore un peu forcé, saccadé, la dame est plus silencieuse, sa tête est baissée, le contour de ses yeux est

largement ombré, les commissures de ses lèvres sont profondément striées et sa main tremble en maintenant son verre à proximité de sa bouche. Elle ne le quitte pas comme un enfant apeuré pourrait saisir une main.

Picard ouvre enfin, je vais composer mon dîner de ce soir avec Steven. Je m'intéresse à la sélection du mois qui me permet de renouveler mes menus et je me presse un peu pour échapper au froid de cet alignement de congélateurs qu'on ne cesse d'ouvrir.

Un appel me prévient que le coursier de mon éditeur m'attend déjà en bas de chez moi avec un sac de courrier. Je ressens immédiatement un pincement au cœur.

Le même beau mec brun toujours musclé m'attend devant ma porte avec un large sourire bien blanc. Il émane de cet homme une virilité simple et une convivialité qui en d'autres temps m'auraient amenée à lui proposer spontanément un café, un Coca ou un petit baiser, mais je suis fidèle, aveuglée, monopolisée quand l'amour est en moi.

Je regarde le sac de toile, plus mince cette fois. Il contient deux mois de courrier. Nous sommes en mars, mon livre est sorti en septembre. La décrue est normale.

– Vous avez battu le record du cherche midi, vous avez pu tout lire ? me demande mon coursier Apollon qui visiblement aimerait faire la causette.

– Bien sûr, j'ai même répondu, j'ai presque fini, ça m'a pris un temps fou, j'ai dû refaire pas mal de lettres, je les avais postées sans timbre...

– C'est ballot !

– C'est même très con, j'étais troublée, j'imagine... Bonne journée ! On se revoit dans un mois ?

Dès la porte refermée, je ne résiste pas. Je déverse le contenu du sac d'un coup sur le sol et j'étales nerveusement toutes mes lettres, 100, 200 ? J'ai la technique maintenant. D'un mouvement de bras régulier et circulaire, je lisse mon courrier autour de moi comme j'aplanissais, enfant, le sable mouillé et bosselé sur ma plage bretonne.

Je vérifie une deuxième fois, pas de papier Stafford. Je m'amuse de ma déception. Je reprends mes deux lettres et je les relis une énième fois : « Ma femme avait un cœur en or... tu me manques douloureusement... j'hésite à te rejoindre... » J'ai le sentiment que mon inconnu ne m'écrira plus. Je sens naître en moi une sensation irrépressible de tristesse. C'est absurde. Ce n'est pas moi qui pleure cet inconnu, ce n'est pas possible. Je m'allonge, je me calme, je tapote mes yeux avec ma manche en me répétant en boucle : « C'est absurde, absurde... »

Dès que je l'ai aperçu dans l'encoignure de la porte d'entrée, mon cœur s'est serré. Steven est venu. Il est ponctuel comme toujours. Je pose ma tête sur sa poitrine, je veux le sentir au plus près, je le renifle, je suis dépendante. J'agrippe son dos de mes mains que je sens trembler comme celles de la dame au kir dans le bistrot ce matin.

Le pull de Steven porte encore son parfum léger, citronné, éventé par le jour.

– Qu'est-ce que tu as ? me demande-t-il, un peu surpris par ma posture.

– Rien... Je suis simplement heureuse de te voir... J'ai acheté un grand bordeaux, un vin de Graves, tu connais ? Et quelques feuillets chez Picard, je te sers un verre ? Je n'ai pas réussi à déboucher la bouteille. Plus le vin est bon, plus le bouchon est serré, tu as remarqué ?

Steven déguste religieusement et un peu gêné ce deuxième cru du Château Haut-Brion.

– Fallait pas, tu es folle...

– J'avais envie... J'ai demandé « the best » ! Un vin rare pour un homme rare qui se fait rare...

Steven m'interrompt :

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je plaisante !

Je chantonne : « Un peu d'humour, d'espièglerie, c'est la vie de Charlotte ! »

– J'ai eu une bonne remise par mon caviste amoureux. Je joue de mes charmes...

– Ne bois pas trop, s'inquiète Steven.

Deux verres de nectar, jamais plus, et tout est plus léger. Pendant le dîner, Steven me réclame incidemment le jeu de clés de son appartement. Il en a besoin pour quelques jours, le temps de la visite de sa sœur provinciale. Je sors de table et lui remets ses clés immédiatement pour être sûre de ne pas oublier et éviter qu'il me les redemande. Je ne pose aucune question. Steven me raconte qu'il s'est bien adapté à son nouveau service. Le professeur qui le dirige est charismatique et très expérimenté, il a aussi beaucoup de flair pour diagnostiquer les cas complexes. Steven s'étonne du rôle de l'intuition

dans cette médecine de pointe. Je m'aperçois en l'écoutant que je n'ai strictement rien à dire d'un point de vue professionnel, aucun projet palpitant. Hormis un doublage, mon opération de relance téléphonique n'a finalement rien donné. Mais ce soir je m'en fiche. Je suis pensive... J'interroge Steven en moi-même. Et à part le boulot ? Et nous ? Que va devenir notre relation calme ? Quelle fréquence vas-tu donner à nos futures rencontres ? Seront-elles de plus en plus espacées ?

J'avais donné ce conseil à une amie qui ne savait pas comment se défaire d'un amant entêté, elle redoutait une fin brutale. Je lui avais dit : « Espace vos rencontres, progressivement, doucement, gagne un jour, puis deux... habitue-le à ton absence comme un sevrage. »

Que puis-je faire pour nous rapprocher, pour éviter le calme plat ? Peut-on vraiment retenir l'amour ? Je suis nerveuse. J'ai toutes ces questions à l'esprit que je ne peux poser sans contraindre Steven à ce qu'il redoute dans un lien amoureux, l'engagement, bâtir, parler en disant « nous », vivre plus que l'instant, plus que le plaisir. Il veut rester libre, avoir du temps pour lui afin de construire sa carrière et grandir à son rythme sans contrainte. Il veut bien l'amour mais, s'il devait choisir, je sais que, plus que tout, il garderait la liberté. Mais quelle liberté ? Celle qui mène à la solitude ? Je tais donc l'essentiel qui me tenaille et choisis de fuir toute forme de pensée sérieuse. « À force d'aller au fond des choses, on y reste ! » clamait ma prof de français. Je bois une gorgée de grand vin et décide de dire n'importe quoi sur un ton de comédie.

– La tarte au citron Picard est délicieuse, non ? J'ai un vrai talent pour la décongélation, tu ne trouves pas ?

– C'est vrai, tu réchauffes bien...

Un ange passe. Steven me regarde en souriant légèrement, il réfléchit, le menton plaqué sur son poing fermé. Je repense à mes découvertes sur Internet et décide d'animer notre conversation pour de bon. Je recouvre délicatement la main que Steven a posée sur la table et rompt le silence qui s'installait en lançant à brûle-pourpoint :

– Et la mémoire cellulaire, qu'en penses-tu ?

– Rien...

Steven est pire à interviewer qu'une star hollywoodienne.

J'insiste :

– Mais encore ? !

Je remplis son verre de vin.

– Rien de ce qui n'est pas avéré ne m'intéresse professionnellement. La mémoire cellulaire à ma connaissance est totalement hypothétique. Je m'efforce de guérir les cœurs malades, de réparer la mécanique de cette pompe vitale. Le reste...

– Et pourquoi le cœur ? Pourquoi t'es-tu intéressé au cœur ? En

quoi est-il si particulier, pourquoi y a-t-il autant de légendes sur le cœur et toutes ces expressions si ce n'est qu'une simple pompe à sang ?

Steven me regarde intrigué puis prend un air sérieux pour expliquer sa motivation et le fonctionnement du cœur, pour aborder ce qui est pour lui un sujet essentiel, fondateur :

– Pourquoi le cœur ?... Tu ne me croiras pas mais je ne me suis jamais posé la question. À la fin de l'internat, on passe des concours, cardiologie, c'est très coté... Le cœur est un organe vital comme d'autres avec une particularité qui a beaucoup nourri l'imaginaire des hommes : il impulse la vie, il propulse le sang, on le sent battre. Tu ne sens pas ton pancréas ? Le cœur est le seul organe vital que l'on puisse ressentir. Il y a dans le cœur des cellules uniques, les cardiomyocytes, le tissu nodal et surtout le nœud sinusal... des cellules autonomes qui envoient un signal électrique sans jamais s'arrêter, vaut mieux, et le muscle cardiaque se contracte, le nœud sinusal donne le tempo, la vie en quelque sorte... Et s'il y a de la magie sur cette terre, elle est bien dans la vie elle-même, au cœur de la vie... Le cœur symbolise donc la vie et tout ce que l'on peut y associer d'essentiel... La force, le courage, l'émotion, la générosité...

– L'amour...

– Aussi... mais je ne suis pas philosophe, juste médecin spécialisé.

Steven parle avec assurance, en pédagogue sérieux. Redressé sur sa chaise, il conserve entre nous une distance sociale comme un prof avec son élève. J'observe qu'il a repris la main que j'avais enserrée pour appuyer son discours de gestes précis. « La force, le courage... dit-il les poings serrés. L'émotion... » Toujours ces poings, ce visage fermés comme en lutte. Mon attention est soudain perturbée par les battements de mon cœur qui s'emballe. J'entends mon trouble, mon désaccord. Je poursuis notre conversation :

– J'ai vu hier soir sur Internet une greffe cardiaque pour la première fois... C'était impressionnant... On voyait le greffon à côté du cœur malade qui battait encore après avoir été sectionné...

– C'est normal, pendant quelques instants après l'arrêt de l'afflux sanguin, le tissu nodal et les cellules contractiles, qui font battre le cœur, continuent leur boulot... Tu te documentes ? Que cherches-tu ?

– Je veux comprendre...

– Pour revenir à ta première question, ne crois pas tout ce que tu peux lire sur la mémoire cellulaire... Concrètement, le cœur est une pompe formidable et vitale mais rien d'autre... Ai-je répondu à tes questions ?

– Sur le cœur en général, oui, pas sur le tien.

– Comment ?

Je blague encore... Je propose à Steven une dernière part de cette

tarte décongelée avec amour. Il accepte, grignote et demeure songeur quelques instants. Puis il se lève et rejoint ma tour de Pise de DVD pour choisir le film de ce soir. Je le suis, j'enlace Steven. J'aimerais me coucher près de lui, entendre battre son cœur.

Nous faisons l'amour. Cette preuve du désir que je peux susciter me vivifie toujours. Nos étreintes sont plus mécaniques que d'habitude, nos corps se répondent mais nous sommes nerveux, ailleurs, chacun dans ses pensées, ses secrets, en proie à sa symbolique du cœur.

Après la jouissance, Steven sort du lit rapidement. Il file vers la salle de bains. Je m'étends et caresse les draps humides un peu froissés que j'aime lisser doucement, mes mains ont encore envie de contact. Puis je l'entends revenir précipitamment, furieux :

– Mais t'es complètement folle ! Y a du sang sur la capote !

– Quoi ?

– Oui, du sang, regarde ces traces !

– Je ne vois rien. Elle est percée ?

– Non ! Heureusement ! Qu'est-ce que tu as, tes règles ?

– Non, elles sont terminées.

– Depuis quand ?

– Avant-hier, hier, je ne sais pas...

– Tu ne sais pas ? ! Mais je rêve, tu es folle, complètement folle !!!

Steven hurle dans ma chambre.

Il jette le préservatif à terre, ramasse ses affaires en urgence comme un homme adultère pressé.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je m'en vais.

L'agressivité me paralyse. Je laisse Steven s'enfuir. Hébétée, je me redresse et me lève lentement sans un mot que j'aurais pu crier. Je ramasse le préservatif qui ne comporte que quelques filaments d'un sang clair à peine visibles, je le jette et me dirige tel un robot aux piles usées vers ma boîte à médocs. Je force un peu la dose. « Black-out » thérapie. On verra bien demain.

Le soleil du grand est a blanchi toute ma chambre. Cette clarté est miraculeuse. Suis-je bien réveillée ? Sur terre ? La lumière oblique en passant la fenêtre chauffe mes draps. Le jour s'imprime sur des particules de poussière qui tournoient et remplissent l'air, traçant de larges faisceaux de projecteur. Je me réveille enfin. Il est tard. Je suis seule, et le ciel dehors est irrésistiblement clair.

La soirée d'hier reste encore quelques instants, sous l'effet des médicaments, dans une nébuleuse supportable. Je m'enroule sur moi-même dans mon lit, me recroqueville sur le flanc les yeux rivés au ciel. Position latérale de sécurité. Je sens tout à coup une pression sur

mon dos qui me fait tressaillir. Caviar se frotte à moi pour la première fois. Peut-être est-ce la journée des miracles ? La nuit passée va s'effacer et Steven m'appellera d'humeur joyeuse pour m'inviter à déjeuner...

J'embrasse Caviar, j'écoute son ronron permanent l'oreille collée à lui comme j'écoutais la mer dans les coquillages. J'aime ce bourdonnement lancinant. Caviar ne me quitte pas, il fait tourner sa tête et creuse mon flanc de son museau. Les animaux semblent ressentir vraiment les émotions de leur maître. Je repense à cette femme originale, cette éleveuse dans son hangar, « les animaux m'apportent la joie, la douceur et uniquement ça »...

Aujourd'hui doit être un jour particulier. Quelque chose de nouveau doit intervenir. Je me fais un peu violence et me lève enfin. En apercevant mon téléphone portable, je décide de le laisser éteint. Si le père de Tara veut me joindre, il connaît mon numéro de ligne fixe, ma ligne rouge que je ne communique jamais. Portable muet, je me sens mieux. Je préfère ne pas savoir. Faire l'autruche. Disparaître sous mes plumes immenses comme une meneuse de revue fatiguée. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Je vais sortir de chez moi, m'aérer, changer mon décor.

Je sais où je vais aller ! Dans la rue je marche d'un pas décidé, je regarde droit devant moi, je ne vois rien d'autre que le chemin que je suis avec obstination. La lumière du jour rend les passants gais. Je perçois leur bonne humeur. Au coin du Bon Marché, je tourne à gauche, à angle droit, rue du Bac, j'y suis presque, je brûle. Je trotte encore quelques dizaines de mètres, puis j'entre sous un porche. Il y a là ma chapelle préférée. Elle n'est pas vraiment belle, mais la représentation de la Vierge miraculeuse y est idéale. Elle est apparue ici il y a plus d'un siècle. La ferveur des pèlerins réunis qui se recueillent immobiles, la force de leurs prières, l'immensité de leur espoir chargent ce lieu d'une densité rare. Ma mère portait la médaille de la Vierge miraculeuse.

Le melting-pot est total. La chapelle de la Vierge miraculeuse est internationale, la foi universelle. Je tire la porte en bois clair, je me signe en inclinant mon torse et je file là où il est dit d'aller pour recueillir les grâces, au pied de l'autel. Sur les marches de marbres inconfortables aux angles arrondis par l'usage, je prie agenouillée comme mes frères et sœurs. Cela m'arrive peu souvent, car je doute de ma foi. La souffrance humaine me paraît incompatible avec l'idée d'un Dieu vivant, puissant. « Si Dieu a créé le monde, c'est le diable qui le fait vivre », disait Tristan Bernard. Pourquoi les religions sont-elles la première cause de mortalité des hommes ?

Mais aujourd'hui je veux croire, je prie la Sainte Vierge. J'aime cette image maternelle au visage lisse, un peu triste, incliné, qui

matérialise pour moi une foi souvent abstraite, un Dieu irréel sans pouvoir bénéfique sur ce monde. J'aime aussi les habits de la femme superbe, ce drapé chic, ce bleu ciel bordé de blanc, ce doré et ces rayons divins qui partent de ses mains en éventails sans fin comme dans mes rêves. « Ô, Marie, conçue sans péchés, priez pour nous qui avons recours à vous. » Telle est la prière gravée autour de la Vierge. Je ne réfléchis pas, je prie, je répète en moi ces mots inscrits. Si l'amour s'en va comme il est souvent parti, j'aimerais qu'il revienne et, dans l'attente, continuer de croire qu'il reviendra. J'aimerais aussi ne plus souffrir, j'ai eu ma dose. Voilà, juste ça Vierge miraculeuse. Puis je prie pour que Dieu se réveille, pour tout le monde, ceux que j'aime et même ceux que je n'aime pas, pour ce monde sans paix qui verra grandir ma fille.

Je sors de la chapelle boostée par mes incantations, vivifiée, éclairée dans cette journée qui s'annonçait sombre.

J'ai un truc à vous donner. Les jours noirs que l'on barre dans son agenda d'une large croix, dont la date marque tristement notre chronologie intime, il faut faire quelque chose d'exceptionnel, un acte que l'on n'a jamais fait. Une forme d'exploit que l'on pourra associer à ce jour sombre et qui aidera avec le temps à n'en garder qu'un bon souvenir.

Sous le porche de la chapelle, de retour dans la rue du Bac, je suis déterminée à réaliser un exploit. Mon portable demeure éteint, c'est déjà pour moi un exploit en soi. Mais il m'en faut un vrai. Il est presque 2 heures et le jour est encore parfaitement lumineux.

Je vais aller au jardin du Luxembourg. Je gambade sans m'essouffler. Je regarde autour de moi, je cherche. Embrasser un inconnu ? Non, trop facile pour une actrice. Retourner à la chapelle et postuler pour entrer dans les ordres ? Pourquoi pas, mais un peu plus tard, un peu plus vieille. Faire un tour de métro dans la cabine du conducteur, me lancer à corps perdu dans les entrailles obscures de Paris ? Pas mal, mais pas assez drôle. Et puis il fait trop beau. À garder pour un autre jour sombre et pluvieux. Quoi alors ? Allez, Charlotte, creuse-toi la tête. Ouvre les yeux !

J'ai trouvé ! Là, juste devant moi, une station de Vélib'.

Il existe à Paris des bornes de vélos en libre service et de nouvelles allées cyclables contre lesquelles je pestais il y a peu avant de vendre ma voiture. Ces vélos sont moches pour qu'on ne les vole pas, kaki, un peu rétro, de type soviétique. Je vois tout le monde dessus, même mon agent. C'est du dernier chic. Pédalons ! Certains vacillent d'ailleurs, peu habitués et moi, passive, je les regarde passer. Mes jambes ont perdu de leur tonicité et l'effort physique intense m'est déconseillé, mais aujourd'hui je vais faire du Vélib'. La selle dont je m'approche me paraît bien haute et la molette de réglage dure

à décrocher. Mais je frétille déjà. Ce soir Tara me demandera au téléphone : « T'as fait quoi, maman, aujourd'hui ? – Du Vélib', bien sûr, ma chérie ! Maman est à la page. » Avant d'enjamber la machine, il faut retirer un ticket. Abonnement de deux jours, ça devrait suffire pour aller au jardin du Luxembourg qui se trouve à un quart d'heure à pied. Passons les informations interminables sur le règlement en appuyant sur la touche 5, composons notre code à l'abri des regards, puis un autre code perso, toujours la date de naissance de ma fille, normalement je ne devrais pas l'oublier, puis une caution pas encaissée, tant mieux, et c'est parti pour l'aventure. Je n'arrive pas à passer les vitesses. Je me renseigne, il faut tourner la poignée. Je vais essayer comme ça, sans rien toucher, il ne faut pas détraquer l'engin. « Pourquoi, ça grince comme ça ? – Ils grincent tous ! » me répond mon voisin. D'accord, on y va ! Je zigzague tout d'abord, je ne vais pas assez vite. C'est dur... Je refuse d'arrêter, je pédale, je m'époumone rapidement, j'appuie sur le greffon, allez, Charlotte ! Mais que c'est dur ! Feu rouge, tant mieux, je stoppe. À côté de moi un autre membre de la secte Vélib'. « C'est trop dur ! Je ne sais comment vous faites ! – C'est normal, vous êtes en vitesse 3. – Et ? – Passez en vitesse 1. Il y a trois vitesses. – Ah ! c'est vrai, faut tourner la poignée. » Effectivement, ça va beaucoup mieux. Ça roule pour moi. Tout droit. Bon petit train. Je tiens le guidon bien fort. Je me lance. Et hop ! Je lève les jambes. Et hop ! Les pédales tournent dans le vide. Et hop ! Je n'arrive pas à reposer mes pieds. Et hop ! La voiture devant moi pile sans raison. Et hop ! Je hurle. Et hop ! Elle redémarre alors que je me préparais au pire. Et hop ! Je m'arrête, un pied posé sur le trottoir, une main sur le cœur. J'entends encore mes rires. Je revois les passants se retourner sur cet exploit que personne ne comprend.

J'ai fait le tour du jardin du Luxembourg et même plus, calmement. Une douce balade de printemps, puis je suis rentrée.

Sur mon agenda, j'ai écrit au 27 mars 2006 : *Beau soleil / Steven the end ? / Prière miraculeuse / Cascades en Vélib'*.

17 heures, j'allume mon téléphone portable avec une vraie appréhension, j'attends le bip qui vous annonce que l'on s'intéresse encore à vous. Quelques messages sans importance, puis le père de ma fille qui me confirme le retour de Tara demain soir, mon père qui devrait passer me voir lors d'un séminaire prochain à Paris, Lili, trois fois, qui « s'inquiète vraiment » et c'est tout. *Steven the end ?* « Bonjour, appelle-moi, merci. » Je lui laisse un premier message.

Lili, que j'ai rassurée, va passer chez moi tout à l'heure.

« Pourquoi ne m'appelles-tu pas ? » Deuxième message à Steven, deux heures plus tard.

L'attente étire le temps infiniment. Deux heures comme dix à fixer l'écran de mon téléphone, à éviter tout bruit pour être sûre d'entendre

la sonnerie, à essayer de penser à autre chose qu'à lui, le silencieux, à cette nuit.

J'appelle Henriette à l'hôpital. Elle est déjà partie. Je demande à parler au docteur Leroux. « Il est en consultation. Qui le demande ? – Je rappellerai, merci. »

Lili arrive.

– Ça ne va pas ?

– Non, ma douce, ça ne va pas.

Je relate l'incident à voix basse alors que Lili me prend les mains. En prononçant le mot « sang » je m'interromps. Lili commente déjà :

– C'est incroyable de la part d'un médecin. Ton virus est quasiment indétectable et il n'y a aucun risque avec un préservatif...

Je n'écoute plus Lili et je répète. « Du sang... » Puis je m'exclame :

– Le voyant !

– Quoi, le voyant ?

– Il m'avait dit que Steven aurait du sang sur les mains...

– Qu'est-ce que tu racontes ? !

Je détaille à Lili les prédictions de Pierre dont je me souviens parfaitement. « Un homme en uniforme, il cache quelque chose, il a peur, il a du sang sur les mains... »

Lili est stupéfaite. Moi aussi. Pour me détendre un peu, je raconte mon exploit du jour à vélo. Je parviens à distraire Lili, mais elle revient à Pierre :

– C'est incroyable, impossible à savoir à l'avance... S'il m'avait parlé de Steven et de sang, moi j'aurais plutôt pensé à...

Lili réfléchit quelques instants.

– ... une intervention chirurgicale, il est cardiologue à l'hôpital Saint-Paul où tu as été greffée... Il aurait très bien pu assister sans te connaître à ton opération...

– Peut-être aussi, oui... Tout ça est incroyable... Ça ne peut pas finir comme ça, n'est-ce pas ? Pierre se trompe, hein ?

Je craque, je pleure.

– Mais oui... Calme-toi, ma belle. Il va rappeler. C'est un accident, il a eu peur... Il tient énormément à toi, ce garçon.

– Oui, tu as raison, il tient à moi... C'est tout. Et il a peur de mon VIH même indétectable, même avec une capote...

Je pleure. Je suis fatiguée. Lili décide de dormir avec moi ce soir et elle organise en un coup de fil la garde de son fils. Elle s'occupe de moi comme une mère. Elle me garde dans ses bras et sa chaleur me calme. Je lui demande de rejoindre son fils. Lili me répond qu'il dort déjà, elle ira plus tard, elle sera là à son réveil.

Avant de m'endormir, je laisse un dernier message à Steven. « Appelle-moi. Parle-moi. N'aie pas peur. Je t'aime. »

Lili est partie au petit matin sans me réveiller. J'ai cauchemardé,

mais ce rêve était bien le mien. Une rupture, une dispute, Steven couvert de sang...

Vers midi, je joins Henriette à l'hôpital. Elle ne peut pas me mettre en relation directement avec Steven. Elle ne le voit presque plus depuis qu'il a changé de service. Henriette me passe son assistante qui me répète que le docteur est toujours en consultation. « Vous êtes la dame qui a appelé hier ? – Oui, et celle qui rappellera demain. »

J'ai rappelé le lendemain, l'assistante m'a confirmé qu'elle avait bien passé le message au docteur.

J'ai appelé une dernière fois sur son téléphone portable. Je n'ai rien dit, je n'ai pas pu, je pleurais, j'ai raccroché. Message sans parole.

Le 29 mars 2006, j'inscris sur mon agenda : *Steven the end.*

Steven ne m'a jamais rappelée. Jamais. Pas un mot. Pas un signe.

C'est la pire des ruptures. Le silence. La brutalité, le mépris du silence. À ne pas faire. Rupture inhumaine.

On peut apposer tous les mots sur le silence, imaginer tous les scénarios, se croire coupable de tout, moins que rien, on ne vaut même pas un coup de fil. Le silence torture plus que tout l'esprit qui doute, la douleur s'installe, le corps est en manque et le doute ronge. Pas de réponse. Disparition de l'être aimé sans explication.

Le deuil est difficile sans comprendre pourquoi, sans entendre : « Je te quitte, Charlotte... parce que j'ai peur... je te quitte parce que je veux des enfants... je ne veux plus faire l'amour avec toi... j'aime une autre femme... je te quitte parce que je ne t'aime pas. »

Avril 2006

Je passe une semaine de cauchemar. Nuit et jour. Je revois le film de notre rencontre, l'hôpital, le ciel trop clair de Corse, Steven arrivant dans la maison de pêcheur de Tony, Parisien au visage pâle, m'embrassant sur la bouche, devant tout le monde, naturellement. Je ressens la protection que Steven m'offrait lorsqu'il interprétait, sérieux et confiant, mes bilans sanguins, mes examens cardiaques. Je revis toutes nos rencontres sans heurt, leur douceur. J'étais bien avec lui. Je vois son visage ébloui quand il jouissait, et toute notre histoire du début à sa fin, du fan de *Rouge Baiser* au docteur muet.

Un soir, dans ma tourmente, je fais un autre cauchemar étrange. Plus fort encore que les précédents.

Le nouveau-né est assis sur mes genoux et un homme sans tête occupe la place du passager. Il tend son bras et tente de caresser mon collier. Je ne suis pas horrifiée par cette vision, seule la peur d'écraser le bébé contre le volant me hante. Juste avant l'impact et cette lumière blanche qui m'envahit, l'homme assis disparaît de la voiture en laissant sur le siège des taches de sang qui s'effacent. Mon collier prend feu et la brûlure vive me réveille en sursaut. Mon chat bondit hors du lit.

Au matin, en inscrivant machinalement dans mon agenda *cauchemar accident*, je remarque que ces rêves interviennent chaque

mois, autour du jour d'anniversaire de ma greffe, le 4. Ce constat accentue cette angoisse qui à chaque fois, quoi que je tente pour me raisonner, continue de m'habiter plusieurs heures.

Steven me manque, douloureusement. Je connais le manque amoureux, je le redoute, car je ne sais jamais où il m'emmène.

J'avale pas mal de médicaments, je contemple matin et soir les larges quantités stockées et leur diversité. Je les connais tous par cœur. Je pense qu'avec ma pharmacie je pourrais endormir tout l'immeuble jusqu'au lendemain ou juste moi pour l'éternité.

Je me traîne comme une vieille femme, comme avant ma greffe, un être sans nœud sinusal, sans stimulus vital.

Mon endurance à la souffrance est grande, mais cette fois je pénètre malgré moi dans ma zone rouge, dans une zone noire inconnue. J'éprouve le sentiment viscéral de m'écrouler en moi-même, plus rien de construit en moi, autour de moi, ne tient, je tombe, je disparaïs. Tout part, la confiance, l'espoir, la raison, le lien à la vie, je suis encore rejetée, pas faite pour vivre, pourquoi s'entêter, pourquoi vivre. La douleur vient du fond de mon ventre. Je me plie en deux. Réflexe de survie. Je veux contenir cette sensation de fin qui peut-être sera plus forte que moi.

Lili me réconforte, elle me serre contre elle sans me lâcher. Elle répète en me caressant cette phrase murmurée qu'elle invente pour moi : « C'est la vie, l'amour va et vient comme le vent, tiens ma main, jusqu'à l'accalmie... »

Un matin, j'entends Lili soupirer en arrivant chez moi. Elle m'embrasse rapidement et se rue sur la fenêtre qu'elle ouvre en grand. « Ras le bol, le clair-obscur ! Il y a du soleil aujourd'hui. Tu n'es pas malade ? Très bien. Alors tu fais un break. Tu te lèves, tu t'habilles, tu te pomponnes et on sort voir le jour. Allez, ma belle, debout ! Tu dormiras ce soir. »

Nous passons la journée à errer dans Paris.

Le soir, devant chez moi, je remercie Lili, je l'embrasse tendrement et lui promets d'aller mieux. En partant, elle me lance tout haut : « Fais le vide, écoute battre ton cœur ! »

Dans mon lit, je fais un constat curieux. La douleur d'amour est immense mais incorporelle. Elle n'a aucune origine physique. Mon corps va bien, mais dans mon esprit des pensées, de simples pensées, me torturent. J'essaie de les brouiller, de les remplacer. Je visualise dans le détail mon corps en parfaite santé. Puis je projette en moi des images de ma fille, à tout âge, n'importe où, jouant, riant, pleurant, m'embrassant. Je me concentre sur Tara longtemps. Je me sens un peu mieux. Mon chat étonnant se blottit soudain au creux de moi. À nouveau, je me concentre sur cette sensation de chaleur, sur mes

doigts dans sa fourrure. J'écoute son ronron avec attention. Je pense à ma mère, je vois le beau visage de ses 20 ans, son sourire insouciant, ce portrait en noir et blanc sur ma commode, je ne vois que ça, je me concentre sur maman. Juste avant de m'endormir, j'écoute mon cœur au rythme régulier, j'imagine ses flux, et je revois Tara, je ne vois plus qu'elle, son image immense se fige en moi. Je vais bien.

Le lendemain, je sors seule de mon huis clos. Assise dans un café, j'appelle Lili et je commande une orange pressée. En face de moi sont étalés tous ces jeux de hasard à gratter, ces cartons colorés. Je repense, je l'avoue, aux mots de Pierre le voyant. « À ces rêves qui m'emmèneront vers un être qui me rendra heureuse... à l'amour qui reviendra plus grand encore. » C'est sûrement absurde, mais ne faut-il pas guérir le mal par le mal ? L'irrationnel d'une rupture amoureuse par l'irrationnel d'une croyance ? Si l'histoire du sang sur les mains et des lettres bleues s'est avérée, alors les autres prédictions de Pierre pourraient aussi se réaliser.

Je me raccroche à tout ce qui me permet d'espérer.

Je passe la journée avec Lili qui me divertit formidablement.

Le soir, je reprends mon exercice de « pensée positive », de visualisation de ce qui va bien. Je me concentre exclusivement sur ma liste intime d'images bénéfiques, sur l'énergie, la belle santé de mon corps dont je connais le prix. J'applique aussi les mots de Claire, je me persuade que je vais bien, puisqu'on le peut, je veux croire que tout ira bien, que tout ça a un sens. Je le crois.

L'action événementielle pour Greffes de vie dont je devais être la marraine a été reportée à une date ultérieure à la demande des organisateurs. Cela tombe bien, j'aurais été une piètre ambassadrice.

Tony, à qui j'explique mes malheurs, me convainc de sortir de mon isolement pour participer à l'émission de Jean-Luc Delarue comme prévu.

– Sors ! Affiche-toi, chérie, montre à tout le monde que tout va bien, montre à ce mec que tu surmontes tout ça, fais l'actrice, la vie continue, ma belle, t'en as vu d'autres, ne sois pas triste, pas pour un mec, je t'en supplie, pas pour un con, pas à 40 ans.

– Je n'ai pas encore 40 ans !

– Je sais, ma belle ! Tu vois, tu vas mieux, tu cries. Allez, viens !

Lili insiste pour me briefer avant l'émission. Elle ne lâche pas l'affaire. Moi non plus, d'ailleurs. Elle revient lentement, sûrement à son enquête. Après Delarue, elle m'emmènera chez Le Calligraphe, une boutique dans le Marais, qui vend le mystérieux papier Stafford. Puis elle me reparle de sa stratégie de communication par « toucher de collier ». Lili est persuadée que l'inconnu, l'écrivain des lettres anonymes, aimerait me rencontrer mais qu'il attend de connaître ma position. Elle veut à tout prix que je tripote ostensiblement mon petit

cœur en or face à la caméra, ce modèle de bijou que sa propre femme portait et caressait comme l'inconnu l'indique dans sa lettre. Ma participation à l'émission sera annoncée dans la presse et l'inconnu se dit curieux de mon actualité. Lili m'assure qu'il regardera, qu'il comprendra, « car il est fin observateur et subtil ». C'est étrange, elle en parle comme si elle le connaissait, comme si elle savait que notre rencontre serait la meilleure chose qui puisse m'arriver.

– Tu le feras ? Tu caresseras ton collier ? me répète Lili.

– Si tu viens avec moi, peut-être...

Avant l'émission au maquillage, Delarue me salue brièvement, plutôt froidement, il doit économiser ses réserves d'empathie pour l'antenne. Il a oublié ce temps où nous travaillions ensemble sur TV6 et partions le week-end au ski en bande. À l'époque, il était plus sympa, simple animateur comme moi. Nos chemins ont pour le moins divergé.

La maquilleuse me trouve une petite mine. Nous nous connaissons, j'en ai la certitude. Elle aussi se souvient de moi. Mais où et quand nous sommes-nous rencontrées, mystère. Ça fait longtemps, elle a travaillé pour le cinéma et la télévision, pour presque toutes les chaînes. Peut-être sur TV6 ou TF1 ou lors d'une ancienne émission de promotion d'un de mes films. On rit parce qu'on a beau chercher et récapituler nos carrières respectives, on ne trouve pas, mais notre complicité est bien là.

– J'ai lu ton livre, ça m'a émue. Je ne savais pas, j'avais entendu que tu étais malade, mais tu sais, on dit tellement de choses pour passer le temps sur les tournages... Quand je t'ai maquillée, tu devais avoir 25 ans. Tu étais belle comme le jour, tu avais une énergie incroyable et un rire sonore, franc. Vraiment je n'en suis pas revenue... Tu n'es pas en forme en ce moment ?

– J'ai passé la semaine à pleurer, une peine de cœur... Mais ça va passer. Faut me faire toute belle, faut que je sois désirable... Qu'il se meure de m'avoir quittée... Mets la gomme !

Je fais une mauvaise émission. J'aurais dû suivre mon intuition et rester dormir chez moi enroulée sur Caviar.

Je ne sais plus vraiment pourquoi je suis là, je ne me reconnais pas dans ce thème et la production m'a perchée dans un box ridicule tout en haut du public, au milieu des gradins. Je me sens isolée, j'ai la tête ailleurs, je déconnecte. En fin d'émission, la caméra vient vers moi. J'aperçois Lili en contrebas qui me fait de grands signes, ses doigts tendus s'agitent sur le bas de son cou, on dirait qu'elle me prévient qu'on va me couper la tête. Jean-Luc Delarue me demande l'impossible : faire une synthèse et donner mon avis... Je ne me souviens plus de ce que j'ai dit qui a sûrement été recomposé au montage, mais juste avant que ne s'éteigne le voyant sous la caméra,

qui indique que l'on est dans le cadre, j'ai attrapé mon collier à pleine main de façon presque incontrôlée, instinctivement. Ce geste m'a redonné de l'énergie pour conclure en affirmant quelque chose comme « j'ai trouvé le débat passionnant ». Je pouvais être sûre que cette phrase au moins et ma gestuelle stratégique ne seraient pas coupées.

Lili, tout excitée, me félicite ; elle est satisfaite de ma performance, mais, dans le taxi qui nous ramène de la banlieue nord au cœur de Paris, je retombe malgré moi dans une tristesse tenace. Sur l'autoroute, je colle mon front à la vitre et fixe sur le goudron les traits blancs qui défilent. Lili respecte mon silence pendant tout le trajet puis elle tapote mon genou. On est arrivées.

La boutique Le Calligraphe est nichée dans une ruelle tortueuse du Marais de Paris. Ici on vend tout ce qui permet de correspondre par écrit avec style. En ces temps Internet, je m'interroge sur la pérennité de ce commerce. Qui écrit encore ? Sur une belle étagère de bois naturel sont disposées bien rangées toutes les gammes de papier Stafford. Trois tailles de lettres mais une seule couleur, blanc. C'est dommage, pensé-je.

Miss Marple, en effervescence, m'interpelle :

– Tu crois qu'ils sont tous blancs, n'est-ce pas ? Regarde les étiquettes !

Je lis : bleu, rouge, jaune... Les trois couleurs primaires. C'est bizarre, tout est blanc... Le propriétaire, remarquant notre curiosité, s'approche de nous.

– Vous vous intéressez au papier Stafford ?

– J'ai reçu deux lettres de ce papier.

– De quelle couleur ?

– Blanc, bien sûr... mais l'enveloppe était doublée de bleu...

– Vous ne connaissez donc pas le papier Stafford... Il n'est blanc qu'en apparence. Il a été utilisé tout d'abord par la noblesse anglaise au XVIII^e siècle puis il s'est répandu dans toute l'Europe. À l'origine, les enveloppes n'étaient pas doublées, le papier de soie n'existait pas, mais les feuilles avaient une trame colorée qui n'apparaissait qu'en transparence à la lumière du jour. Le bleu pour l'amour, le jaune pour les affaires ou le courant et le rouge pour le désaccord et la guerre !

– Le bleu pour l'amour ?

– Oui, c'était une façon détournée d'évoquer souvent un amour adultère.

– Et maintenant ?

– Il n'a pas changé à l'exception des enveloppes qui sont doublées désormais de la couleur de la trame, mais pour les puristes nous avons également des enveloppes blanches.

Lili intervient.

– Monsieur veut dire que, si tu regardes ta lettre blanche au soleil,

sa vraie couleur apparaîtra.

– C'est romantique... dis-je.

– Romantique et mystérieux. Et qui vous achète ça ? demande Miss Marple.

– Quelques clients fidèles, romantiques et mystérieux...

– Et riches... précise Lili.

– C'est peut-être le plus beau papier à lettres du monde, mademoiselle...

J'en ai acheté neuf feuilles, trois de chaque couleur pour parer à tout ce que l'avenir pouvait me réserver.

En arrivant chez moi, Lili a bien sûr tenu à vérifier elle-même. La nuit étant tombée, elle a placé le papier de mes lettres sur l'ampoule de l'halogène et la couleur a jailli, superbe : bleu.

– Et tu n'es pas au bout de tes surprises, ma belle...

– Pourquoi ?

– J'ai épluché les quatorze numéros du *Parisien* que j'avais commandés, je t'en avais parlé, tu te souviens ? Et j'ai trouvé !

– Quoi ?

– L'accident. L'épouse de l'inconnu. Quelques heures avant ta greffe...

– Que dit l'article exactement ?

– Je te le montrerai demain. Il est chez moi. Repose-toi, tu as l'air éreintée. Et fais ton exercice de « pensée positive » !

– Reste encore un peu...

Le lendemain, mon ex-mari m'appelle. Il aimerait organiser les vacances de printemps qui arrivent déjà dans quelques jours et propose d'emmener Tara sur l'île d'Oléron pendant deux semaines, elle y retrouverait une kyrielle de joyeux cousins et, surtout, elle y ferait un stage de poney dont la perspective électrise déjà ma fille.

Bonne idée. Moi aussi, j'aimerais bien m'échapper d'ici, de cet appartement.

Dominique Besnehard m'informe que la pièce de théâtre est finalement partie au courrier, je devrais la recevoir très rapidement. La production est bien avancée, si la pièce me plaît, on pourrait la jouer début 2007.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– *La Mémoire de l'eau...*

Miss Marple arrive juste après le déjeuner pour échapper – ironise-t-elle – à la sélection du mois de chez Picard. Elle tient sous son bras une archive du *Parisien* datée du 5 novembre 2003 et affiche l'excitation d'un paparazzi qui détiendrait le scoop du siècle.

– Lis, là, sous mon doigt !

Quelques petites lignes et un titre en gras :

« **Orage : Accident mortel à la Nation, Paris 12^e.** Dans la nuit de samedi à dimanche, un livreur a perdu le contrôle de son camion et percuté violemment un véhicule de marque Audi qui roulait en sens inverse. La victime, une femme de 30 ans, médecin, a été transportée dans le coma à l'hôpital Saint-Paul où elle a succombé à ses blessures. Le chauffeur indemne a été placé en garde à vue. »

Lili scrute ma réaction. Je reste immobile et silencieuse quelques instants.

– Alors, tu en penses quoi ?

Je ne peux pas répondre immédiatement, je ressens un vrai malaise, un vertige, j'ai la gorge serrée. Je me lève pour boire. Ma réaction à ce fait divers vieux de trois ans me trouble. J'ai les larmes aux yeux. Je ne sais plus. Suis-je simplement épuisée ? Totalement vulnérable ? Je bois plusieurs gorgées d'eau framboise. Je chauffe mon cou de mes mains quelques instants. Je ne sais pas quoi dire à Lili. Le trouble passe. Je reviens dans le salon.

– Et que veux-tu que l'on fasse ? Le tour des commissariats... Je n'en ai pas la force, pas la volonté... Et puis ça ne servirait à rien... Il faudrait que je porte plainte, que j'aie un motif légal, autrement ils ne s'embarrasseront pas à effectuer des recherches, ils ont bien d'autres affaires plus importantes à traiter... Pendant *Les Cordier*, on a tourné quelquefois dans de vrais commissariats, c'est bruyant, triste, sinistre, on y croise comme dans les hôpitaux toute la misère des hommes... Et puis tout prend des heures... Et même s'ils retrouvaient quelque chose, pourquoi nous donneraient-ils l'identité de la victime ?

– D'accord, mais ton inconnu dit vrai, il n'est pas fou. Elle tient son histoire. Et puis ça colle avec ce que t'a prédit ton voyant et avec tes rêves.

– C'est vrai... C'est moi qui vais devenir folle... Je sens bien que ma réaction n'est pas normale, que je suis troublée par cet article, mais je voudrais oublier mon trouble, faire un break, rendre ma vie plus légère. « Pas de stress pour ton cœur, surtout pas de stress... » me disait Steven, puis il ajoutait : « Le stress tue vraiment... »

– Qu'aimerais-tu faire ?

– Laisser le stress, la douleur glisser sur moi comme l'eau sur la toile cirée, me préserver, me sauver. Dix jours passés à souffrir, c'est trop. Je n'en peux plus. Il faut que j'accepte cette rupture, que je continue, que je me protège pour vivre longtemps.

– Que veux-tu que l'on fasse, là maintenant ?

– J'aimerais partir. Fuir un peu, me nourrir d'autres souvenirs. Il ne faut pas combattre la douleur, il faut la remplacer, lui associer une autre émotion, forte, vivifiante... Je n'ai pas arrêté de penser à Tara... J'aimerais faire un beau voyage... J'ai une envie irrésistible de partir,

de voyager...

– En PNL, ce que tu décris s'appelle un ancrage, tu peux modifier tes souvenirs douloureux en y associant d'autres souvenirs heureux que l'on se remémore ou que l'on crée...

– Peut-être, je ne connais rien à la... PNL ? Mais je m'efforce de me concentrer sur des pensées qui me font du bien.

– La programmation neuro-linguistique.

– Un ancrage ? dis-je, songeuse. Levons l'ancre plutôt ! Tu viendrais avec moi ?

– C'est possible...

– Qu'est-ce que tu fais pendant les vacances, tu t'occupes de ton fils ?

– Non, son père l'emmène à la montagne. Et tu voudrais partir où ?

– Je ne sais pas encore. Mais vite, loin et contre l'avis des médecins.

Le lendemain

Steven me hante encore. Je vais partir en voyage, changer le décor de son absence.

J'aimerais pouvoir lui parler, l'entendre, comprendre. Au moins ça. Briser ce silence, être sûre que c'est définitif, que je ne souffre pas pour rien. J'appelle Henriette, elle doit bien le croiser. « Il est comme d'habitude, il a l'air d'aller bien... Rien ne transparaît, mais vous le connaissez, il n'est pas du genre à livrer ses émotions... Il faut relativiser, mon petit, il y a des choses plus graves... Vous le savez mieux que personne... Faut tourner la page... »

Les mots d'Henriette m'attristent davantage. Je suis touchée. L'invisible flèche est profondément plantée. Je pleure à nouveau. Je déteste pleurer et je ne fais que ça. Henriette est confuse. Je m'excuse et raccroche, je la rappellerai quand j'irai mieux.

Je suis sûre qu'Henriette a raison. Steven va bien, il a déjà « tourné la page ». Il se fiche de ma douleur. Je m'en veux. Comment puis-je le méconnaître à ce point ? Vivre près de lui, rire avec lui, le caresser, lui parler, coller à sa peau toutes ces nuits comme une décalcomanie et pourtant ne rien savoir de lui, de qui il est vraiment.

Steven va bien... Peut-être même est-il soulagé... Moi, je ne « tourne pas les pages », je déteste cette expression simpliste, je n'oublie rien, je ne zappe pas, je ne renouvelle pas ma vie comme si rien avant n'avait existé. Elle est un fil continu que je tisse, je ne gomme personne, je suis faite de tous mes souvenirs, de mes amours, je suis un patchwork vivant de moments de vie, je suis faite des autres, pour les autres, et chacun m'a construite ou meurtrie. Je ne

tourne pas les pages, je les écris.

J'ai oublié de poser à Henriette une question que j'ai à l'esprit depuis une certaine conversation avec Lili. Je décide de la rappeler tout de suite pour ne plus avoir à lui reparler de Steven :

– Oui, mon petit ?

– J'ai oublié de vous demander... Cela n'a rien à voir avec la rupture... ou peut-être, d'ailleurs... Mais est-il possible que Steven ait participé ou assisté à ma greffe ?

– Alors ça...

Henriette marque un temps de réflexion.

– À l'époque, c'était quand, il y a trois ans, il était dans un autre service mais déjà dans le pavillon, il faudrait que je vérifie, ils sont nombreux, vous savez, une bonne dizaine par opération. Ça m'étonnerait, Charlotte, il était trop jeune. Peut-être en observateur, mais leur nom n'est jamais mentionné sur la feuille de service. Je vous rappellerai si je trouve quelque chose... En attendant, portez-vous bien, d'accord ? Donnant, donnant. Surtout, portez-vous bien, chassez le stress, Charlotte.

– C'est ce que Steven me répétait.

C'est rare qu'Henriette m'appelle par mon prénom. « Chassez le stress, Charlotte... »

Aujourd'hui, je marche dans la rue d'un pas assuré. J'ai une mission. Trouver la destination de mon voyage avec Lili.

Cela ne me prend que quelques minutes, le temps d'arriver à l'agence que j'avais déjà repérée à côté de la station de métro Duroc, en haut de ma rue. J'ai ma petite idée en tête mais je m'efforce de ne pas trop y penser pour ne pas être déçue. Pourtant, curieusement, il me semble impossible de partir ailleurs. J'ai très envie de fuir en Inde. J'ai besoin de ce voyage initiatique, de cette invitation à méditer, de rencontrer une autre humanité. Une seule chose m'effraie : le prix.

Aujourd'hui est un jour yang, fini le yin. Une affiche orange m'aveugle dans la vitrine, un prix barré, – 40 %, quelle aubaine, dix jours pour un tour du « Rajasthan des maharadjahs » ! « Dernière minute ! » J'entre. Le vendeur qui m'invite à m'asseoir me confirme en consultant son ordinateur qu'il reste encore quelques places. « Il faut faire vite », me dit-il. Le départ est prévu dans une semaine. Je suis excitée. C'est bon signe. J'appelle Lili sur-le-champ et l'informe de la divine promo.

– Tu n'as pas trouvé plus loin ? ! me rétorque-t-elle, un peu anxieuse.

– Mais c'est génial, on visite... (Je lis le dépliant que le monsieur me tend.) New Delhi, Jaipur, Udaipur, Fatehpur Sikri et Agra, le Taj Mahal. Le temple de l'amour ! Par contre, on ne passe pas à Benarès,

dommage...

– En dix jours, on ne peut pas ratisser toute l'Inde, ma belle et puis Benarès... Les corps morts qui flottent sur le Gange, il faut avoir le cœur bien accroché. Je connais une amie qui ne s'en est pas remise...

– Je t'ai dit qu'on n'allait pas à Benarès. Les hôtels sont top luxe. Alors t'es OK ?

– On vole en business class, au moins ? Faut un visa ? Des vaccins ? On part quand ?

– Le vol est en classe éco bien sûr, on ne peut pas aller en Inde en business class. Pas de visa, pas de vaccin, juste des comprimés de quinine si on se perd dans la jungle et on part mardi prochain.

Silence prolongé de Lili. J'insiste, je ne sais pas ce qu'elle va répondre, j'ai envie de passer mon téléphone au vendeur pour qu'il argumente mieux que moi, je gigote sur mon siège en croisant les doigts.

– Alors ? Allez, dis oui ! C'est magique, l'Inde, j'ai de bonnes vibrations, faut qu'on y aille, allez !

– OK...

Mai 2006

Paris-New Delhi : neuf heures de vol. Dans l'avion, je fais remarquer à Lili que, quand on est menue comme moi, on se sent en *business class* même en *économique* où la bonne taille des sièges me surprend agréablement. Lili est plus réticente et répète inlassablement la durée du vol : « Neuf heures, quand même... » Elle fait des exercices de respiration pour atténuer son appréhension avant qu'un heureux événement ne vienne la distraire. À sa droite s'est assis un jeune homme genre mannequin, très élégant, grand, les cheveux longs, blond cendré, le regard bleu pâle, un profil parfait qui me rappelle une version à peine plus virile de l'éphèbe qui arpente la plage dans *Mort à Venise* de Visconti. Il est très souriant et pleinement conscient de sa beauté. Il a cette façon subtile de vérifier son effet en regardant furtivement tout autour de lui en permanence comme s'il cherchait quelque chose. À peine assis, Lili entame la conversation, toutes lèvres déployées, « puisqu'on va passer neuf heures ensemble autant qu'elles soient agréables »... J'ai moins de chance, devant moi trône un immense turban parfaitement enroulé qui me bouche une bonne part du panorama. Je râle un peu. Lili m'informe entre deux simagrées séductrices qu'il s'agit de la coiffe traditionnelle des sikhs, une religion indienne, et que si j'avais choisi le Tibet comme destination où les moines sont petits et chauves, mon champ de vision ne serait pas ainsi réduit. Je rétorque que le Tibet sera la destination du voyage que nous

ferons à l'occasion de sa prochaine rupture, puis je poursuis ma vengeance en lui livrant à l'oreille mon intuition : son beau voisin est homo. Lili profite d'un redressement soudain du jeune homme qui veut sûrement s'assurer que tout l'avion sache où il est assis, pour me répondre :

– C'est clair, ma belle, mais je m'en fous, ce sont des amants excellents, doux et peu encombrants.

Le mannequin se rassoit et je me contorsionne pour suivre distraitemment le rituel jeu de mime des hôtes qui nous informent des bons gestes de sécurité. Moi, en cas de dépressurisation de la cabine, l'affaire est pliée, je meurs d'un arrêt cardiaque avant même que le masque à oxygène ne tombe à ma rescousse. Mon attention se dissipe vite, car mon père, amateur de statistiques, me dit régulièrement que l'on a infiniment plus de chances de périr dans la rue que de se crasher en avion et que si par malheur cela arrivait nos chances de survie sont quasi nulles. Je suis les facéties de Lili du coin de l'œil puis je décide de me plonger dans mon guide sur l'Inde.

Six fois la France en superficie, 1,1 milliard de petits Indiens et moi et moi et moi... La plus grande démocratie du monde, « une anarchie qui fonctionne », 40 % d'analphabètes mais une des plus fortes croissances économiques et surtout un voyage initiatique dont on ne revient jamais indemne.

L'hindouisme est la religion nationale, historique. Je découvre aussi les sikhs, tel mon voisin, dont j'apprends que le turban dissimule en fait une très longue chevelure, le monticule devant moi en devient fascinant. Au fil des pages, je retrouve mes pacifiques préférés, les jaïns, et surtout les bouddhistes dont j'aimerais définitivement épouser les préceptes.

Il n'y a pas de dieu unique en Inde mais plusieurs divinités. La lecture de toutes ces religions, ces légendes fantastiques, toute cette joyeuse bande divine m'interpelle. Qui a raison ? Quel est le dieu vivant ? Qui a créé la vie et détient la magie ? Qui décide des chances de crash de ce vol Paris-New Delhi ?

Selon la Trinité hindoue, le grand créateur du monde est le dieu Brahma.

Vishnou, dieu aux six mains, fantasme de toute ménagère, vole sur un aigle blanc, un peu comme moi à cet instant, et ne descend sur terre que pour faire régner l'ordre.

Shiva, et son troisième œil serti au milieu du front, perce les mystères et détruit tout ce qui n'est pas vrai. Vishnou et Shiva doivent être débordés !

L'hindouisme repose depuis trois mille ans sur quelques idées fondatrices.

Nous progressons en recherchant perpétuellement la vérité et

l'équilibre : le *dharma*.

Nous sommes responsables de notre *karma* composé de la somme de nos actes dans toutes nos vies terrestres.

Mieux vaut donc être bon pour obtenir le *samsara*, la réincarnation de notre âme dans une caste supérieure, une vie meilleure.

Je m'interroge, qu'ai-je donc bien pu trafiquer dans une vie antérieure pour atterrir dans une telle galère...

Bien qu'officiellement abolies, les castes subsistent car elles font partie intégrante de l'hindouisme. C'est le grand hic, la contradiction de cette supposée démocratie. Elles forment des catégories sociales rigides et codifiées dont les frontières sont difficilement franchissables.

Les brahmanes, la caste des prêtres et des érudits, ont, selon la légende, jailli de la bouche de Brahma le grand créateur ; les kshatriyas, nobles guerriers, sont sortis de ses bras ; les vaisyas, commerçants, artisans, agriculteurs, sont nés de ses cuisses et enfin les sudras, la plus basse classe, celle des serviteurs, sont échappés des pieds de Brahma.

Mais il y a pire encore : les « intouchables » ou les parias, ces hommes et ces femmes, hors catégorie, exclus de toute caste, destinés aux tâches les plus sales, à la manutention des déchets, des carcasses, de la crasse.

On ne peut pas approcher les « intouchables », car ils sont impurs, même leur ombre ne devrait pas frôler un brahmane.

En lisant, je développe une compassion immédiate pour ces parias intouchables, ces 200 millions d'hommes mis à l'écart.

Il n'y a pas si longtemps, on refusait de boire dans le verre d'un séropositif, de le toucher, de lui serrer la main ou de lui faire la bise. Certains pensaient à les parquer. Je pose mon guide pour calmer mon indignation et demeure songeuse. Et maintenant, est-ce que tout le monde boirait dans le verre d'un séropositif ? Pour me distraire, j'observe Lili qui ne prête plus du tout attention à moi et a définitivement classé son voisin dans la caste des « touchables », des « tripotables ». Et cela semble parfaitement leur convenir.

Dans la nuit, alors qu'un silence pesant s'est installé dans l'avion devenu totalement immobile, je suis saisie d'angoisse en voyant s'afficher sur le petit écran lumineux devant moi l'altitude de 10 000 mètres...

Dix kilomètres d'air glacé et léger juste là sous mon siège, entre moi et la Terre. J'ai l'impression qu'à tout moment cette immense masse volante qui ne repose sur rien peut se décrocher et plonger à pic pendant les dix plus longs kilomètres de ma vie... Mon souffle devient court, haletant, j'hésite à réveiller Lili qui sommeille la tête tendrement accolée à celle du jeune homme. Je fouille dans ma

pochette à médocs et fais immédiatement fondre sous ma langue un Xanax. Je parviens à me calmer un peu et reprends ma lecture.

Le bouddhisme est issu de l'hindouisme. Bouddha est né de sang royal, prince hindou qui s'est « éveillé », d'où son nom, au nord de l'Inde au Ve siècle avant Jésus-Christ. Le bouddhisme prône l'abolition des castes, tant mieux. Après avoir rencontré un mendiant, un malade, un vieillard puis un mort, Bouddha a eu la révélation des quatre Vérités que je commente en silence :

– *Toute vie implique l'insatisfaction et la souffrance* – Je suis d'accord.

– *La souffrance naît du désir, de l'attachement* – Je souffre d'amour.

– *La cessation de la souffrance est possible* – Bonne nouvelle.

– Pour aller vers l'Éveil, toucher au Nirvana, il existe un chemin, la *Voie médiane*, faite de justice, d'amour dépassionné et du respect de la vie.

Puis vient ma *Tara*, oh ! mon ange à moi, ma seule divinité, mère de tous les Bouddha, seule femme puissante et exquise du bouddhisme. Son nom signifie « étoile céleste » ou « libération ». Elle existe en plusieurs couleurs. La verte est la plus vénérée, elle a le pouvoir suprême d'écarter tous les dangers. Ma fille est fidèle à sa légende. Elle est toujours d'humeur égale, rien n'altère son sourire, elle ne veut jamais dormir dans son lit et me colle tout le temps. Et je la laisse faire contre l'avis des pédiatres. La nuit, sous les draps, sa main me cherche, elle veut me protéger. Lorsque son père et moi avons choisi ce prénom, nous ignorions sa symbolique bouddhiste. Tara, c'était pour nous *Autant en emporte le vent*, la terre de l'aventurière Scarlett O'Hara, ma terre promise. Je referme mon livre, je rêve, je médite, je m'assoupis...

Aimer sans souffrir, ne pas désirer sans cesse, rechercher la bonté, se purifier, trouver l'équilibre, la sérénité et... dormir. Alors que ma lecture m'a apaisée, mon Xanax produit son plein effet. Je m'endors suspendue dans l'air, loin de la terre ferme, flottant dans mes nouvelles pensées, un peu plus légère, plus sereine.

En arrivant à New Delhi, Lili et Adam – même son prénom est beau, me glisse-t-elle à l'oreille – échangent leurs numéros de téléphone.

Une voiture envoyée par l'hôtel nous attend.

L'Inde est un choc gigantesque. Je suis immédiatement accablée par la chaleur humide de cette fin de journée.

– Mai, juin, c'est la saison la plus chaude, je l'ai lu dans ton guide, ils ne font pas de remises pour rien, ironise Lili.

– Demande quand même au monsieur si c'est la température habituelle, dix jours comme ça, tu imagines ? Je suis déjà en nage.

Lili est bilingue alors que mon anglais mériterait d'être

perfectionné lors d'un prochain tournage hollywoodien. Le chauffeur est formel : « *Yes, normal.* » Puis il ajoute : « *Monsoon soon !* »

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– La mousson, bientôt.

La nuit tombe et les formes se mêlent. De l'autoroute, la banlieue de New Delhi ressemble à une autre banlieue de mégapole qui s'étalerait sans fin. Pas de signe reconnaissable de ce pays unique hormis la densité humaine et l'anarchie des habitations de toutes sortes qui accapare l'espace. Je ressens une vraie excitation, une appréhension aussi. Le ciel s'obscurcit vite dans la nuit naissante. Soudain un orage éclate. Il a la force de cette pluie lourde qui tombe sous d'autres tropiques. En quelques instants, l'autoroute est submergée, la circulation presque arrêtée. Je fais part à Lili d'un malaise grandissant qui me gagne. Je place mes mains sur mon torse et je ferme les yeux pour tenter de me détendre. Alors que le bruit de la pluie sur la tôle devient insupportable, je revois les images de mon rêve aussi nettement qu'un film lumineux, la voiture incontrôlable, la pluie violente, la vaste place ronde au bout de la route, je distingue une statue sur un large socle, mes mains sur le volant, du sang sur le rétroviseur, le nouveau-né, le balai des phares en sens inverse et le choc. Bang ! Je crie. Un concert de klaxon retentit et couvre ma voix. J'ouvre les yeux. Lili a posé une main sur mon épaule pour me rassurer. Elle tourne la tête comme une girouette et observe au-dehors. Le taxi essaie de se frayer un chemin parmi les voitures noyées, les motos couchées, les gens debout et trempés sur le côté de la chaussée. L'orage fulgurant passe. En quelques instants, tout est fini, le vacarme de la pluie et la noirceur du ciel qui devient anthracite. Le silence s'installe progressivement dans la voiture trop climatisée alors que nous pénétrons dans la capitale qui ruisselle encore.

Delhi est partagée entre la vieille et la nouvelle ville. Notre hôtel se situe sur cette frontière imprécise, pas très loin de la gare centrale. Le taxi déambule dans les vieux quartiers. Mes yeux roulent devant ce spectacle inconnu. Le front collé à la vitre, je découvre cet amoncellement urbain. Rien ici n'est beau, structuré ou cohérent. Une boutique de type occidental côtoie un taudis qui côtoie un immeuble de quelques étages aux fenêtres grillagées qui donne sur un garage miteux. Puis une ruelle traversée par un amas de fils électriques dont s'échappent des éclairs de courts circuits permanents qu'ignore la foule dense. Ça grouille partout, mon regard se brouille comme lorsque je fixais, enfant, une fourmilière en pleine action découverte sous un caillou. Au feu rouge qui n'en finit pas, les voitures s'accumulent autour de nous. Ma vitre est percutée d'un coup bref et sourd, je recule en criant. Un homme tape le carreau avec un bras amputé, il tend son unique main et sourit pour s'excuser de m'avoir

effrayée. Il insiste et frappe à nouveau. Je suis immobile, toujours en retrait, collée à Lili. « *Don't give, don't look* », nous dit sèchement le chauffeur. La voiture redémarre. L'homme regagne le trottoir, je le regarde disparaître lentement. Je tente de le suivre en me retournant sur la banquette. Ses yeux étaient incroyablement perçants, d'un noir laqué. Le chauffeur réclame notre attention et nous montre du doigt l'enseigne lumineuse de notre hôtel qui apparaît. Sur le trottoir au coin de l'entrée, des dizaines de personnes, des familles sont allongées à même le sol sur des tissus, des cartons. Des femmes drapées sont assises, indifférentes, elles nous regardent passer. Autour d'elles plusieurs gamins allongés. Des enfants dorment à ciel ouvert derrière quelques hommes debout qui se querellent. Les barrières de sécurité se lèvent, bienvenue dans un autre monde. L'Inde est un vaste et vertigineux contraste. Le lieu dans lequel nous pénétrons est étonnamment luxueux. Des lampadaires puissants éclairent des palmiers splendides qui percent le gazon ras. Les colonnades et les murs en lattes de bois éclatent d'un blanc pur sur fond obscur. Deux hommes en casquette et gants, à l'uniforme impeccable, nous ouvrent la portière en se courbant. « *Thank you, thank you very much* », dis-je. Avant de rentrer dans le lobby, je me retourne sur le parc. La rumeur de la foule est à peine perceptible, elle est pourtant là à quelques pas. Les maisons défaites, les ruelles envahies ont été gommées de mon paysage d'un coup de barrière magique. Les palmes tropicales se balancent et bruissent dans le vent chaud. Cet hôtel est un îlot irréel, un bastion colonial au luxe aussi beau qu'insupportable. Je suis dans la caste des nantis, je retournerai demain dans la misère.

Nous dînons légèrement d'un curry d'agneau tendre. Je n'aime pas habituellement ce qui est épicé et masque les goûts. Mais je veux un curry. « De toute façon, commente Lili en parcourant la carte, si tu n'aimes pas le curry, tu es mal barrée ici... » J'adore les *nan* au fromage, ces galettes tendres entre la crêpe et le pain, cuites à la minute dans un four à bois, saupoudrées d'un peu de cendre.

– Je ne m'attendais pas à ça, dis-je à Lili.

J'ai encore à l'esprit toutes les images disparates de notre arrivée.

– Impossible de s'attendre à l'Inde...

Au matin, Lili décide d'aller s'allonger au bord de la piscine au bleu profond. Je la presse un peu, j'ai envie de retrouver les Indiens. La tombe de l'empereur Humayun, classée par l'Unesco, se situe à moins d'un kilomètre. On pourrait y aller à pied ? Cela nous est fortement déconseillé par le concierge. Je ne m'entête pas en terre inconnue. Nous empruntons la voiture de l'hôtel. Au grand jour, l'enchevêtrement des ruelles de la vieille Delhi paraît infini. Les personnes qui dormaient sur le trottoir sont parties. Le trafic s'est

intensifié. La sécurité routière ici est inexistante, la vitesse illimitée comme le nombre de passagers par véhicule. Sur une moto sans âge, un jeune homme déterminé, la tête relevée, a coincé devant lui entre la selle et le réservoir un petit enfant. Derrière l'homme sa femme, dont le bas du sari jaune claque dans l'air, tient dans un bras un nouveau-né enveloppé dans des linges. Sur son dos, une fillette repose sa tête, les bras bien noués autour de sa mère. La femme me fixe un court instant d'un regard doré étonnamment serein.

Notre chauffeur pile, tourne, accélère, évite tout, une vache sacrée, une chèvre, un rickshaw au ralenti, sorte de petit fiacre tracté par un homme à vélo, puis il double un bus bondé avec des grilles en guise de fenêtres.

Voilà une forme humaine de jungle. Nous arrivons au mausolée du XVI^e siècle qui ne ressemble en rien à une tombe. Nous avançons dans un domaine immense composé de jardins qui s'étendent à perte de vue, de coupoles monumentales et de porches profonds. Tout est en marbre blanc ou en grès rouge. Le blanc symbolise la pureté et la mort aussi, la renaissance par la réincarnation. Le rouge est la vie terrestre, le sang, l'amour et la chair. C'est beau, simple, gigantesque. Ce tombeau aurait inspiré le fameux Taj Mahal. Je me promène éblouie comme Lili silencieuse et conquise, nous évoluons entre blanc et rouge, renaissance et amour.

Les nouvelles de France sont rares mais bonnes. J'entends ma fille comme si elle était près de moi, elle cherche à me situer sur une mappemonde et demande le nombre de « dodo » avant mon retour. Elle réclame un cadeau à la hauteur de mon absence.

Mon agent me demande si j'ai bien reçu la pièce de théâtre.

Steven a totalement disparu de ma vie. « Je m'en vais... » J'entends de nouveau claquer la porte, mon ventre se noue là maintenant, loin de tout, à cette seule évocation. J'ouvre les yeux sur ce monde alentour, je me concentre sur le spectacle de l'Inde qui aujourd'hui me remplit.

Nous quittons Delhi pour Udaipur, au sud du Rajasthan.

De notre chambre qui borde le lac, peut-être le plus beau paysage jamais contemplé, la splendeur unique de l'Inde. Au fond, les murailles d'Udaipur, ses palais suspendus, la ville ocre. De part et d'autre, des plaines, des collines jaune pâle, vertes, désertes. Au cœur du lac peu profond, le Lake Palace, planté dans la vase comme un paquebot échoué, un hôtel du XIX^e siècle qui occupe la totalité d'une îlette, entièrement taillé dans le marbre blanc. L'eau scintillante réfléchit les ocres des murs hauts et dentelés, le ciel orangé, le gros soleil oblique et la pâleur du grand bateau. Je demeure là, vibrante. Lili tente de me sortir de mon hypnose en m'énonçant tous les délices ayurvédiques du spa. Mon regard reste figé. Je pourrais passer le reste

de ma vie à éprouver l'intemporalité de la beauté et le meilleur des hommes. De grands oiseaux à la forme inconnue s'ébrouent dans le lac et le soleil déclinant recouvre l'eau d'un cuivre éclatant. Je plisse les yeux.

– Tu médites, little Bouddha ?

Je ne réponds pas à Lili.

– C'est superbe mais moi, je file au spa, je te laisse dans ton élément, ma belle.

J'ai dû rester allongée sur ma terrasse plusieurs heures sans bouger. J'ouvrais, je refermais les yeux. Ma vie devenait irréelle. La nuit et son air tiédi avaient remplacé le jour brûlant. Le lac s'illuminait, les remparts aussi. Des larmes douces trempaient mon visage. Je connaissais ce lieu. J'y étais déjà venu, avant, dans une autre vie ou dans un rêve, mais cette beauté m'était familière. Elle m'apaisait infiniment, plus encore que toute beauté que j'aie pu contempler avant.

Déjà vu, déjà ressenti, déjà admiré. J'ai déjà pleuré ici sur cette beauté.

Lili entre bruyamment dans la chambre :

– Je n'y crois pas ! Tu n'as pas bougé ? ! Je me suis fait masser, enrouler, gommer, épiler et toi, tu es restée là tout ce temps ? ! Tu déprimes, ma belle ?

Lili s'approche de moi et découvre avec surprise à la lumière du lampadaire mes joues zébrées de mascara coulé.

– Tu pleures ? Oh ! non, tu pleures, ma belle ? Trop d'émotions... C'est l'Inde ?... C'est l'autre ?... Ouvre les yeux... Regarde-moi. Regarde l'Inde. Ça va aller, crois-moi, ça va aller...

Lili se lève d'un bond et met un terme à sa compassion qui me gardait tristement inerte.

– Je meurs de faim ! Et toi aussi, allez ! Je veux ma *nan* au fromage et faire du shopping. Tu savais que les échoppes de la vieille ville sont ouvertes jusqu'à minuit ?

Udaipur, puis la rose Jaipur, le palais des vents, Ranakpur et son temple jaïn gris blanc aux détails infinis, Agra, son fort Rouge et le Taj Mahal... L'émerveillement est permanent. L'Inde m'éprouve, m'électrochoque.

La beauté se mêle au dénuement absolu, la misère, comme la chaleur, est accablante, massive. Je suis impuissante et déteste cet état. J'ai toujours aimé faire bouger les choses, cru à la possibilité de les changer, de tirer les fils de sa propre vie. J'aime défier le destin. Mais quel avenir pour ces gamins noirs de crasse ? Quel destin pour ces regards lumineux que je croise aux feux rouges en baissant les yeux, pour ces hommes dans ces bus entassés qui me toisent moi,

assise au frais dans mon 4×4 ?

Que puis-je faire ? Au moins le dire. Mais de l'Inde, c'est plus fort que moi, je veux retenir la beauté irréaliste, l'émotion de la beauté.

Le Taj Mahal est aussi beau, aussi blanc qu'en photo. Passé un porche qui le dissimule à dessein, il s'offre à vous d'un coup, majestueux, inouï.

Au centre, une immense coupole protectrice symbolise la rondeur de l'amour, de la femme. À ses côtés, deux autres coupôles plus petites qui ressemblent à des tétons. Autour, quatre colonnes, des tourelles effilées et hautes qui tendent vers le ciel, l'infini. La grâce du lieu immense me submerge. Lili est bouche bée. L'éblouissement incessant me fait tourner la tête. Je décide de m'asseoir sur un de ces bancs nombreux qui bordent le long bassin central. Je ferme les yeux en posant la tête entre mes mains. Lili me demande si je vais bien. Je ne réponds pas, je reste immobile. Je laisse le Taj Mahal illuminer mes yeux clos... Je me vois... marcher d'un pas régulier vers la coupole, le gravier craque sous mes pieds, je porte mon petit collier en or, et dans ma main, la main d'un homme... Je ne vois que sa main, son alliance, je ressens sa chaleur, la pression de ses doigts qui me guide. Je suis heureuse, pleinement. Et plus nous approchons du monument, plus je suis heureuse. Le lieu n'est pas très peuplé, l'air est presque frais. Puis, plus loin, sur la face du Taj Mahal, nous croisons nos mains sur un oiseau gracieux sculpté dans le marbre. Sans rentrer dans le mausolée, nous contournons la coupole, longeons un fleuve calme, vert pâle, puis revenons devant l'entrée pour pénétrer ensemble à l'intérieur...

– Charlotte ? Charlotte !

Je sens la main de Lili secouer doucement mon épaule. J'ouvre les yeux. Je demande à Lili par un geste lent de me laisser dans mes pensées. La douceur de ces images intérieures me baigne encore quelques instants. J'aimerais la retenir, qu'elle puisse me remplir longtemps. Lili s'est assise à côté de moi, elle patiente en admirant tout autour d'elle la beauté du lieu. Quand le sentiment doux s'est enfin échappé, je ressens une puissante tristesse, une solitude que rien, personne, aucune pensée ne peut rompre. Je sens mes larmes déborder. Lili s'inquiète.

– Mais enfin, parle-moi, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi pleures-tu sans arrêt ?

Je ne veux pas raconter ce qui m'appartient intimement, pas maintenant, j'aimerais retrouver ce souvenir d'où qu'il vienne pour le garder en moi. J'essuie mes yeux, me lève d'un coup en souriant à Lili et déclare :

– Viens, ma douce. Ce n'est rien, ça va passer, marchons.

– C'est normal, tu es touchée... tu repenses à tout...

– Oui... Ça passera, je te dis... Viens, rapprochons-nous, c'est

encore plus beau de près... Tu vas voir les fleurs, les oiseaux gravés... et, derrière, un fleuve paisible aux eaux vertes...

Lili me suit en m'interrogeant à voix basse d'un ton monocorde qui n'appelle pas de réponse : « Mais comment tu sais tout ça, toi ? »

Sur l'esplanade surélevée, devant la coupole, je fais observer à Lili la délicatesse des fleurs, des lotus, roses, tulipes et des oiseaux verticaux aux longues pattes. « Celui-là est très beau, non ? » Je désigne un oiseau semblable à celui de mon rêve. Une sorte de héron, une cigogne tropicale, un oiseau qui vit au bord de l'eau avec un long bec pour piquer le poisson. Je suis heureuse de le revoir. Je le touche, le caresse. Mon cœur bat. Nous marchons lentement autour de la coupole et quand on aperçoit à nos pieds, bien en contrebas, le large fleuve, Lili s'exclame : « C'est étrange, il était invisible. Il ne figure même pas sur le guide... »

Le héron gravé vient sûrement de là. Les artistes ont dû mêler les symboles et la vraie nature de ce lieu. Lili pose sur moi un regard intrigué. Nous continuons notre marche. Elle veut prendre une photo de nos deux mains jointes sur une fleur de lotus, symbole d'éternité. La manœuvre est compliquée, Lili tremble trop en tenant l'appareil d'un seul bras. Un touriste courtois nous aide. Au contact de la pierre, pressée par la main de Lili, mon cœur s'emballe à nouveau. Je dois m'asseoir. Lili veut visiter l'intérieur, je la laisse aller seule. « Tu n'as pas raté grand-chose, me dit-elle au retour. C'est sombre, mortuaire et quasiment vide. » Lili s'assoit et, pour me distraire, me raconte l'histoire romantique et cruelle du Taj Mahal...

Le Taj Mahal est en fait un tombeau du XVII^e siècle, dont la construction a duré trente ans, le tombeau de Mumtaz Mahal, jeune épouse d'un empereur, muse à la beauté sans pareil, morte trop tôt. La peine de l'homme esseulé était telle que personne ne parvenait à la comprendre, aucun architecte indien ne pouvait imaginer le monument à sa mesure. Le monarque fit chercher un jeune artiste de Perse dont la rumeur du génie avait déjà passé les frontières. Il fit secrètement assassiner sa fiancée pour que celui-ci puisse ressentir pleinement, immensément, la douleur de perdre l'amour. Ainsi naquit le Taj Mahal.

Nous restons une bonne heure sous le soleil mordant qui rougit ma peau, assises sur un banc de marbre devant le temple des amoureux. On plaisante enfin en se souvenant d'une photographie prise au même endroit de Lady Di tellement solitaire et mélancolique. Rien d'étonnant si on venait de lui murmurer la légende du Taj Mahal.

Nous repartons demain. Dernière halte : Fatehpur Sikri.

Une bonne heure de route pour y accéder. Je dois fermer les yeux, le chauffeur roule comme un dingue et rien ne peut le freiner, ni mes injonctions dans un anglais qu'il ne semble pas comprendre ni mes cris

réguliers. Sans jamais ralentir, il évite les obstacles qui jaillissent en sens inverse comme un gamin devant un jeu vidéo. Des camions immenses aux pare-chocs chromés menaçants, encore des vaches sacrées efflanquées, un éléphant même, des carrioles, des vélos et d'autres voitures aussi pressées que nous. Mais qu'y a-t-il d'urgent ? Je crie, je tousse, je me cramponne, je prie. Lili rit. Nous arrivons.

Il y a là une citadelle unique, abandonnée, plus belle encore que le fort d'Agra, faite de cette même pierre sanguine. Toutes les influences architecturales sont mêlées, musulmane, hindoue, chrétienne. La porte est gigantesque. Elle mène à la mosquée qui borde une cour pavée de pierres taillées en étoiles. Toutes les formes sont réunies, des tours, des voûtes, des colonnes, des ogives. C'est un lieu sacré. Il est recommandé de se déchausser. Par terre, des musiciens jouent de la flûte et du sarangi, sorte de petit violon rustique. Des mendiants, des intouchables me tendent la main. Je m'assois à côté d'eux. Je n'ai plus d'argent, je montre mes poches vides, je l'ai semé comme le Petit Poucet tout au long du chemin mais je leur tends les bras. Je veux les toucher. Je garde la main d'une mère au sari élimé serrée dans la mienne. La femme joyeuse est prise d'un rire qui se propage comme un feu au reste de la troupe. Certains restent endormis malgré l'effervescence. Je ris aussi, fort. « *Namaste...* » « *Namaste...* » « Bonjour » en hindi. Voilà tout ce que je peux dire.

Rions, rions encore, ensemble, entre parias. Au-dessus de nous, le ciel se fait soudainement menaçant. Ma bande se réfugie rapidement sous les arcades en crapahutant à quatre pattes. Moi, je reste et me relève. La pluie tombe vite, brutalement. Elle fait ressortir du sol poreux des flaques noirâtres qui baignent mes pieds nus.

– C'est sale, Charlotte ! me crie Lili qui s'est mise comme cette foule à l'abri.

Je m'en fous. J'aime cette eau crasseuse qui gicle sous les trombes, cette odeur terreuse qui pourrait me donner la nausée. Je suis seule sur cette place immense et je vais bien. Les musiciens n'ont pas arrêté leur musique et je veux l'honorer. Je vais danser. Une danse improvisée, inédite, la mienne, la nôtre : la danse des parias.

Je danse. Je tourne sur moi-même. Je laisse la pluie tremper mes cheveux, mes seins. Cette eau ruisselle sur moi comme un sang translucide et nouveau. La musique joue plus fort et ma troupe m'encourage en frappant le sol de leurs pieds, de leurs mains. Des gamins me rejoignent, ils gesticulent et m'imitent en levant les bras. Je tapote leur tête et eux tentent d'attraper mes mains qui tournoient. Mon pouce collé à l'index dessine un cercle, un œil, celui de Shiva. Mes poignets ondulent et mes doigts font des ronds dans l'air. Je fais voler mes cheveux et tanguer mes hanches. Je suis prise par une danse inconnue. Les enfants maintenant se collent à moi. Nous formons une

petite ronde quelques instants encore, avant que la pluie ne cesse aussi rapidement qu'elle a commencé. J'applaudis mes danseurs fiers et hilares qui regagnent les arcades et je rejoins Lili qui sanglote.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive, ma douce ?

– C'était magique. Tu semblais habitée, si heureuse, si vivante... Et cette danse...

Je quitte l'Inde éblouie, humble, électrisée, remplie de nouvelles couleurs, éclairée de nouveaux regards, pleine de vie, bouleversée par la splendeur de ce pays et l'émotion de sentiments nouveaux ou retrouvés.

De retour à Paris

Tara se saisit immédiatement de ses cadeaux : le dessin original d'une Tara verte, un sari rose et argent et un superbe Ganesh en peluche multicolore. Je dois l'avouer, j'en ai aussi acheté un pour moi, plus discret qui se loge parfaitement dans mon sac.

Ganesh est un des fils de Shiva. Il est mignon avec sa tête d'éléphant, ses quatre mains et un gros bidon de bouddha. Shiva, et son troisième œil destructeur, avait un caractère de cochon, il en a fait voir de toutes les couleurs à son pauvre fils qui au lieu de devenir névrosé a réussi à prendre le contre-pied de la nature paternelle. Le bel exploit. Ganesh est un résilient formidable, un enfant brimé devenu protecteur de l'humanité. Il ôte toutes les embûches qui se dressent en chemin vers de nouvelles aventures, il facilite tous vos projets, de plus c'est le dieu du spectacle, bref il est fait pour moi et pour Tara.

Que son Ganesh puisse la protéger longtemps dans ses aventures ! Oui, dieu Ganesh, protège ma fille, éclaire ses horizons, préserve son sourire, car s'il arrivait le moindre mal à Tara, ce serait fini pour moi, je perdrais la raison, simplement, définitivement, je périrais sans aucun désir de survivre. Tara est ma seule limite.

Ma boîte aux lettres déborde. J'y trouve une bonne vingtaine de courriers de fan que mon éditeur a réexpédiés. J'aime ces lettres reconnaissables parmi mille, originales, personnelles, au timbre souvent coloré. Elles sont chargées d'affection comme une pile. À chaque lecture, je ressens un lien. Un fan peut se livrer très facilement, intimement même, cela crée une étrange proximité touchante et virtuelle.

Les lettres sont souvent flatteuses et, même si j'y travaille avec ma psy, ces compliments me mettent toujours mal à l'aise.

Je ne me reconnais aucun mérite à me battre pour vivre. Claire me le répète assez : « Nous sommes fondamentalement programmés pour survivre. »

Au fond, je ne m'accorde pas de talent particulier, j'ai un regard critique sur moi-même.

Pour accueillir un compliment, il faudrait disposer d'un terrain favorable, compatible, qui contiendrait déjà une trace, un germe de ce compliment. Une cellule souche qui permettrait la reconnaissance, l'accueil des compliments. Il faudrait s'accorder un peu de valeur que chaque compliment viendrait grandir, lustrer.

Quand j'entends un compliment, j'ai l'impression que je ne peux pas le recevoir. Le sentiment de ma valeur m'est étranger. Je le regrette. Un compliment n'entre pas en moi, il glisse. Je souris et il disparaît.

Ma psy explique que le sentiment de valeur personnelle est lié à l'« estime de soi », à ce regard que nous portons sur nous-mêmes depuis l'enfance, le tout début. C'est un lien à soi profond, intime et souvent inconscient. L'amour parental construit l'estime de soi, puis la vie la renforce ou la malmène.

Mon père et ma mère m'aimaient sans l'exprimer vraiment. Le malentendu vient sûrement de cette retenue. Les enfants sont de petits saint Thomas, ils ont besoin de preuves d'amour pour y croire, de mots, de caresses. J'ai mal interprété l'amour parental. Je travaille à une autre version. Mais le mal est un peu fait, je ne me suis jamais sentie digne d'être aimée.

Et ma vie n'a rien arrangé : le VIH qui détruit aussi les proches, mon absence d'études dans une famille qui ne croyait qu'à ça, et le succès venu par hasard, cette lumière sur moi comme à jamais usurpée.

Je compulse rapidement tout mon courrier et le pose sur mon bureau, je lirai plus tard. Pas de nouvelles de mon inconnu. L'émission de Delarue vient pourtant de passer à l'antenne.

Lili m'appelle en larmes. Le chanteur est parti. « Il a pété un plomb. » Ils se sont violemment engueulés pour une histoire d'argent. Lili payait tout et en avait assez. Il a failli la violenter. Cela s'est passé au restaurant. « Heureusement », dit Lili en pleurant. Il était hors de lui, cocaïné, alcoolisé, sous médicaments, le bon cocktail pour gâcher une soirée, et sa vie. La nouvelle en fait me soulage, mais je dois compatir. Cet homme était dérangé, sans repères, sans valeurs, et ma Lili bien trop tendre, un peu paumée, prête à tout endurer pour entendre « je t'aime ».

Le cœur a ses raisons que la raison ignore... Blaise Pascal, mon illustre aïeul. Le cœur de ma Lili depuis son divorce n'est pas très

raisonnable. Je connais la nature friable de ma belle amie.

La légèreté et la bonne humeur constante sont des qualités que les personnes délicates fabriquent tel un antidote pour résister aux épreuves. Ma Lili est une femme blessée reconvertie par nécessité vitale à la légèreté. Son divorce, cet acte banalisé à tort, l'a laissée meurtrie, dévalorisée. Elle aimait son mari profondément. Elle l'avait connu bien avant qu'il ne devienne riche. Elle aimait son allant et sa capacité à l'émerveiller. Un jour, froidement, calmement, il lui a expliqué qu'au bout de dix ans il ne la désirait plus, c'était en quelque sorte normal, l'usure du temps. Il s'ennuyait à ses côtés, ils se connaissaient trop bien désormais, il n'y avait plus ce fichu mystère et la vie était trop courte pour prolonger leur mariage dans ces conditions. L'homme d'affaires devenu millionnaire est parti du jour au lendemain pour une autre femme, plus jeune, plus sexy et forcément plus mystérieuse puisque inconnue. Les hommes ne partent jamais sans un autre port en vue.

J'invite Lili à venir chez moi, elle accepte, elle ne veut pas que son fils la voie dans cet état. Sa grand-mère est venue s'occuper de lui. Je descends en bas de chez moi dans une boutique renommée qui fabrique cette drogue légale et addictive : le chocolat. Lili adore ça, le noir surtout presque amer, « le vrai », comme elle dit. Je veux le meilleur, j'achète une belle portion d'éclats fins et me laisse tenter par un petit sachet de ces pralinés au lait qu'il faudrait interdire. Je demande pour ma Lili une belle boîte rouge puis je me ravise : « Non, verte, s'il vous plaît. » Je préfère l'espoir à la passion.

Lili me remercie en pleurant. Elle n'est pas coiffée, pas maquillée, négligée. Elle s'en fout désormais, dit-elle.

– Pour plaire à qui ?

– À moi, pardi !

– Tu as raison, ma belle, devenons lesbiennes...

Ce n'était pas le sens de ma réponse. Je souris à Lili en la regardant engloutir son chocolat si frénétiquement que ses dents recouvertes lui donnent un air de la Thénardier dans *Les Misérables*.

Pour soulager une amie en rupture amoureuse, il n'y a qu'un seul comportement bénéfique à avoir : écouter.

J'écoute Lili avec l'infinie affection que je lui porte, je prends sa main comme elle a pris la mienne si souvent, je suis convaincue que tout ça passera vite et qu'elle retrouvera quelqu'un à la hauteur de sa qualité si seulement elle parvient à aimer un homme qui lui fait du bien. Mais je ne dis rien. Les conseils sont souvent inutiles, plus encore à chaud.

Je dois interrompre mon écoute après quelques heures pour me rendre chez ma psy. J'embrasse Lili qui va rentrer chez elle malgré mon invitation à se reposer ici. « Tu m'as fait du bien, ma belle », me

dit-elle en partant.

Chez ma psy

– Alors, Charlotte...

– J'ai l'impression que ça fait une éternité que l'on ne s'est pas vues.

– Trois semaines précisément.

– Mon voyage en Inde était incroyable...

Je fais part à Claire de mes sensations troublantes de déjà-vu. Ce fleuve que je ne connaissais pas derrière le Taj Mahal, invisible de l'entrée, cette main d'homme dans la mienne, mes larmes devant le lac d'Udaipur...

– Vous êtes entêtée, je vous reconnais bien là... Mais que croyez-vous ? Que vous revivez des souvenirs qui appartiennent à votre donneur ? Une expérience romantique de mémoire cellulaire ? Mais quelle amoureuse devant le Taj Mahal n'a pas ressenti une impression de déjà-vu ?

– Mais j'ai décrit ce fleuve qui passait derrière, avant de le voir, il n'était signalé nulle part, je découvrais ce lieu !

– Je vous crois, tout ça doit être troublant... Que vous dire... La sensation de déjà-vu est un phénomène courant que chacun a ressenti au moins une fois dans sa vie. Il intervient dans un contexte émotionnel fort et lorsque l'on vit finalement un événement longtemps désiré ou redouté. Votre description à l'avance de ce fleuve que vous ne voyiez pas peut être la résurgence d'un souvenir enfoui, d'une image oubliée. La mémoire inconsciente est comme la partie immergée de l'iceberg. Je ne crois pas à la voyance, ni à la mémoire cellulaire, à cet ésotérisme auquel vous semblez vous raccrocher. Si c'est vraiment cela qui vous intéresse, vous devez comprendre que je ne suis pas compétente pour vous répondre...

– Mais à qui puis-je en parler alors ?

– Avant de parler d'« inexplicable », assurez-vous que c'est vraiment le cas. Réfléchissez, comment auriez-vous pu connaître l'existence de ce fleuve ? Cherchez, un guide, une photo, un livre, cela peut être il y a longtemps... Croyez-moi, si nous parvenons à comprendre tout ce qui est explicable dans notre fonctionnement, alors la part restante inexplicable ou irrationnelle est infime... Il ne faut pas sous-estimer les capacités immenses de notre cerveau, les connexions incroyables que nous pouvons faire, une photo marquante vue il y a quelques années peut resurgir comme cela alors que nous la croyions oubliée. Avant de vous intéresser aux mystères de la mémoire cellulaire, tentez de percer les mystères de votre propre mémoire... Quand avez-vous vu une représentation du Taj Mahal pour la

première fois ? Vous êtes une amoureuse-née, ce symbole de l'amour a dû vous marquer il y a bien longtemps, quand ?

– Alors ça...

– Oubliez la mémoire cellulaire, sondez un peu votre mémoire...

Recherchez, souvenez-vous...

– Je ne me souviens pas de la première photo que j'ai vue du Taj Mahal...

Je m'interromps quelques instants et laisse ma mémoire opérer. Sollicitée par Claire, je me souviens maintenant d'une image précise.

– Ce n'était sûrement pas ma première vision, mais, lorsque j'étais en rééducation après ma greffe, il y avait dans le couloir un poster du Taj Mahal qui me faisait rêver...

– Très bien, peut-être ce fleuve y était-il présent... Vous trouverez d'autres images... Nos capacités de mémorisation sont surprenantes. L'oubli n'existe pas, nos souvenirs sont en veille, l'hypnose le démontre parfaitement comme l'analyse psychanalytique. Essayez de comprendre tout ce qui est explicable avant de vous passionner pour ce qui ne l'est pas. Se réfugier dans l'irrationnel représente souvent une fuite de sa propre réalité.

Juin 2006

Plusieurs messages au réveil. Dominique Besnehard me demande mon avis sur la pièce de théâtre *La Mémoire de l'eau* que j'ai reçue et pas encore lue. Marianne, de l'association Greffes de vie, me donne la date de la prochaine opération au jardin du Luxembourg à Paris : un lâcher de ballons le 7 juin à 15 heures en présence de la ministre de la Santé, Roselyne Bachelot. Henriette aimerait que je la rappelle à l'hôpital, c'est à propos de Steven, et Nathalie, l'assistante de mon éditeur, a reçu une lettre en recommandé à mon attention. Pour gagner du temps, puisque « ça a l'air urgent », elle me propose de passer la prendre rue du Cherche-Midi, pas loin d'ici.

Je suis saisie d'une excitation soudaine. Qui rappeler en premier ? Henriette ou Nathalie ?

Henriette me répond dès les premières sonneries et se met à parler d'une voix basse dès qu'elle me reconnaît.

– Pouvez-vous me rappeler plus tard... Ou bien c'est moi qui vous rappellerai, c'est mieux. Dès que ça m'est possible...

Puis elle raccroche sans que j'aie le temps de lui répondre. Qu'a-t-elle à me dire qui ne puisse être révélé à voix haute ? Qui était à côté d'elle ?

Nathalie est sur répondeur. Je m'habille en vitesse et je file chez mon éditeur. En un petit quart d'heure, j'y suis.

Une stagiaire souriante m'informe que Nathalie est en réunion

mais elle l'a entendue parler de cette lettre reçue ce matin qui doit être quelque part dans ce tas de paperasse qu'elle désigne devant elle avec lassitude.

– Ça fait plaisir de vous voir en vrai, en forme... dit-elle timidement en fouillant le bureau de Nathalie sans rien trouver. Je vais voir si je peux la déranger, elle a dû emmener son classeur en réunion.

Mon téléphone sonne, c'est Henriette. Je m'assois dans un coin d'attente exigü face à des piles de livres.

Henriette s'exprime de manière précipitée :

– Je ne peux pas vous parler longtemps, mon petit, mais je vous avais dit que je ferais des recherches... eh bien, le docteur Leroux n'a pas participé à l'opération de votre greffe...

J'interromps Henriette et propose de la rappeler tout de suite, car je vois arriver Nathalie d'un pas pressé avec à la main un courrier. Elle me tend l'enveloppe que j'identifie aussitôt.

– Bonjour, Charlotte, vous allez bien ? Voici le recommandé, un fan qui veut être sûr que vous receviez sa lettre, ce doit être important ! Par contre, j'ai l'impression que l'adresse est bidon, regardez, c'est drôle, non ? Il nous reste des photos de vous pour répondre s'il vous en manque.

– Son adresse ? !

– Oui, l'adresse de l'expéditeur, c'est un recommandé, mais lisez ! Je saisis la lettre.

– « Jean Marais, 4 rue de la Paix, 75011 Paris ». C'est n'importe quoi, la rue de la Paix n'est pas dans le 11^e arrondissement !

– C'est peut-être bidon, dit la stagiaire en relevant la tête. Mais ça veut forcément dire quelque chose. On n'invente rien à partir de rien...

– C'est juste, car l'auteur de cette lettre est du genre subtil.

La stagiaire se lève, s'approche de moi et relit par-dessus mon épaule. Je commente l'adresse :

– Jean Marais ? Bel acteur, à part ça rien... Rue de la Paix ? Monopoly, chanson de Zazie, bijoux chers, aucun lien avec moi... Paris 11^e ? J'y ai habité il y a longtemps...

– Si la rue de la Paix n'est pas dans le 11^e, je ne connais pas Paris, je viens d'Orléans, alors 11 veut dire quelque chose.

– 11, c'est novembre, je ne vois que ça. Le meilleur mois de l'année, celui de mon anniversaire !

Nathalie s'amuse de nos déductions puis s'excuse, car elle doit retourner en réunion. Prise au jeu, je continue à réfléchir avec la pétillante stagiaire qui me rappelle Lili alias Miss Marple.

– Mais pour le jour, c'est raté, moi, c'est le 29. Le 4 novembre ? Ah, ça y est ! J'ai capté. Mais c'est plus Guillaume Musso, c'est le *Da Vinci Code* ! C'est la date de ma greffe.

– Quel rapport avec cette lettre ?
– C'est trop long à expliquer... Merci pour votre aide, vous êtes très perspicace, et bonne fin de stage !
– J'adore les polars, c'est pour ça que j'ai postulé ici. Rien n'est jamais dû au hasard.

– C'est vrai mais, là, ce n'est pas un polar, c'est ma vie. Bon après-midi et bonne chance. Vous vous appelez comment ?

– Anne-Marie.

– Comme ma mère.

– J'ai lu votre livre, votre vie ressemble un peu à un polar, dit Anne-Marie d'une voix douce en replongeant la tête dans ses papiers.

En sortant du bureau, je rappelle aussitôt Henriette qui me répond, pressée :

– Ah oui, mon petit, je vous disais donc que le docteur Leroux n'a pas participé à votre greffe. Par contre, et là c'est bien parce que c'est vous et vous me promettez que ça reste entre nous, il est signataire de la feuille d'intervention du prélèvement d'un greffon cardiaque le matin même de votre intervention, à 5 h 19 précisément, le 4 novembre.

– De mon greffon ? !

– Non ! D'un greffon. Les greffons sont totalement anonymes et je ne peux de toute façon donner aucun nom, mais j'ai pensé que cette information que j'ai le droit de divulguer pouvait vous intéresser.

– Oui, bien sûr... Vous voyez toujours Steven ?

– Oui, je le croise de temps en temps. Rien à signaler, ma foi. Il a l'air d'avoir digéré sa rupture et son changement de service.

– Sa rupture, j'en suis sûre, mais pourquoi dites-vous « digéré son changement de service » ?

– Parce que d'après mes informations ce n'était pas vraiment son choix... Et vous, mon petit, comment allez-vous, quand venez-vous me voir ?

– Bientôt, mon Henriette, ma prochaine biopsie est dans un mois.

J'embrasse Henriette et oublie quelques secondes la belle enveloppe de vélin blanc que je tiens dans la main. Steven a participé au prélèvement d'un greffon cardiaque quelques heures avant ma greffe... Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? Il connaissait très bien la date de mon opération puisqu'elle figure dans mon dossier. Je l'ai par ailleurs mentionnée plusieurs fois après mes cauchemars.

Je caresse la texture délicatement poreuse de mon enveloppe Stafford défigurée par l'adhésif jaune des recommandés. Je vais aller m'asseoir dans ce salon de thé cosy juste en face où je croise parfois des personnalités.

Pas de stars aujourd'hui, pas un chat, moi et la serveuse désolée par cette inactivité. Je commande comme d'habitude une tasse de thé

blanc, une part de tarte au citron et exceptionnellement un mini-baba au vieux rhum. J'ai besoin d'un peu de courage. J'ouvre mon courrier :

CHÈRE CHARLOTTE,

VOTRE GESTE M'A BOULEVERSE, PROFONDEMENT TROUBLÉ. J'AI COMPRIS BIEN SÛR. JE VOUS RECONNAIS, INSPIRÉE ET TOUCHANTE. VOTRE MESSAGE NE S'ADRESSAIT QU'À MOI ET DANS CET INSTANT SECRET J'AI RESSENTI VOTRE FORCE, VOTRE VOLONTÉ. QUE VOS YEUX SONT BEAUX. QUELLE BELLE PERSONNE VOUS ÊTES. POURRAIS-JE UN JOUR SOUTENIR L'INTENSITÉ DE VOTRE REGARD, ME TENIR FACE À VOUS ? JE NE LE PENSE PAS.

VOUS COMPRENDREZ MA DÉCISION, J'EN SUIS SÛR.

À REGRET MAIS AVEC LA CONVICTION QUE CELA EST MIEUX POUR NOUS, JE VAIS ARRÊTER DE VOUS ÉCRIRE. JE NE VEUX PAS LA CONFUSION DES SENTIMENTS. VOUS M'ÊTES DÉSORMAIS TROP PRÉCIEUSE POUR CELA. VOUS MÉRITEZ TELLEMENT QUE L'ON NE S'INTÉRESSE QU'À VOUS. IL ME SERAIT CEPENDANT IMPOSSIBLE DE VOUS RENCONTRER SANS PENSER À L'ÊTRE QUE J'AI AIMÉ. JE SERAIS AINSI DÉLOYAL ENVERS VOUS DEUX.

QUOI QU'IL M'EN COÛTE, JE DOIS TERMINER MA CORRESPONDANCE. JE PARTIRAI BIENTÔT À L'ÉTRANGER POUR QUELQUES ANNÉES. J'ATTENDAIS DEPUIS LONGTEMPS CETTE OPPORTUNITÉ DE CHANGER DE VIE, DE ME DONNER UNE AUTRE CHANCE SI CELA EST POSSIBLE.

AVANT DE VOUS LAISSER, JE TIENS À NOUVEAU À M'EXCUSER DE CET ANONYMAT NÉCESSAIRE, DE CETTE ADRESSE SYMBOLIQUE, MAIS SURTOUT À VOUS REDIRE COMBIEN JE SUIS HEUREUX DE CETTE VIE NOUVELLE EN VOUS. JE SUIS SÛR QUE VOUS CONTINUEREZ À DONNER DE L'ESPOIR AUX AUTRES. LÀ EST PEUT-ÊTRE VOTRE MISSION.

JE SUIS HEUREUX D'Y AVOIR QUELQUE PART CONTRIBUÉ.

JE N'AI JAMAIS DIT ADIEU, CE MOT M'EST INCONNU, ALORS SIMPLEMENT JE VOUS EMBRASSE.

X

Je replie la lettre en réprimant une émotion vive dont je

reconnais le goût unique. Il y a dans ma carapace souriante une fissure cachée que les hommes qui m'ont quittée ont à chaque fois aggravée. L'insupportable sensation d'abandon. Être laissée, oubliée, seule avec ce vide qui résonne dans mon corps creux, mon cœur béant, inutile. Je ressens aujourd'hui l'abandon alors que j'ai conscience que ce sentiment est infondé, sans réalité, fou.

Je comprends que j'avais intimement espéré qu'une forme de lien avec cet inconnu se créerait, j'attendais cette lettre sans le dire, je la guettais dans ma solitude, j'ai touché mon collier pour la recevoir, Lili a raison depuis le début, mais je me refusais à accepter que je voulais rencontrer cet homme. J'ai aimé ses lettres irréelles, stylées, leur fantaisie romantique, leur bienveillance.

Je décide de ne parler à personne de ce dernier courrier. Je ne le relis pas. Je le referme pour toujours en me répétant sans cesse comme un mantra : « Il a raison, il a raison. » Je rentre chez moi.

Le soir, avant d'aller dormir à côté de ma fille, je me surprends à penser à Steven en voyant défiler le générique de fin de *Prison Break*. J'entre dans cette période apaisée où le souvenir presque indolore devient possible. Je repense à notre première rencontre dans son bureau. Je l'entends me parler avec un enthousiasme doux, mi-fan, mi-docteur. Qu'avait-il dit précisément qui me garde ce soir éveillée ?

« Votre greffe a eu lieu ici, comme le prélèvement d'ailleurs... » Je retrouve avant de m'endormir cette phrase qui m'échappait. Ce n'était pas inscrit dans mon dossier, mais Steven pouvait être affirmatif, car il avait participé au prélèvement de mon greffon. Et s'il avait fait le lien entre cette opération et ma greffe, il devait avoir la certitude que ce greffon prélevé m'était bien destiné.

J'imagine que dans un même établissement, à quelques mètres d'un autre bloc opératoire qui se prépare, en répondant aux questions des chirurgiens sur la compatibilité de nos cœurs, en les rencontrant peut-être, il est impossible qu'il n'ait pas pris connaissance de l'identité de la personne greffée. Steven connaissait donc celle de mon donneur.

Marianne m'a demandé de la rejoindre au jardin du Luxembourg pour le lâcher de ballons roses symbolique de l'association Greffes de vie. La ministre sera présente, la presse aussi et plusieurs personnes greffées.

Je suis à l'heure, toujours. La ponctualité fait partie de mon éducation. Marianne m'accueille chaleureusement, elle est un peu tendue, la ministre ne devrait pas tarder. Le protocole doit être respecté. Elle doit arriver en dernier pour ne pas attendre. Le maire de l'arrondissement est déjà présent. Certains policiers en civil se mêlent à la petite foule. Je suis surprise par le peu de personnes réunies pour l'instant. Je m'approche d'une jeune femme qui m'apparaît immédiatement sympathique. Elle se tient debout à côté d'un petit garçon impatient qui tente de nouer autour de son poignet tous les fils de ses ballons. L'hélium soulève un peu son bras. J'apprends que l'enfant a 8 ans. C'est son fils, m'annonce-t-elle fièrement. Il est greffé cardiaque depuis un an. J'observe un temps de silence en pensant à tout ce que cet enfant a dû supporter. La mère me dit que la rééducation a été rapide, qu'il n'a pas trop souffert. Le seul point noir, c'est l'antirejet et des complications rénales sérieuses qui pourraient dans quelque temps paralyser ses reins et le contraindre à une dialyse permanente. Je souris au gamin. Je m'aperçois que dans mon esprit les greffes étaient réservées aux organes usés d'adultes malades. Marianne m'avait pourtant informée de ces malformations cardiaques qui affectent les enfants. Mais j'avais totalement effacé cette réalité de mon esprit. Je m'accroupis à hauteur du petit garçon et suis émerveillée par la candeur de son sourire. Il est heureux d'être là debout dans l'air doux de l'été qui commence, une main portée par l'hélium, l'autre agrippée à sa mère.

– Moi, c'est Charlotte, et toi ?

– Matthieu.

– Ils sont super beaux, tes ballons, tu en veux d'autres ?

– Oui, mais faudra bien me tenir pour pas que je m'envole.

– Promis.

Puis je dégrafe un bouton de mon chemisier et je montre à Matthieu notre point commun, ma cicatrice affinée, mon zip sur le cœur, je lui demande :

– Tu sais ce que c'est, ça ?

- La même cicatrice que moi.
- Oui. C'est la marque des guerriers.
- Quand est-ce qu'on lâche les ballons ?
- On attend une dame importante qui vient saluer les guerriers, une dame du gouvernement !

J'embrasse le gamin sur le front, je laisse mes lèvres un instant sur lui les yeux fermés. J'aimerais lui porter chance. Je me relève d'un bond. Je vais aller chercher d'autres ballons. Moi aussi, j'en veux. Plein. Un bouquet de ballons roses pour être plus légère et me faire une petite tournée de Paris dans ce ciel lumineux façon Mary Poppins avec Matthieu.

– Charlotte ? !

Marianne m'appelle.

Les quelques journalistes qui semblent peu motivés s'attroupent. Roselyne Bachelot arrive. Elle m'apparaît fidèle à l'image que j'ai d'elle, armée d'un vrai sourire gourmand, d'humeur joyeuse et déterminée. Marianne me présente en tant que marraine de l'événement et greffée cardiaque. La ministre l'interrompt :

– Oui, enchantée, mademoiselle, je connais bien votre histoire... Greffée mais aussi beau combat contre le VIH... Que de courage ! C'est sympathique de vous impliquer comme ça. Vous avez l'air en bonne forme.

Marianne précise à la ministre attentive et empathique que je suis la seule greffée cardiaque séropositive en France. C'est vrai, nous étions trois il y a quelques années, un a fait un rejet, un autre s'est suicidé. Je ne tiens pas à passer pour une curiosité et m'empresse de retourner la question à Roselyne Bachelot.

– Oui, je vais bien, merci, et vous ?

La ministre sourit et plante ses yeux à la fois rieurs et sérieux dans les miens, elle est sympathique.

– Ça va toujours, n'est-ce pas ? Il le faut ! Alors, chère madame, ces ballons ? lance-t-elle en se retournant vers Marianne.

Après un discours documenté et touchant de la ministre, je dois prononcer quelques mots, peu habituée à ce genre d'intervention :

– C'est l'histoire d'une jeune femme qui aime tellement la vie qu'elle eut besoin d'un autre cœur. Il y a presque trois ans, à la suite de deux infarctus mal soignés, il me restait 10 % de capacité cardiaque. Mon ventre se remplissait d'eau que mon cœur ne pouvait pas chasser. Il était épuisé, nécrosé. J'avais 34 ans. Après la greffe, un examen a révélé que mon cœur malade n'aurait survécu qu'un mois de plus. Je remercie mon donneur. (Je pose à cet instant une main sur mon cœur.) Je remercie tous les donneurs d'espoir et de vie, et leurs familles.

Nous lâchons les ballons. Je vais chercher Matthieu, il est fier de

saluer la dame du gouvernement. Je regarde ces grosses bulles roses monter dans l'air, dans les cieux, dans le repère des donneurs et, pour tromper une mélancolie soudaine, je me pose cette question insolite : jusqu'où montent les ballons d'hélium ?

Alors qu'ils disparaissent vite, poussés par ce vent qui me décoiffe sans cesse, tout le monde se synchronise en tendant une main vers le ciel. Merci à tous les donneurs ! Et merci aux proches qui ont l'humanité, le courage, l'intelligence d'autoriser le don.

J'aimerais demander à Roselyne Bachelot pourquoi il n'est pas possible de connaître l'identité de son sauveur. Pourquoi faut-il tout le temps y penser comme à un être anonyme presque virtuel ?

J'aimerais comprendre, j'aimerais remercier en face à face ces proches dont l'accord a prolongé ma vie. Les remercier autrement qu'avec un ballon qui bientôt éclatera dans l'atmosphère. Pourquoi est-il impossible de savoir, de dire merci, de nouer peut-être des liens d'amitié formidables avec des hommes solidaires, généreux, être ensemble comme une famille recomposée plutôt que de rester ignorants, frustrés, esseulés.

Roselyne Bachelot a un vrai emploi du temps de ministre, chronométré, elle doit partir. Deux hommes et une femme pressés avec des kits main libre d'agents secrets encastrés dans l'oreille viennent la chercher. Quelques motards font déjà retentir leur sirène. Avant de partir, la dame sympa me claque une bise généreuse. Je la regarde s'engouffrer dans une berline sombre sur laquelle clignote un gyrophare bleu. Dans une autre vie, je serai ministre.

Juillet 2006, Paris

Lili s'est remise, comme je l'avais prévu, plutôt rapidement de sa rupture. Le chanteur l'a relancée quelques fois, il est même venu pleurer un soir en bas de chez elle avec des fleurs. Devant sa résistance, il l'a insultée, menacée en hurlant du trottoir. Une voiture de police s'est arrêtée. Ce fut le clap de fin.

Tandis que nous dégustons à la terrasse ensoleillée d'un café une nouvelle sorte de thé vert aux propriétés hautement antioxydantes, Lili m'extirpe de mon indolence en posant, le visage soudainement soucieux, une de ces questions improbables dont elle a le secret :

- Tu crois à la bisexualité ?
- Pourquoi ? Je ne sais pas. Je crois peut-être à la « bi-mémoire » en moi... mais la bisexualité...
- Je ne te l'ai pas dit mais j'ai revu Adam.
- Qui ?

– Le mannequin dans l’avion pour l’Inde.

– Non ! Et alors ?

– Nous avons passé la nuit ensemble après une vraie mise au point. Il se dit bisexuel, très attiré par moi, mais pas amoureux. Il voulait juste me revoir. Il a plaisir à être avec moi.

– Au moins, c’est clair... Bisexuel... Les quelques bisexuels que j’ai pu rencontrer ont pour moi toujours eu l’air plus homo que bi. Un bisexuel est peut-être simplement un homo curieux ou un gay qui ne veut pas être trop simplement étiqueté.

– Il dit être attiré par les femmes et les hommes et ne peut se passer ni des uns ni des autres. Freud disait que nous étions tous bisexuels et que nous passions d’une sexualité à l’autre au gré de nos déceptions...

– Ah bon ? Eh bien, il faut croire alors que je ne suis pas assez déçue des hommes... Je ne me sens pas du tout bisexuelle. Mais Adam, son attirance hommes-femmes, ce n’est pas du 50/50, j’imagine ?

– Quelle question ! Je ne vais pas lui demander les pourcentages comme la composition d’un lainage... C’est sûrement plus complexe que ça.

– Justement, tu devrais, ça pourrait l’aider à formuler plus précisément sa réalité. J’ai eu plein de potes homos qui assumaient très bien leur sexualité mais pas bi comme ton Adam.

– Et toi, tu n’as jamais...

J’interromps Lili :

– Non, jamais. Qu’est-ce qu’il y a, ma Lili, tu veux faire ton *coming out* ?

– Mais non, tu es folle !... En fait, c’est moi qui suis folle, paumée, profondément déçue par les hommes...

Lili affiche une vraie tristesse maintenant, l’expression de son visage a changé, elle est complètement perdue, ma Lili, soudainement avachie, à la dérive, je l’aiderai à se retrouver. Puis elle redresse la tête, bombe le torse, refusant de gâcher ce moment d’été lumineux, elle fixe le ciel immuablement bleu, rit franchement quelques secondes et me regarde avec une lueur nouvelle dans les yeux :

– Tu n’as jamais eu envie d’embrasser une fille même une fois ? Comme ça, juste pour essayer ?

– Non. Et toi ?

– Non... Mais si je t’embrassais là tout de suite pour voir comment ça fait d’être bisexuelle ?

– Là, comme ça, devant tout le monde ? Tu perds la raison, ma Lili, dis-je tendrement.

– Oui... Là tout de suite.

Je suis prise moi aussi d’un rire nerveux sonore que j’interromps en voyant Lili se rapprocher lentement. Elle avance ses lèvres au

dessin parfait en fermant les yeux. Elle vient à moi, je reste immobile. Je laisse Lili m'embrasser quelques brèves secondes. Moi aussi, je ferme les yeux. Je retrouve la sensation oubliée du baiser, le plaisir de ce contact intime sans ressentir de vraie différence. L'amitié et l'amour se mêlent, les lèvres se ressemblent. Les passants murmurent mais je m'en fous. L'instant est unique. L'union tendre de deux solitudes. La transgression douce d'un interdit dépassé, pulvérisé en une fraction de temps, une éternité.

Nous reprenons vite notre conversation après ce moment à part, à ce jour jamais reproduit.

Quant à Adam, je conseille à Lili de suivre son instinct, son désir, mais de se préserver, de ne pas s'attacher. Elle le reverra plusieurs fois sereinement avant qu'il ne disparaisse sans remous en laissant un vague souvenir de plaisir charnel, aussi intense que volatil.

C'est la première journée de plein été à Paris. La chaleur dénude et humidifie les corps. La Corse et Steven me reviennent à l'esprit. Je suis surprise car je pense moins à lui. Un baiser et les souvenirs jaillissent. Cela aurait fait un an.

– Un an, c'est les noces de quoi, de coton ? demandé-je à Lili.

– Un an ? Je ne sais plus... Les noces de latex ! Tu n'as toujours pas reçu de réponse de ton inconnu ?

– Non, rien, dis-je avec aplomb.

– C'est étonnant... J'étais sûre qu'il comprendrait ton message...

Une bande de garçons américains de plus en plus bruyants, assis quelques rangs derrière nous, agitent des petits drapeaux de leur pays en levant à tour de rôle leur chope de bière. Ils nous invitent à les rejoindre. Ont-ils vu notre baiser ? Pourquoi sont-ils si excités ?

Ils nous expliquent que c'est leur fête nationale, dix jours avant la nôtre. Nous les remercions poliment de leur invitation. Lili me fait remarquer qu'ils sont mignons et moi qu'ils sont saouls. Nous rentrons à pied en chantonnant *La Marseillaise* par anticipation.

Nous sommes le 4 juillet, je redoute cette date.

Le bruit du moteur mêlé à la férocité de l'orage est étourdissant. Mon collier trop serré entaille la chair de mon cou. Mon ventre me fait mal, je le tiens d'une main que je plonge soudain entre mes cuisses. Je saigne abondamment et la vue agrandie de ma main rougie m'effraie. Mon souffle devient rapide comme celui des chiens. L'homme qui s'assoit à côté de moi n'a pas de visage. Il pose sa main sur mon épaule et je ne la sens pas. J'entends juste sa voix déformée qui résonne dans l'habitable clos : « Viens avec moi. »

La voiture désormais est incontrôlable. Deux phares immenses clignotent face à moi. Un klaxon hurlant retentit comme le cri des paquebots en quittant le port. Et je m'enfonce dans une lumière blanche qui envahit ma nuit et j'éclate dans le néant.

Je me réveille d'un coup, seule, effrayée dans mon lit. Je colle mon ventre à mes jambes que je replie, je les enserme de mes bras, fort. Le menton pressé sur mon torse, je fais le dos rond, je me referme tout entière, je me protège les yeux clos. Je me parle tout haut pour croire à mon réveil. Puis, à voix basse, dans le silence de la nuit, je murmure : « Je n'en peux plus, je n'en peux plus... »

Au matin, je repense à mon rêve. Rien ne s'arrêtera si je ne cherche pas. Ni mes cauchemars, ni l'angoisse, ni les sensations puissantes de déjà-vu. Je dois retrouver ma sérénité pour pouvoir vivre mieux, travailler, pour préserver ma santé physique et psychique.

Je vais aller au bout de tout cela. Je vais percer ce mystère qui s'est emparé de moi, trouver la lumière dans ces explications contraires. Je veux faire disparaître la peur et ces images d'une autre que moi. Tout cela n'est pas le fruit de mon imagination, le travail de mon esprit. J'ai beau chercher, je ne vois aucune symbolique dans ces rêves, ces sensations, rien qui m'appartienne. Ces images, ces goûts sont totalement, définitivement extérieurs, étrangers à moi, à qui je suis. Je vais suivre mon intuition.

Je décide aujourd'hui, calmement, de rechercher seule l'identité de mon donneur, d'aller au bout de cette quête.

J'appelle Henriette pour qu'elle me donne les coordonnées du

chef de clinique, le responsable du pavillon de cardiologie où ma greffe a eu lieu.

– Pourquoi, ça ne va pas ?

– Je vous expliquerai.

Le rendez-vous est fixé, je rencontrerai le grand professeur dans son bureau à l'hôpital Saint-Paul dans dix jours.

J'appelle Pierre le voyant. Il se souvient bien de moi. J'aimerais obtenir un autre rendez-vous. Il se montre d'une honnêteté irréprochable qui renforce ma confiance en me répondant que c'est trop tôt, qu'il faut au moins attendre la fin de l'année avant de se revoir. Je l'informe de ce qui m'arrive et de la réalisation de ses prédictions. Il est satisfait et me demande comment je vais. Je suis tourmentée mais physiquement je vais bien. À ce sujet, je me souviens qu'il avait vu une dégradation de mon état de santé mais aussi une guérison. Quand ?

– La principale limite de la voyance, c'est le temps, chère Charlotte. Il est difficile de prédire avec précision la chronologie de ce que l'on voit. Plus l'événement est important, plus il peut intervenir dans le temps. Ce qui apparaît souvent, c'est le court terme et l'essentiel. Ne vous en faites pas. Tout va se calmer et l'amour vient à vous, les surprises de l'amour... Rappelez-moi l'année prochaine, j'aurais plaisir à vous revoir.

Avant de raccrocher, je pose une dernière question à Pierre :

– Que répondez-vous aux sceptiques, à ceux qui ne croient pas à vos prédictions ?

– Qu'ils ont raison, qu'il faut respecter ses croyances. Mais je ne demande pas de croire, juste de constater. Les vrais voyants sont des médiums, ils relient les hommes au mystère, à la magie de la vie qui leur échappent encore, à cette énergie qui nous relie. Ils anticipent, ressentent, ils ont une autre perception du temps. Le mystère de la vie a ses messagers. Mais les hommes réfutent ce qu'ils ne comprennent pas...

J'ai donné mon accord pour jouer dans la pièce de théâtre *La Mémoire de l'eau* de Shelag Stephensen, mise en scène par Bernard Murat.

La pièce est drôle et grave à la fois.

Le metteur en scène est superbement talentueux, l'histoire intrigante. Trois sœurs au fil de vies différentes se perdent de vue puis se retrouvent à l'occasion des obsèques de leur mère. Dans la maison familiale où rôde encore le fantôme de la disparue, alors que les sœurs fouillent les décombres d'une vie, le passé, l'enfance, ses drames et ses rires, les souvenirs enfouis resurgissent. Le titre de la pièce, son thème et les similitudes avec ma propre vie me troublent. Je tais ce sentiment et me concentre déjà sur mon rôle. Les répétitions commenceront dans quelques mois. Nous jouerons début 2007.

La perspective me réjouit. Je vais retrouver le public, sa clameur, sa chaleur, cette forme d'amour qui me touche toujours et me rend accro, les feux de la rampe qui aveuglent un peu et plongent la scène dans une lumière irréelle.

Mon visage et mon corps n'ont plus grand-chose à voir avec la jeune fille que j'étais il n'y a pas si longtemps. La greffe et les effets secondaires de la trithérapie ont modifié ma morphologie, la graisse s'est accumulée, déplacée. Je me sens disgracieuse. Je ne veux pas remonter sur scène comme ça. J'ai des joues de hamster. Un renflement graisseux des pommettes jusqu'au menton élargit mon visage. Des poches épaisses alourdissent mon regard. Mon ventre est rond et tendu comme celui d'une femme enceinte. Mes jambes sont, elles, totalement dépourvues de graisse, sèches, fines et musclées, comme mes bras. Je suis une grenouille au visage aplati avec de petits yeux bleus et un large sourire. Mes cheveux sont épais et brillants, naturellement colorés, je pourrai au moins me cacher.

Je prends rendez-vous chez deux chirurgiens esthétiques que mon agent m'a recommandés.

Le premier me fait d'emblée une impression mitigée. Il a les mains tachetées d'un vieillard et la tête de mon neveu. Il refuse de m'opérer. « Ça ne servirait à rien, le succès n'est pas garanti et ça reviendrait de toute façon », m'assène-t-il. La graisse de mon ventre ne peut pas être aspirée, car elle se loge à l'intérieur et non en surface. Le docteur au visage poupon se montre désagréable, pressé, il n'a pas de

temps à perdre avec une patiente à risques, il m'assure que compte tenu de mon état de santé je devrais m'estimer heureuse d'être en bonne forme, ne pas trop attacher d'importance à mon apparence physique. Il ajoute : « Vous êtes comédienne, vous savez paraître. Eh bien, continuez ! »

J'informe le chirurgien sans âge que sa psychologie est déficiente, que ses mains ne vont pas avec sa tête mais qu'il ne faut pas y attacher d'importance. Je claque la porte de son bureau design dans un fracas à décrocher les belles lithographies d'art moderne que je fixais pendant son insupportable sermon. Je ressors de chez lui partagée entre envies suicidaires et meurtrières.

Le second chirurgien est le bon. Il confirme le diagnostic du premier spécialiste pour ce qui est de mon ventre, mais il accepte de retirer la graisse de mon visage en admettant des risques possibles de récurrence. Compte tenu de mon âge et de l'importance que mon apparence revêt pour moi, pour mon métier, cela en vaut la peine. Il m'opérera très vite.

En quelques semaines, je retrouve figure humaine, mon regard d'avant et un contour harmonieux du visage. Une tête de femme plutôt pas mal sur un corps inchangé de grenouille qui amuse tant ma fille, une sorte de nouvelle divinité hindoue.

Août 2006

Dans quelques jours, j'emmènerai Tara en Bretagne jouer en famille sur la plage du Val-André. Aujourd'hui je vais à l'hôpital Saint-Paul rencontrer le grand professeur qui dirige le pavillon de cardiologie dans lequel j'ai été greffée. J'arrive en avance pour aller saluer Henriette et récupérer les résultats de la biopsie que j'ai faite il y a deux semaines. Ils sont prêts depuis quelques jours déjà, mais je ne suis jamais pressée de connaître ma vérité médicale, quelle qu'elle soit.

– Bonjour, mon Henriette ! J'ai une question stratégique pour vous.

– Je vous en prie...

– À part la retraite et le crochet, qu'aimez-vous dans la vie ?

– Les gens gentils et le chocolat. Mais qu'est-ce que c'est que ces marques sur votre visage ?

– Je me suis fait opérer pour être plus belle. Moi je suis gentille ?

– Oui.

– Très bien... Si je vous couvrais du meilleur chocolat qui soit, noir ?

– Oui, uniquement noir avec des éclats croustillants. Pour mon départ en retraite ? C'est gentil, dans trois cent trois jours...

– Donc, si je vous couvrais de chocolat délicieux aux éclats croustillants... Pourriez-vous me livrer tout le contenu des dossiers médicaux qui me concernent ? dis-je plus doucement.

– Mais, mon petit, vous perdez le sens commun, vous voulez que je sois renvoyée à trois cent trois jours de la retraite ? Il s'agit du secret médical, peut-être le secret le mieux gardé. En France, on ne plaisante pas avec ça. Personne n'acceptera de vous donner des informations secrètes... Mais pourquoi cela est-il si important pour vous ?

– Je ne peux pas tout vous expliquer, je veux juste connaître l'identité de mon donneur. Je sais que mon greffon a été prélevé ici quelques heures avant ma greffe. Steven a participé au prélèvement, vous le savez, j'aimerais connaître l'identité de cette femme, s'il vous plaît...

Henriette souffle et baisse la tête l'air gêné en fouillant sur son bureau.

– Vous êtes impossible... Tenez vos résultats, mon petit. Tout va bien, votre cœur est bien accroché, n'est-ce pas là l'essentiel ?

– Vous ne pouvez donc rien pour moi, vous êtes certaine et quand vous partirez en retraite ? Je peux patienter...

– Non, mon petit. Ne me mettez pas dans une situation embarrassante. De plus, je crois qu'en 2003 il y avait déjà les codes-barres alors, même si on le voulait, on ne peut pourrît rien savoir.

– Les codes-barres ?

– Oui. 2003 ou 2004 ?...

Henriette s'interroge.

– Les greffons sont étiquetés comme ça depuis quelques années, ce qui les rend totalement anonymes. Faudrait que je vérifie dans votre cas. Mais qu'est-ce que je dis ! Je n'ai rien à vérifier du tout, mon petit, rien !

– Admettons que le greffon prélevé ne soit pas le mien, qu'est-ce qui vous empêche de me donner l'identité de cette femme ?

– Mais comment savez-vous que c'est une femme ?... Vous voyez, j'ai voulu vous rendre service... Je ne peux rien vous dire, rien. Changeons de sujet, s'il vous plaît !

– D'accord, pardon, il faut que j'y aille, j'ai rendez-vous avec le directeur du pavillon. Où est son bureau ?

Le directeur du pavillon est un professeur en cardiologie émérite, un vieux monsieur charmant, distingué, dont l'acuité d'esprit fait toujours luire ses yeux. Il ressemble à mon grand-père Papoum qui était pharmacien en plein cœur de la Bretagne. Il porte une blouse blanche impeccable avec écrit sur la poitrine à l'encre indélébile son nom et son titre. « Que puis-je pour vous, chère mademoiselle... » Je

parle pendant une demi-heure sans m'arrêter. Je sollicite toutes les forces, toutes les émotions en moi. Un vrai plaidoyer. Si je n'obtiens pas mon information, je mériterais au moins un petit César. Je me prends à mon propre jeu. Je ris, je pleure sincèrement, sûrement fatiguée, je raconte ma vie depuis le VIH, le décès de ma mère, les infarctus, la greffe, ma mémoire cellulaire, ce cauchemar récurrent qui hier encore m'a réveillée, mon désir de remercier, de savoir, de soulager la peine de cette famille endeuillée, de leur montrer que la vie a repris en moi, grâce à eux, qu'ils peuvent être fiers et peut-être plus heureux maintenant...

– C'est un beau parcours, chère mademoiselle. Vous êtes bien courageuse. Je comprends parfaitement tout ce que vous m'avez décrit. La séropositivité historique depuis cette époque fatale pour des milliers, la greffe cardiaque... Cela fait beaucoup pour un seul être. Mais regardez-vous. Que voulez-vous de plus que d'être en vie comme vous l'êtes ? Tout ça se dissipera avec le temps. L'anonymat des greffes est une barrière étanche et parfaitement indispensable. Les choses sont déjà assez compliquées comme cela sans y ajouter des considérations affectives, humaines, subjectives qui compliqueraient beaucoup le processus, le deuil, le don et l'acceptation du don, la reconstruction. Je comprends votre revendication, je l'ai souvent entendue. Mais il ne peut y avoir d'exception. C'est la règle et je suis le garant des règles.

Le professeur prend mes mains dans les siennes, il les réchauffe quelques instants en silence avec une bienveillance qui me touche, puis il dit pour conclure, le visage serein, de sa voix de sage : « Croyez-moi... Tout ira bien. »

Je ressors en larmes de cet entretien. J'ai vidé mon cœur comme je ne l'ai pas fait depuis longtemps. Je vais voir Henriette dans son bureau pour un peu de réconfort. Elle se lève en m'apercevant et me prend dans ses bras.

– Allons, allons, mon petit... Mais qu'est-ce que c'est...

Je continue de pleurer sur le col tricoté de son gilet qui dépasse de sa blouse. Puis je m'excuse de l'avoir taché d'un peu de maquillage. Je relève la tête de son épaule, je veux me ressaisir, je frotte mes yeux, je cherche un mouchoir. « Je vais vous donner un Kleenex. » Alors qu'Henriette fouille ses tiroirs, je fais quelques pas devant la porte de son bureau et je l'aperçois, à l'arrêt à quelques mètres de moi, Steven stoïque, le visage blanchi par les néons, tenant des dossiers à la main et me fixant quelques secondes encore avant de faire brusquement demi-tour. Henriette l'a vu. Elle me sourit en me tendant un mouchoir. J'ai cessé de pleurer, j'embrasse les joues d'Henriette, sa chair de mère, je m'excuse, je la remercie et je file.

Dans le taxi, je laisse un message à Steven. « Bonjour... Voilà ce que tu aurais pu me dire. » Puis, après des heures passées sans aucune

réponse, un deuxième et dernier message : « Pourquoi m'as-tu caché que tu avais assisté à ce prélèvement de greffon ?... »

Les vacances au Val-André sont paisibles, à peine troublées par une inondation tenace du sous-sol de notre maison familiale qui fait pester mon père.

Alors que l'eau continue d'envahir la cave et trempe les souvenirs poussiéreux de plusieurs vies, j'apprends déjà mon rôle dans *La Mémoire de l'eau* et m'amuse de ce parallèle.

Un matin dans le jardin, alors que je suis déjà assise sous le soleil marin mon texte en main, mon père sort de la maison en tenant à bout de bras un de mes carnets de note de l'école primaire Sainte-Catherine à Paris. Il l'a sauvé des eaux et veut me le montrer.

« Très bonne élève, fort potentiel, appliquée mais un peu rêveuse ! »

L'air tiède sèche le papier mouillé et je feuillette un morceau de mon passé. Ce n'est pas mon temps de conjugaison favori de la vie. Je préfère le présent. Le passé m'apparaît tel un puits insondable et dangereux dans lequel je pourrais facilement sombrer si je penchais la tête pour apercevoir mon reflet. Pourtant, dans le vent salé qui vient du large, bercée par les rires des enfants qui courent au bout du jardin, je me sens d'humeur joyeuse et curieuse. Je contemple la calligraphie du commentaire élogieux de Mlle Perrimond : *« Fort potentiel... mais un peu rêveuse... »*

Je lis le carnet humide puis je le referme. Ses feuilles gondolent et forment un recueil au contour irrégulier. J'aime cette forme nouvelle de désordre. Je m'allonge dans l'herbe au parfum terreux et je ferme les yeux. Quelques lignes droites écrites comme sur une règle et Mlle Perrimond s'anime dans ma mémoire.

Claire a raison, nos souvenirs sont en veille.

Une nostalgie rare coule en moi. Mlle Perrimond était une institutrice dévouée, passionnée de mathématiques, aux cheveux noir corbeau assortis au tableau, toujours attachés, invariablement plaqués sur sa tête ronde. Parfois j'imaginai sa vie aussi lisse et monotone que ses cheveux. J'étais une enfant studieuse, appliquée et un peu rêveuse, c'est vrai. Mais comment ne pas rêver devant le tableau noir de Mlle Perrimond ? Elle disait tout le temps : « C'est mathématique ! » comme si la vie était uniquement régie par une logique implacable. La classe de l'institutrice à l'écriture mécanique m'ennuyait alors que d'autres professeurs m'ont passionnée. Rien de ce qu'elle pouvait raconter ou écrire ne ressemblait à la vie dont je rêvais. Le tableau noir de Mlle Perrimond me déplaisait autant que ses cheveux contenus. Elle montrait toujours machinalement du doigt ce tableau comme une référence permanente même lorsqu'il restait vide. Je n'aimais pas son absence de couleurs, sa forme rigide.

Mon coude posé sur le rebord de la fenêtre haute, je grattais d'un

ongle agité le vernis craquelé de mon bureau en bois. Le corps toujours un peu bancal et le regard en fuite, je scrutais le ciel parisien, le dégradé changeant de ses ombres et tout ce qui pouvait y bouger. Je rêvais. Je suivais les nuages qui sans cesse se déformaient, les oiseaux libres, les feuilles d'automne, et je parlais. Je m'échappais de la classe fermée. De temps en temps je revenais à ma réalité et fixais Mlle Perrimond avec un sourire d'ange puis rapidement je regardais dehors à nouveau, dans le ciel, dans la cour aussi où bientôt j'irais rire et jouer.

Mon tableau à moi n'était pas noir, pas rectangle, pas sec ni raturé de blanc crissant, il était immense et je le retrouvais à chaque vacance. Mon tableau était toujours humide, friable, clair, magique, il était tout, mon terrain de jeu, mon domaine et mon écritoire préférée : la plage étendue à perte de vue du Val-André. Je rêvais de liberté, de jeu, d'une vie d'aventure dont je remplirais les pages d'une écriture fantasque. Je rêvais aux vacances en regardant le ciel qui par-delà les toits allait trouver très loin la plage et son sable magique. Je ne comprenais pas l'origine du sable. Intriguée, j'avais posé la question. La réponse m'avait rendue encore plus perplexe : « Le sable vient des rochers, des coquillages que la mer, les vagues, les marées ont transformés en poudre ! » Ah bon ? Si l'eau de mer qui mousse dans mes mains pouvait moudre la roche, alors tout était possible.

J'aimais le sable, cette matière unique dont je ne retrouvais jamais la trace ailleurs que sur la plage. Assez ferme à marée basse pour pouvoir y courir jusqu'à perdre le souffle, et délicat, malléable, assez mou pour amortir mes chutes régulières. Mes cousins, mes copains s'appliquaient à construire des châteaux que j'aimais piétiner quand le soleil disparaissait derrière l'île du Verdelet. Quand tous ces bâtisseurs minutieux désertaient leurs œuvres, je restais sur place et regardais ces enfants résignés traverser longuement la plage comme des petits moutons. Ils obéissaient à ces bergers gesticulants qu'on apercevait là-haut sur la digue et dont l'éloignement diminuait fortement leur pouvoir sur moi. « Les enfants ! On rentre maintenant, allez, il va faire froid ! Il va faire noir... » Je restais sourde à ces appels répétés, juste le temps de commettre mon crime joyeux. Je shootais dans les tours, les ponts-levis, je terrassais les châteaux sans princesses en un rire fracassant, je tassais le sable dérangé et rendais à la plage son aspect lisse et sauvage.

Puis je levais alors les deux mains pour signaler que j'allais bientôt obéir et profitais de ces derniers instants pour imprimer avec mon râteau un message géant sur le sable. Un prénom, celui d'un garçon, un compagnon de jeu au sourire doux, un petit amoureux. Sur l'immensité plate et molle de la plage du Val-André, autour de mon élu du jour, je dessinais un cœur, un cœur de sable. Il était aussi grand

que possible et devait être aperçu de loin, visible de la digue, de la maison de mes grands-parents où je dormais. De ma chambre, en secret, je regardais mon cœur avant qu'il ne disparaisse dans l'obscurité, et au matin, dès le lever, je me précipitais à la fenêtre ronde pour constater l'effet de la marée qui, comme mon ardoise magique, avait tout effacé.

Un jour, je n'en crus pas mes yeux, je vis mon cœur intact. Lumineux, il était bordé d'un filet d'eau scintillante et brillait comme un bijou d'argent. Sans manger, je courus pour retrouver le prénom que j'avais inscrit dans mon cœur. J'y voyais déjà un signe, une preuve terrestre de l'amour. Mais le nom était illisible, détrempé. Seuls restaient les bords creux de mon cœur de sable anonyme...

Tara et sa cousine me réveillent sans ménagement par le jet d'un ballon. Elles veulent aller à la plage. J'y étais...

Je retrouve en Bretagne ma sœur Aude plus jeune que moi de cinq ans, qui mène une vie calme en province. Elle me ressemble, ma petite sœur. Souvent je crains qu'elle ait pu souffrir de l'attention qui s'est concentrée sur moi, malgré moi. Je la vois peu, elle protège sa vie et elle me protège aussi parfois d'un mot, d'un appel, d'une caresse. Je sais qu'elle est là.

L'été au Val-André, je revois toujours avec le même plaisir des amis, la famille, tous ces fidèles à la magie bretonne. On me trouve « très bonne mine » malgré quelques petits hématomes qui colorent encore mes joues. Ma sœur, qui d'habitude ne s'intéresse pas à ces choses-là, me questionne :

– C'est vrai, tu as changé de tête, tu fais plus jeune que moi, tu as fait quelque chose ?

– Une greffe de joues !

Tara prend des leçons de tennis. Je l'accompagne chaque jour et reste au bord du court à regarder ses exploits. Le professeur est sympa. Il me sourit constamment. Il crie qu'il faut regarder la balle pour bien la frapper sans appliquer ce qu'il dit. Il est grand, bien bâti, son corps a le cuivre mat des peaux tannées par le soleil. Autour du biceps, un fin tatouage comme un lierre grimpant et 0 % de matière grasse. Pas de régime protéiné, juste huit heures de tennis par jour depuis des années. Il vient me trouver sur mon banc, sûr de lui, et me propose d'aller boire un verre sur la digue avec Tara qu'il trouve particulièrement douée. Va pour un thé au soleil.

– Ce sont des lauriers, ceux du vainqueur !

Le prof désigne le dessin sur son bras.

À ma question sur sa vie personnelle, il répond : « C'est compliqué... » J'apprends qu'il est marié, qu'il a un enfant et est en cours de séparation. Il aimerait me revoir. Pas moi. Si c'est compliqué,

mieux vaut ne pas en rajouter. J'ai passé l'âge des amours d'été et le seul attrait du corps ne m'a jamais suffi.

Demain je rentre à Paris. Une pluie fine a vidé la plage. Le ciel s'est obscurci, l'air s'est rafraîchi, l'été finit et je reste sous les arcades du casino à fixer l'horizon. Les nouvelles sont rares. La pièce de théâtre est repoussée au mois de mars. Que vais-je faire jusque-là ? Depuis ma greffe, je n'ai reçu aucune proposition de télévision ou de cinéma. C'est dur de vivre du désir fluctuant des autres. Je repense à Annie Girardot qui m'avait fait pleurer en criant sa douleur aux césars... « Peut-être, je dis bien peut-être, je ne suis pas tout à fait morte... » Je chasse l'image du visage ravagé de l'actrice bouleversante et je suis des yeux dans le ciel lourd le cirque joyeux des mouettes nombreuses qui volent bas, au ras de l'eau. Les marins y voient le signe que la pluie va durer. Il est temps de partir.

Paris, septembre 2006

Mes rêves étranges continuent avec une intensité constante qui souvent me paralyse au réveil malgré l'habitude. Chaque rêve quand je le vis s'accompagne toujours d'un sentiment puissant de première fois, les images sont toujours effrayantes. Je prends rendez-vous avec le directeur général de l'hôpital Saint-Paul. Je continue mes recherches. Je veux savoir.

Ce soir, je sors. Pierre m'a prédit que je retrouverais l'amour, alors je pars à sa recherche. Voilà donc l'induction, l'influence de la voyance dont me prévient Claire.

Je vais me montrer dans une soirée people invitée sur une péniche par une marque chic à l'occasion du lancement d'un sac à main. L'objet est beau, élégant, on me l'offre en cadeau. C'est gentil. Il y a des people, des photographes à people et surtout une faune à people. Des hommes, des femmes plutôt beaux, habillés bien branchés, dont personne ne sait vraiment d'où ils sortent. Ils rient fort et vous embrassent franchement comme s'ils vous connaissaient depuis toujours. Et, dans le doute, je me laisse embrasser. Un super beau mec un peu agité m'adresse la parole après une bise sifflante. Je réponds poliment en sirotant un peu de champagne. Il se présente comme acteur. C'est étrange, sa tête ne me dit rien. « Charlotte, une photo tous les deux, s'il vous plaît ! » Un photographe transpirant nous mitraille sans attendre que je lui réponde. Nous reprenons notre conversation :

– Tu as joué dans quoi ? demandé-je.

– En fait, je suis acteur mais je commence à peine dans le vrai

cinéma...

- Le vrai cinéma ?... Et avant ?
- J'ai fait dix ans de porno. Ça te gêne ?
- Non, mais ce n'est pas mon truc.

Je m'excuse gentiment, je vais continuer ma ronde. Le plus difficile pour moi dans ces soirées, c'est de répondre à la question : « Alors, qu'est-ce que tu deviens, t'as des projets ? » Je discute avec une comédienne pétillante que je ne connais pas personnellement, qui m'apprend après quelques coupes qu'elle aussi est... séropo, depuis quelques années seulement. Elle murmure le mot à mon oreille. « Cela s'est su dans le métier », me dit-elle. Elle ne fait plus grand-chose, elle non plus n'a pas de projets, elle fait encore des voix pour la publicité ou des doublages. Pourquoi suis-je la seule à parler ouvertement de séropositivité ? Cette histoire m'attriste et ce soir je veux être gaie. On échange nos numéros de portable et je décide de m'amuser vraiment. J'interpelle le photographe que je croise à nouveau en lui demandant joyeusement de ne pas abuser de mes clichés avec l'acteur porno. Puis je me faufile jusqu'à la piste de danse. L'énergie accumulée pendant mes vacances bretonnes me permet de me trémousser longtemps. La musique est bonne. Je tournoie, je lève les bras, je sautille. Je remarque un homme charmant qui reste dans mon sillon depuis quelques instants, il se rapproche de moi et m'invite à me désaltérer après de tels efforts. Nous passons le reste de la soirée ensemble. Il est rédacteur en chef d'un magazine respecté. Cultivé, il m'impressionne, il semble connaître tous les sujets que j'aborde, l'Inde, la mémoire cellulaire à laquelle il croit et mes peintres préférés : Rothko et Rembrandt. Il est drôle aussi, très drôle. Je n'ai pas vu le temps passer. Lui non plus, me dit-il, courtois. En fin de soirée, il propose de me raccompagner. Dans sa voiture de luxe, il me tend la main élégamment. Je la saisis en inclinant le dossier de mon siège électrique qui me rappelle celui du dentiste. Je me laisse porter. En arrivant en bas de chez moi, il décide de se garer dans une petite impasse qu'il connaît à proximité. Puis il se penche vers moi, ferme les yeux et m'embrasse doucement en évitant ma bouche. Ses mains m'étreignent avec une fougue soudaine, il caresse mes seins, mes cuisses, je le caresse aussi, j'accompagne son désir. Il est très excité, répète-t-il rageusement, très excité, il fait courir sa bouche sur moi, dans mon cou, sur mes épaules, dans le haut de mon dos, le creux de mes bras. Il me caresse et m'embrasse encore. Nous nous enlaçons. Puis il s'arrête net en poussant un râle prolongé que je reconnais. Il a joui, comme ça, par l'effleurement de mes doigts. Il s'excuse et m'embrasse à nouveau, plus tendrement cette fois, la tempête est passée. Il me demande mon numéro de téléphone et me promet de m'appeler demain. Il a passé une soirée délicieuse.

Je m'endors en revivant la fougue juvénile du drôle de journaliste. Cela faisait longtemps. Pourquoi ne m'a-t-il pas embrassé sur la bouche ?

Il m'appelle le lendemain comme promis. Je me réjouis de voir son nom, que j'ai déjà enregistré, apparaître sur mon téléphone. Sa voix est plus grave aujourd'hui, il semble contrarié, pas de préliminaires :

– Dis-moi, Charlotte, ce qu'on a fait hier soir... par rapport à toi... tu vois... que tu sois... séropo, y a pas de risques pour moi ?

J'ai raccroché sans répondre. En 2006, un journaliste brillant qui m'a juste caressée, que j'ai simplement frôlé, me demande si je ne lui ai pas ainsi transmis le VIH... Je reste interdite, allongée sur mon canapé, collée à mon chat que je caresse. Les séropositifs restent « intouchables », la peur est tenace. Jusqu'à quand ? J'attendais un baiser, je me sens giflée.

Ce soir, je regarde fixement la météo à la télévision. Depuis quelques jours, je prépare un commando vérité en solitaire, sans Lili qui a prolongé ses vacances en Savoie jusqu'à la mi-septembre.

Il y a un fort risque d'orage cette nuit sur Paris. Tant mieux. Je m'assois à la fenêtre et Caviar me rejoint, il a dû être chat de gouttière dans une vie antérieure, il passe son temps sur les toits. Du cinquième étage, je peux contempler tout le ciel. Le jour grisé fonce et, du sud, bien après Montparnasse, je le vois arriver, massif et sombre, le bel orage.

Il est presque 10 heures, la nuit est totalement tombée, j'entends les premières gouttes claquer sur le zinc. J'y vais.

J'ai appelé un taxi qui doit m'attendre en bas.

– Bonsoir, monsieur. Place de la Nation, s'il vous plaît.

– C'est grand Nation, où ça sur la place ?

– Où il y a les colonnes.

– Par l'avenue du Trône ?

– Je ne sais pas précisément, mais il faut que je voie les colonnes. Allez-y, s'il vous plaît. Ça me reviendra là-bas.

La place de la Nation est de l'autre côté de la Seine, à l'est de Paris, et je ne m'y suis pas rendue depuis des années. Le taxi démarre et déjà le bruit de la pluie drue qui tombe sur le toit, provoque sur mon corps des ondes de frisson.

– Qu'est-ce que ça tombe... On va prendre une de ces saucées...

Le chauffeur marmonne en ralentissant à mesure que la pluie redouble d'intensité. Le boulevard Saint-Germain est déserté, la gare d'Austerlitz semble plongée dans le noir, on longe les quais qui ruissellent puis on traverse lentement la Seine dont la surface crépite sous les trombes d'eau. En quelques minutes les routes sont noyées,

des flaques profondes giclent sous la tôle au passage des roues. Je sursaute. Les essuie-glaces peinent à chasser toute l'eau et crissent à chaque battement. L'orage bat son plein. Le vacarme dans la voiture est étourdissant, j'ai envie de descendre. Au feu rouge, instinctivement, je saisis la poignée.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous n'allez pas sortir comme ça ?

– J'ai peur. J'ai peur de l'orage...

– Vous voulez que je vous dépose gare de Lyon ? Vous pourrez patienter à l'abri.

– Non... Continuez. Je suis effrayée, j'ai eu un grave accident il y a quelques années... par une nuit d'orage...

– Je comprends... Mais je ne peux pas rouler plus doucement... Ça ne va pas durer.

J'entrouvre la fenêtre pour renifler l'air. Je maintiens mes yeux ouverts et laisse un filet d'eau mouiller mon visage. L'orage faiblit un peu. Bastille, je connais bien ce quartier, j'y ai habité plusieurs années. Rue du Faubourg-Saint-Antoine et, tout au bout, la place de la Nation. Les colonnes sont de l'autre côté. Ma gorge se serre et m'empêche de parler, mon cœur cogne dans mon torse.

– Ça y est, on arrive. Vous voyez les deux colonnes, là, c'est le boulevard du Trône. Alors on fait quoi ?

Je ne réponds pas. Je connais le boulevard du Trône, mes parents n'habitaient pas très loin.

– On fait quoi, mademoiselle ? !

Le taxi s'arrête et allume ses feux de détresse. Je demeure muette. J'ai fermé les yeux pour échapper aux colonnes, j'ai bouché mes oreilles pour ne plus entendre le bruit de la pluie. La voix du chauffeur et le tic-tac du warning s'éloignent de moi puis deviennent inaudibles. Dans mon obscurité silencieuse, mon cauchemar s'anime. La route luisante qui défile à toute vitesse, les phares, le nouveau-né, le klaxon hurlant, la grande place à quelques pas et le choc plus fort encore et cette sensation indolore que ma tête s'écrase. Quelques secondes passent, furtives, puis je sens la main du chauffeur secouer mes genoux.

– Ça ne va pas ? Vous voulez que je vous ramène chez vous ? dit-il inquiet.

– Non... Je vais sortir... Ça va passer...

– Pas là, pas comme ça, il pleut encore.

– Ce n'est pas grave, il fait bon, je vais marcher...

Je tends au chauffeur un billet attrapé dans mon sac et je sors. L'orage s'est calmé, mais la pluie continue de tomber. Je respire à l'air libre, profondément, plus de voiture, je marche en gardant les yeux bien ouverts, écarquillés sur la réalité. J'évite de regarder les colonnes.

Je vais faire le tour de la place et trouver un endroit pour me sécher. Ma mission n'est pas finie. Je n'ai pas pris de parapluie, j'ai oublié. Je suis trempée mais je n'ai pas froid. L'air de septembre est encore tiède et ma peur se dissipe. Au coin d'un boulevard qui file à angle droit, j'aperçois de la lumière, une épicerie ouverte. Je m'abrite sous la bâche quelques instants puis je demande où se trouve le commissariat le plus proche. Un monsieur debout sur le pas de sa porte me montre d'un bras tendu la direction à suivre en me parlant à peine.

Devant l'enseigne bleu, blanc, rouge, j'hésite à entrer. C'est maintenant ou jamais, je ne reviendrai pas. Je suis accueillie par une femme en uniforme, aimable, surprise par mon état.

– Bonsoir, je suis désolée de vous déranger, j'ai une demande particulière à vous faire.

– Vous ne voulez pas vous sécher d'abord, mademoiselle ?

– Non merci, je n'ai pas froid, j'ai du sang breton. Il y a eu le 4 novembre 2003 un accident de voiture mortel sur la place de la Nation, là-bas. [Je tends le bras machinalement.] Que puis-je faire pour connaître l'identité de la victime ? C'est très important pour moi.

– En 2003 ? Je me présente, brigadier Lamure. Vous vous appelez ?

– Anne-Charlotte Pascal.

– Expliquez-moi pourquoi à 11 heures du soir, trois ans plus tard, vous voulez connaître l'identité de la victime d'un accident ?

– C'est difficile à raconter... C'était peut-être quelqu'un que je connaissais... Pourriez-vous juste retrouver son nom ?

– Il faudrait revenir dans la journée avec un mandat, un document légal, comme ça je peux rien vous dire... Ça s'est passé où exactement ?

– À côté des colonnes, boulevard du Trône.

– Mais le boulevard du Trône, ce n'est pas nous, c'est le 12^e arrondissement. La place de la Nation est à cheval entre le 11^e et le 12^e. Ici, vous êtes dans le 11^e arrondissement. Je voudrais bien vous aider mais faudrait au moins aller au commissariat concerné par l'accident et avec un mandat, autrement ils ne vous diront rien. Vous avez été à l'hôpital Saint-Paul ? C'est là que les blessés dans le quartier sont transportés en priorité...

– Je ne pourrai donc rien savoir sans action juridique ? Je voulais m'en assurer.

– Rien, désolé.

La pluie a totalement cessé. Dans l'air tiède subsiste un semblant d'été. Je quitte la place de la Nation, convaincue que l'accident dans mon rêve a eu lieu ici. C'est une évidence qui s'impose à moi, alors que je revois au loin les colonnes du boulevard du Trône. L'inconnu a

dit vrai. Quoi qu'en pense Claire, le fragment d'une autre mémoire s'est incrusté en moi.

J'ai rendez-vous avec le directeur général de l'hôpital Saint-Paul. Il n'est pas médecin, peut-être lui est-il possible de parler plus librement.

L'homme est d'un abord sympathique. Il me salue courtoisement et sort quelques notes d'un dossier qu'il consulte.

– Tout d'abord ça fait plaisir de vous voir en forme. Que puis-je faire pour vous, mademoiselle Pascal ?

– Merci. Il y a eu ici le 4 novembre 2003 au matin un prélèvement cardiaque, une jeune femme décédée des suites d'un accident de voiture. Est-il possible de connaître son nom ?

– Parce que vous pensez que cette personne est votre donneur ? J'ai noté que vous avez été greffée le 4 novembre 2003...

– Oui.

– Vous devez savoir que ça m'est impossible de vous donner cette information. De plus, cette personne a peut-être été prélevée avant votre greffe, mais rien ne prouve qu'il s'agisse bien de votre greffon. Tout dépend de sa compatibilité. Il peut très bien avoir été envoyé ailleurs. Votre greffon peut également provenir d'un autre hôpital... La loi de la bioéthique d'août 2004 a précisé les garanties d'anonymat absolu des greffons et des personnes greffées. La famille du donneur, si elle le souhaite, peut connaître le résultat global de la greffe. C'est tout. Cet anonymat doit vous aider à prendre de la distance par rapport à votre nouveau cœur et aider aussi la famille du donneur à faire son deuil.

– J'ai été contactée par le mari de mon donneur...

Le directeur m'interrompt aussitôt :

– C'est impossible.

– Si, par des lettres anonymes troublantes dans lesquelles il m'expliquait tout, de l'accident de sa femme à Paris jusqu'au prélèvement du greffon quelques heures avant ma greffe.

– Mais comment peut-il savoir que vous en êtes la bénéficiaire ?

– Il n'y a eu à Paris qu'une seule greffe cardiaque le 4 novembre 2003 au matin, la mienne.

– Cela resterait à vérifier... Mais admettons que ce soit exact. À Paris, peut-être, mais cela ne prouve rien. Les greffons peuvent être expédiés dans toute la France et même à l'étranger... Vous êtes connue, la date de votre opération a sûrement été divulguée dans la presse, non ? Il me paraît logique que vous soyez contactée par des personnes qui ont perdu un proche au même moment et ont besoin de croire que cet être disparu n'est pas vraiment mort, que vous portez son cœur, vous comprenez ? C'est une réaction normale. Rien n'est

plus difficile à accepter que le décès d'un être cher.

– La personne qui m'a écrit semblait parfaitement convaincue. Vous connaissez la mémoire cellulaire ? Depuis novembre 2005, je fais des cauchemars effrayants. Je revis l'accident de cette personne, je me suis rendue sur le lieu et ça me fut insupportable... Mes goûts ont changé. Tous ces phénomènes me troublent profondément, et j'ai la conviction que tout s'arrêtera quand je connaîtrai l'identité de mon donneur.

– Permettez-moi d'être perplexe... Je ne sais pas quoi vous dire... Vous avez bénéficié d'un suivi psychologique postopératoire ?

– Je vois un psychiatre. Mais qui pourrait me donner le nom de mon donneur ?

– Personne. C'est la loi.

– Et le nom de cette femme ?

– Impossible. Mais cessez de penser avec certitude qu'elle est votre donneur. Des organes sont prélevés dans l'hôpital Saint-Paul très souvent. Nous bénéficions de la structure nécessaire pour garantir la meilleure ischémie du greffon, la meilleure préservation en dehors d'un corps. Mais l'hôpital Saint-Paul n'est pas le seul à être spécialisé dans le prélèvement et les greffes d'organes. On en compte une dizaine en région parisienne et une vingtaine dans toute la France. De plus, chaque centre hospitalier en France peut effectuer un prélèvement d'organe sans structure dédiée. En fonction de la compatibilité des organes avec les corps receveurs dont vous semblez ignorer totalement la complexité, je vous le répète, les greffons peuvent être envoyés partout en France en un temps record. Il y a, je dirais, une chance sur trois pour que le cœur de cette personne prélevé dans notre établissement, sous réserve que ce soit vérifié, soit bien votre greffon. Le fait que le prélèvement ait eu lieu dans le même hôpital quelques heures avant votre greffe ne prouve strictement rien. Vous comprenez ? Ne vous focalisez pas sur l'identité de cette femme. Même si vous parveniez à la connaître, il est probable que cela ne vous mènerait à rien. J'espère être clair.

– Oui... Et si cela devenait vital pour moi de connaître l'identité de mon donneur, que pourrais-je faire ?

– C'est la première fois que l'on m'exprime la nécessité de connaître son donneur de façon aussi impérieuse... Vous êtes surprenante... Vous avez une notoriété, mais je crains que cela ne vous serve à rien si ce n'est peut-être à obtenir plus facilement des rendez-vous...

– À qui puis-je formuler officiellement ma demande ?

– Vous pouvez toujours écrire au Conseil national de l'ordre des médecins, à la section « déontologie », mais n'ayez pas trop d'espoir. Voilà, désolé de ne pouvoir satisfaire votre demande. Mais, je vous le

répète, oubliez ce lien que vous faites entre ce possible prélèvement et votre greffe. Il n'y a pas de logique, c'est du cas par cas. Aucune certitude. D'accord ?

– J'ai rencontré la ministre Roselyne Bachelot, pensez-vous que ce soit utile de lui écrire ?

– Cela ne changera rien. Elle vous recevra peut-être par courtoisie, mais il vous faut bien comprendre qu'il ne peut y avoir aucune exception. La famille du donneur est légalement protégée par l'anonymat et il est impossible à rompre. On peut en rester là ?

– J'ai une dernière question, importante, je la poserai aussi à la ministre. Pourquoi n'est-il pas prévu de demander à la famille du donneur si elle souhaiterait connaître l'identité de la personne greffée et vice versa. Si les deux parties étaient d'accord... Cela pourrait enlever beaucoup de frustration, de questionnement et peut-être aussi rendre heureux ceux qui autorisent le don et ceux qui le reçoivent ?

Le directeur ne répond pas. Il me sourit un peu gêné en percevant mon désarroi et ma détermination. Je le remercie d'avoir pris le temps de me rencontrer. En quittant son bureau, je sens immédiatement cette tension qui m'avait gagnée se défaire, je suis abattue, fébrile, mes nerfs sont fragiles. L'odeur de l'hôpital me gagne. Ce n'est plus celle de l'éther, elle est indéfinissable, elle a évolué toutes ces années, je la sens depuis tellement longtemps. Elle n'a plus de parfum distinct, mais je la reconnaîtrais entre mille, la non-odeur de l'hôpital.

Je vais dire bonjour à Henriette. Je contourne le service où travaille Steven. Tout le monde dans ce lieu veut rester silencieux, garder le secret. J'étouffe un peu. Je fais un long détour au ralenti. Dès qu'elle m'aperçoit, Henriette vient vers moi. Je l'avais prévenue de ma visite. Elle me prend dans ses bras et, sans même me parler, Henriette me garde quelques instants blottie contre elle. Je craque un peu, je pleure doucement, je m'en veux, pas encore, pas ici, je ne pleure jamais à l'hôpital, je résiste toujours.

Nous, les patients, nous ne pleurons jamais à l'hôpital alors que tout est à pleurer ici. C'est une question de survie. Si on commençait, on ne pourrait plus s'arrêter.

Henriette connaît l'objet de ma visite au directeur général, elle sait bien que mes efforts de recherche sont vains. Elle ne me pose même pas de questions.

– Ne pleurez pas, mon petit... Où est ce beau sourire ?

Henriette me câline puis me propose un thé sur ce ton subitement joyeux que l'on prend pour distraire un enfant. C'est bientôt l'heure de sa pause.

- Tu écris à Roselyne Bachelot ? Et à...
- Lili saisit les enveloppes posées sur mon bureau.
- Jacques Roland, président du Conseil national de l'ordre des médecins...
- J'ai quelques questions à leur poser.
- Au sujet de ta greffe...
- Oui, de la mienne et de celles des autres.
- C'est secret ?
- Je t'en parlerai s'ils me répondent et si j'envoie ces lettres, je n'ai pas encore décidé.
- N'oublie pas de mettre un timbre !

Je retrouve Lili la turbulente qui me raconte ses vacances « très calmes » en famille avec son fils, sa mère, sa sœur en Italie puis à Chamonix. Elle est partie de Paris plus d'un mois. Elle m'a manqué. Son plus beau souvenir de l'été ? « La montagne du suicide » :

– Qu'on ne me raconte plus qu'Untel a manqué son suicide ! Je connais maintenant un endroit discret où il est impossible de se rater. Juste en face de Chamonix, l'aiguille du Midi, tu connais ? Altitude 3 300 mètres, panorama sublime, énorme téléphérique, 17 euros l'aller simple, 30 l'aller-retour... En plein été, ça ne te choque pas ? Un aller simple, mais pour faire quoi ? Redescendre 3 300 mètres de dénivelé à pied ? Arrivée en haut, je découvre éblouie la vue circulaire, le froid surprenant, le silence religieux, le ciel ultrablau, les sommets enneigés et à mes pieds une petite barrière de bois avec un panneau vaguement rouge : « Danger »... Tu parles d'un danger ! Après la barrière, très facile à enjamber, un petit bras de terre plat puis le vide, à pic, le grand saut, 3 300 mètres de folles galipettes. Dix-sept euros le suicide ! Aussi efficace que le RER et moins perturbant pour le trafic.

– Tu as des envies suicidaires, ma douce ? Tu devrais consulter Claire, elle t'expliquera que l'on est « fondamentalement programmés pour survivre »...

Paris, octobre 2006

Bonne nouvelle dans le calme plat de cette rentrée : Dominique Besnehard, qui fut le premier lecteur enthousiaste de ma biographie, aimerait en acheter les droits pour l'adapter à la télévision. J'y aurais peut-être un petit rôle. Je ne peux pas jouer l'adolescente de *Rouge Baiser* mais je pourrais être la narratrice contemporaine, la voix off, moi maintenant.

Une autre des prédictions de Pierre le voyant deviendrait ainsi réalité. Le téléfilm *L'Amour dans le sang* n'est encore qu'un projet, mais Pierre m'impressionne. Je suis troublée. Il ne manque que « les surprises de l'amour » pour le carton plein.

Henriette m'a appelée en ce début de mois. Elle parlait à voix basse comme un agent secret. Elle m'a fixé rendez-vous dans deux jours au bar du Lutetia, un hôtel luxueux au cœur de Saint-Germain-des-Prés. Elle n'y est jamais allée mais surtout elle veut s'assurer qu'elle ne croquera personne de l'hôpital dans ce lieu mondain. Elle ne peut pas m'en dire plus, « pas par téléphone ».

Lili m'enseigne une nouvelle thérapie. « L'art-thérapie. » Il faut se faire du bien, on s'éprouve trop, on se met dans des situations inconfortables, tout le temps, consciemment ou non. On se stresse. Nouveau concept, être soi-même sa meilleure amie. La technique de Lili pour se faire du bien ? Le grand plongeon dans l'art, le meilleur des hommes que l'on oublie, l'art qui bouleverse, nous met à nu.

Mes arts préférés sont la peinture et surtout la musique. Mes classiques à moi s'appellent Michel Berger, Alain Bashung et dans mon panthéon trône une déesse, Véronique Sanson.

Avant mon rendez-vous avec Henriette, je décide de remonter la rue de Rennes jusqu'à la Fnac. J'y achète des bijoux, quelques compilations, des concentrés à prix réduit qui m'éviteront de fouiller mon appartement à la recherche des disques perdus.

Je les écouterai en boucle chez moi. Cette musique deviendra mon art-thérapie. Je suis fascinée par l'avantage que prend toujours la beauté d'une œuvre sur la tristesse qu'elle pourrait engendrer. Je n'entends que de belles chansons, bénéfiques, j'accueille leur émotion qui me donne vie, cet art me fait du bien, Lili a raison. Les mots sont parfois noirs mais je n'entends que l'espoir, le doute salutaire, l'attente de l'amour. Michel Berger chante dans mon salon, que pour moi, « La minute de silence », « Pour me comprendre », « Diego », « Seras-tu là ? »... Et tout fort, joyeusement, je lui réponds que, oui, je serai là !

Puis Véronique, sa musique, ses mots cinglants qui résonnent en moi d'un écho nouveau, particulier :

Oh non, encore un autre rêve lourd,

Oh non, encore mon cœur qui meurt...

Quand on a personne, on se sent tellement minable,

On voit des choses abominables...

Mais quand on est seul, on est mi-maître, mi-esclave...

Au bar du Lutetia, je prends place dans un des larges fauteuils pourpres et profonds de ce beau salon Art déco. Tellement profonds que j'ai l'impression qu'Henriette ne pourra pas me voir. Je me maintiens bien droite sur le bord. Je commande un thé blanc et je guette ma mystérieuse et bonne Henriette. Je n'attends pas longtemps, elle arrive les épaules tombantes, rasant les murs, sa tête s'agite

comme une girouette, elle me cherche. Avant de lever le bras, je la regarde un peu gesticuler, arpenter ce terrain inconnu. Henriette est un spectacle joyeux pour tout le salon. Pourtant elle voulait être discrète, mais ces lunettes de soleil opaques très années 1970, peu utiles par ce jour brumeux, et son écharpe généreuse multicolore tricotée maison concentrent quelques instants l'attention du beau monde. Je l'interpelle lorsqu'elle passe à ma portée. Je me lève d'un bond et je fête ma bonne Henriette, bien plus belle que le beau monde. Elle voudrait un double scotch et conserver ses lunettes.

– Ça va, mon petit ? C'est beau ici, je ne regrette pas. Bon, je ne vais pas y aller par quatre chemins. J'ai bien réfléchi. Je voudrais que vous arrêtiez vos recherches qui ne vous mèneront nulle part. Je peux vous aider, à une seule condition que vous me promettiez de ne pas contacter la personne... Je ne peux rien vous dire maintenant, ce serait trop dangereux pour moi, mais le 5 juin 2007 vous savez que je partirai en retraite. À cette date, je pourrai vous donner le nom de la personne dont on a prélevé le cœur le matin de votre greffe. Mais, attention, je ne sais pas ce que les chefs vous ont dit à l'hôpital, mais les greffons voyagent, rien ne prouve que ce soit votre cœur. Mais si cela peut arrêter vos tourments je le ferai. Après tout, vous avez vécu avec le docteur Leroux qui a participé à cette opération, il serait possible, même s'il n'en a pas le droit, qu'il vous en ait parlé. Voilà, j'espère que ça vous aidera à retrouver votre tranquillité. J'ai les documents, les photocopies du dossier, je ne pourrai pas vous les laisser mais je vous dirai comment elle s'appelle. Oui, c'était bien une femme, jeune, la pauvre, un accident de la route. J'ai vérifié, c'était avant la loi de 2004, juste avant les codes-barres. Je fais ça pour vous, parce que je vous aime beaucoup et que j'ai confiance en vous.

J'embrasse Henriette sans un mot, émue, j'acquiesce pour qu'elle comprenne que je respecterai sa volonté. Je me sens libérée d'un poids, un calme sourd entre en moi. Mon cœur bat lentement. Je n'entends plus le brouhaha du salon bondé. Je caresse la main d'Henriette, qui paraît soulagée, puis je saisis le verre de scotch qu'elle a abandonné. Je m'enfonce dans mon fauteuil, je renifle le fumet vif de l'alcool ambré et je déguste avec plaisir un peu de ce whisky rare. Je souris en pensant à ce goût nouveau qui peut-être un jour disparaîtra comme il m'est venu.

L'hiver 2006-2007 passe avec une rare lenteur. J'ai peu d'appels. Je sors peu. Je ne travaille pas. J'ai beau relancer le métier, il n'y a pas de travail pour moi. L'amour tarde. J'écoute beaucoup de musique, je continue mon art-thérapie. Je m'occupe de Tara autant que je peux. Je tente de compenser la distance que je mettais inconsciemment entre nous deux, les toutes premières années, pendant l'infarctus et la greffe. J'avais peur de m'attacher trop à ma fille, de créer un lien qui peut-être ne durerait pas. J'ai compris que je voulais la protéger, ne pas trop lui manquer s'il fallait la quitter.

Je trompe ma culpabilité persistante en m'essayant au rôle de mère modèle. Je tente même l'aventure extrême de faire des gâteaux dans mon four portable qui ne chauffe pas assez. Ma fille aimerait que je confectionne le cake d'amour de Peau d'Âne pour trouver un fiancé.

Pas de magie pour moi, mes gâteaux refusent de lever. Au contraire, le volume de pâte semble diminuer. Aucune levure ne vient à bout de la tiédeur de mon four. Je dois doubler le temps de cuisson pour retrouver au fond du plat une galette souvent trop sucrée et desséchée. Ma mère était excellente pâtissière, les chiens font bien des chats. J'éprouve une légère honte que je masque en souriant quand Tara explique hilare sur le trottoir de l'école mes exploits à tout le monde : « Ma maman, elle fait des gâteaux ratés. » Puis elle ajoute, avec cette volonté touchante de me préserver : « Mais c'est pas grave... »

Mes compagnons fidèles sont mon inénarrable Lili, mon chat Caviar devenu affectueux et Coco, mon poisson rouge alcoolique immortel.

Coco est en tous points hors norme. Personne ne sait quel âge a un poisson rouge. Pas de signe extérieur visible de vieillissement. Quand je l'ai recueilli, on m'a dit qu'il vivrait seulement quelques mois. Faux. Ça fait plus de deux ans maintenant qu'il clapote et gobe la surface de l'eau quand il a faim.

Coco intrigue Lili qui souvent suit hypnotisée son chemin circulaire. « Comment peut-on passer sa vie à tourner en rond ? » Puis, un jour, Miss Marple me déclare victorieuse, après s'être précisément renseignée :

– Les poissons rouges n'ont aucune mémoire. Un tour de bocal et

tout est oublié. Alors ils refont un tour et un tour avec à chaque fois une impression de découverte. Tu comprends ? C'est comme s'ils avaient Alzheimer. Ça rend leur vie supportable.

Ma mémoire est encore en bon ordre de marche malgré mes excès nécessaires de médicaments. Quand je fais le tour de mon salon, je n'éprouve aucun sentiment de découverte. Je ressens pleinement la monotonie, la solitude parfois dans mon bocal. Seules Lili et Tara me surprennent.

Voir grandir ma fille est un plaisir quotidien infini. Elle est en pleine croissance, presque exponentielle, chaque jour un nouveau mot, une nouvelle question, un nouveau bourgeon. Son corps change. Elle est mon vrai marqueur du temps qui passe.

Je m'implique avec ardeur dans l'association Greffes de vie et j'attends patiemment la fin de l'hiver, le théâtre.

Le titre de la pièce, *La Mémoire de l'eau*, évoque un principe scientifique récent étudié notamment par le professeur Luc Montagnier, célèbre pour avoir découvert le virus du sida. L'eau en contact avec une substance peut en garder les propriétés après que toute trace de celle-ci a disparu. Les molécules de l'eau auraient aussi une mémoire.

Mes rêves depuis l'entretien avec Henriette se sont étrangement, logiquement ?, calmés, ils n'ont plus la même intensité, ni la même fréquence. Ma mémoire semble apaisée. J'ai même vécu une nuit de rêve. Les images du Taj Mahal, du Lake Palace d'Udaipur étaient toujours entourées de ce même halo de lumière dorée, mais la sensation était profondément, totalement agréable. Je marchais seule dans la chaleur humide, je voyais mes jambes, mes pas, des ballerines blanches inconnues à mes pieds et j'avais vers ces lieux magiques, le marbre blanc défilait lentement. À Udaipur, j'ai même marché sur l'eau du lac avec une sensation inconnue de plénitude. J'étais invincible et légère comme une fée. Quand je tentais d'apercevoir mon reflet sur la surface, je ne voyais que la terre rouge du Rajasthan. Dans mon dos, comme une douce chaleur, la présence d'un homme qui m'aimait. Ce rêve m'a laissée subjuguée tout le jour, heureuse, dans une bulle. Il mêlait mes souvenirs, ma réalité, mon désir et pourtant il m'était bien étranger, j'étais spectatrice d'un amour immense.

J'ai eu envie de blanc, que du blanc comme le marbre indien, la couleur de la pureté, de la réincarnation. J'ai repeint mon appartement. J'ai aussi acheté un recueil de photos sublimes sur l'Inde. Avec surprise, j'ai découvert un Taj Mahal unique, en noir et blanc, vu d'avion, très graphique, bordé par ce fleuve qui formait comme une marge noire, et le lac d'Udaipur, asséché comme à marée

basse, au fond craquelé, sur lequel j'aurais pu marcher, comme dans mon rêve.

Et si je ne pouvais plus être actrice, que pourrais-je faire ? Mon emploi du temps ajouré me fait m'interroger. De quoi vais-je vivre ?

Comme chacun j'ai besoin d'être utile et de gagner ma vie. Mon livre m'a rapporté de l'argent, mais c'était il y a un an déjà. Combien de temps encore pourrai-je vivre de ce pécule ? Quoi faire à part l'actrice, l'animatrice ? Je n'ai pas de diplôme, j'ai tout arrêté pour faire du cinéma, je ne sais faire que ça. Vendeuse ? M'occuper de personnes âgées ?

Mon cousin de Cannes me conseille d'exercer son métier, de devenir coach, mais pas comme lui coach pour managers, *life coach*. Mon expérience de vie pourrait être partagée, je pourrais accompagner, aider d'autres personnes. Pourquoi pas, une année d'étude est nécessaire pour être « coach certifié ». Je me renseigne, il y a une session en septembre 2007, je pourrais me former après la pièce de théâtre si elle n'était pas prolongée.

Mon cousin m'encourage à initier de nouveaux projets, à arrêter d'attendre. Il me cite une autre fable, d'Ésope cette fois, l'inspirateur grec de La Fontaine. Les grenouilles et le pot de crème. Allons bon !

Deux grenouilles tombent dans un pot de crème profond à bord haut, l'une déprime et coule à pic, l'autre lutte, bat des pattes, tellement que la crème forme une motte de beurre solide sur laquelle elle peut s'appuyer pour sauter hors du pot.

– Moralité ? me demande mon cousin.

– Il ne faut jamais tomber dans un pot de crème !

– Le bonheur est dans l'action, Charlotte ! Bouge, bats des pattes ! me dit-il en riant.

J'ai bougé. J'ai repris mon téléphone, j'ai utilisé autant que faire se peut mon forfait d'appels sans limites. J'ai décroché quelques rendez-vous avec des producteurs de télévision dont certains furent annulés. J'ai été aimablement reçue, avec curiosité, sans suite. Je me bats, je n'ai fait que ça dans ma vie. Je bouge, je bats des pattes, mais je constate que ça ne suffit pas. Une chape lourde me recouvre depuis quelques années et semble anéantir mes efforts. Le tourbillon médiatique de mon livre a fait place à un petit néant.

« Ce sont les cycles de vie ! » m'apprend mon cousin jamais à court d'idées, un concept fort du psychologue Frederic Hudson.

Chacun traverse en permanence des cycles, il faut parfois revenir en arrière pour mieux avancer. On vit une succession d'expériences, d'états jamais durables dont on peut toujours sortir grandis.

Le succès ne dure pas, le malheur non plus, c'est normal. Dans un cycle de vie, il y a le printemps ou le temps de préparation, de

gestation de l'action, puis vient l'été, le temps du succès, puis l'automne, l'après-succès, l'inévitable décompression et l'hiver, le repli sur soi, l'introspection, puis les saisons continuent. Ces cycles s'enchaînent selon un mécanisme vital régi par des forces naturelles et extérieures, indépendantes de notre volonté. Il nous appartient cependant de ne pas passer trop de temps en hiver. Certains réussissent même à prolonger l'été ou à passer directement de l'automne au printemps.

Je vis mon hiver morne, une phase lente de mes cycles de vie. J'attends le printemps, impatiente.

Paris, mars 2007

« Le futur n'est jamais la projection linéaire et inchangée de l'état présent. » Les mots de ma psy m'ont à nouveau aidée à passer l'hiver. Claire, la sage, voit juste. Je ferai au printemps 2007 une expérience extraordinaire, de celles que je souhaite à tous.

Le coup de foudre existe. Certains en rient, d'autres le décrivent chimique, épidermique. Je me souviens de l'avoir vécu à 17 ans, à cette période de ma vie où la chance me souriait. J'étais amoureuse d'un rocker. C'était dans une autre vie, avant le désenchantement. Depuis ce temps j'ai écarté de ma vie comme un danger toute forme d'amour aveugle et instantané. J'ai gommé la passion et l'excès amoureux aussi rageusement que j'ai oublié le virus laissé dans mon sang.

Pas de coup de foudre depuis vingt ans. Comme toute femme il m'a fait pleurer au cinéma. Certaines de mes copines l'ont parfois évoqué avant de se rétracter une fois la foudre passée.

Mon coup de foudre adulte fut une reconnaissance de l'autre, la fin d'une attente vitale, permanente, une évidence douce. Pas de foudre non, mais une soie lumineuse et immense qui s'est posée sur moi.

C'est bientôt le printemps, la fin espérée de l'hibernation. Nous avons commencé les répétitions de *La Mémoire de l'eau*. Je jubile. Je suis assidue et connais mon texte par cœur. Ce rôle est exaltant, unique, troublant. Je le vis différemment des autres. Je me sens habitée. J'aime le bruit de la scène, des pas qui résonnent sur ce plancher creux dont peuvent surgir tous les décors. Je contemple souvent les fauteuils vides de la salle avec la peur au ventre. Viendra-t-il ? J'attends de retrouver le public depuis si longtemps.

Ce rôle d'une fille qui pleure sa mère me touche, forcément.

Je n'ai pas fait le deuil de ma mère. Cette expression m'est

étrangère. Pourquoi faire le deuil de ma mère si elle vit toujours en moi. Son sourire, son silence, la musique de son piano, sa tendresse contenue et sa peur aussi. Ma mère avait peur pour moi. Sur cette scène je ressens sa présence, parfois je me retourne surprise par un bruit, un craquement, un spot qui s'éclaire. Le Petit Théâtre de Paris est ancien, un lieu mystérieux, chargé d'histoires, d'émotions. Un lieu étrangement vivant.

Un soir, pendant les répétitions, après que la troupe a rejoint les coulisses, je décide de rester seule sur la scène vide, j'aimerais travailler ma diction de théâtre, ma voix sans micro, cette façon particulière de découper chaque mot. Je demande à l'électricien de laisser encore quelques instants les lumières allumées. Je me souviens qu'il s'appelait Lucien, son prénom rimait avec électricien et ça me faisait rire.

Seule devant la salle vide, dans un silence profond, je commence à déclamer mon texte. Dans cette tirade où j'évoque ma mère de fiction, à la seconde même où j'articule le mot « maman », deux spots juste au-dessus de moi claquent en même temps. Je sursaute, sans me retourner je recule de quelques pas pour rejoindre la lumière et m'éloigner de l'obscurité de la salle. Je trébuche sur un coffre en bois et me retrouve allongée sur le lit de la mère morte planté au milieu du décor. Je sens alors un courant d'air puissant, comme un vent rapide venu des coulisses, alors que tout semble clos. Le rideau de la fausse fenêtre à ma gauche se met à onduler, je me redresse lentement et je le fixe du regard. La pression subite d'une main sur mon épaule me fait hurler. J'ai un coup au cœur. C'est Lucien tout confus, il s'est fait silencieux pour ne pas déranger ma répétition en solo.

– Excuse-moi, Charlotte, je t'ai fait peur...

– Peur ? ! J'ai failli mourir !

Je me calme après quelques instants sans parler, puis je tends l'index vers les ampoules noircies :

– Deux spots ont claqué là, dis-je doucement.

– Je sais, c'est pour ça que je suis là...

J'ai demandé à Lucien s'il voulait bien m'escorter jusqu'à ma loge.

Plus le début des représentations approche, plus mon trac grandit.

Je n'ai jamais pris de cours de comédie, je suis une actrice choisie un jour parmi la foule sans volonté à l'origine d'exercer ce métier, une comédienne à génération spontanée, instinctive et sans théorie. L'absence de cours de théâtre et le fait d'avoir été propulsée très jeune en haut de l'affiche ont laissé en moi une impression d'imposture dont je ne réussis pas à me défaire. Je suis toujours anxieuse de ce que l'on peut penser de moi, soucieuse de faire de mon mieux et que cela puisse plaire. J'ai toujours à cœur de démontrer ma valeur. Les éloges

que j'ai pu recevoir dissonent toujours avec une voix intérieure insidieuse qui me dit que j'aurais pu être meilleure.

Cette pièce de théâtre est importante, je le sais. Je n'ai pas exercé mon métier depuis cinq ans. Certains me croient enterrée, il me faut afficher ma vitalité et si possible du talent. J'ai toujours été traqueuse mais jamais autant que pour ce retour. Pour me détendre, Jeanne, l'habilleuse adorable, me raconte cette réplique de la grande tragédienne Sarah Bernhardt à une actrice novice qui se vantait :

– Moi, madame, je n'ai jamais le trac !

Sarah Bernhardt lui avait répondu :

– Ça vous viendra, avec le talent.

Si le trac est la mesure du talent, alors je suis une grande actrice.

Nous sommes à quelques jours de la première et je me tords littéralement. L'anxiété me fait vomir et pour la première fois de ma vie je subis les assauts réguliers de migraines pendant quelques semaines qui disparaîtront définitivement à la fin des représentations.

Ma mère était migraineuse. Elle s'enfermait dans sa chambre pour y trouver l'obscurité et le silence, puis en ressortait quelques heures après sans se plaindre en regrettant son absence auprès de nous. Son visage était blême. La douleur semblait l'avoir vidée. Les premiers symptômes de son cancer de l'œil furent des migraines d'une rare intensité.

Est-ce un excès de stress, l'effort intensif, inhabituel de ma mémoire ou le souvenir de ma mère qui me rendent malade ?

La première est un succès. Je reçois de belles fleurs, des compliments et la visite dans ma loge de professionnels enthousiastes et surpris. Pourtant rien ne calme mon trac. Un soir, à quelques minutes de l'entrée en scène, je ne peux plus m'arrêter de vomir. Mes collègues s'inquiètent pour moi, ils sont prêts à annuler la représentation. Je ne peux pas être malade. Tout ça va passer, j'en suis sûre. Je refuse. Je demande que l'on reporte de quelques minutes les trois coups qui marquent le début. Je prie. Je demande à ma mère de m'aider. Nous jouons comme si de rien n'était.

La pièce est un succès critique et le public vient nombreux, du moins les deux premiers mois. J'entends : « Vous nous avez manqué », et j'aime ces mots. Les applaudissements m'électrisent, me font frissonner, les bravos parfois criés me bouleversent. Retrouver la clameur, l'affection du public, me rappelle à quel point ma solitude d'artiste fut lourde.

– Regarde comme elles sont jolies ! Ce sont mes fleurs préférées. Quel délice, ce parfum sucré...

L'habilleuse me tend un petit bouquet de violettes gros comme le poing sans un mot, lié par un brin de raphia.

– C'est un homme qui me l'a donné pour toi. Il n'a pas dit grand-chose. Impossible de le convaincre de venir te saluer. Timide mais beau, très bel homme...

– Quel genre ? demandé-je à Jeanne en reniflant les fleurs bleu violet au cœur jaune.

– Brun, les cheveux longs, beau sourire, je n'ai pas vu la couleur de ses yeux, il est parti très vite.

– J'adore les violettes. Tu sais que leur parfum ne se livre qu'une seule fois ? Il neutralise l'odorat quelques minutes pendant lesquelles elles ne sentent plus rien...

– C'est l'amour secret en langage des fleurs. Le bleu, c'est la couleur du mystère, m'apprend Jeanne.

– Je préférerais l'amour au grand jour.

Le lendemain soir, Florence, une de mes partenaires de scène avec qui je partage notre loge, m'interpelle en se démaquillant :

– Charlotte, il y a un homme à droite au deuxième rang qui te bouffe des yeux. Tu l'as vu ? Un beau mec...

Non, je ne vois rien quand je joue. Je suis ailleurs, transportée. Même pendant les applaudissements je ne peux pas vraiment distinguer les visages. Je balaie la salle du regard et je ressens l'amour pluriel, anonyme, vibrant du public. Je ne peux pas regarder quelqu'un, ça me déconcentre totalement. Pendant *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre au théâtre Antoine, il y a des années, un homme était venu me voir chaque soir pendant deux semaines. Cela m'avait perturbée incroyablement, j'avais eu un blanc. Je ne peux penser au public que comme un ensemble, une foule bienveillante...

– Madame a reçu ses violettes, m'annonce Jeanne joyeusement.

– Encore ? Du même homme ?

– Oui. Toujours aussi beau, sauvage et peu bavard.

Sur scène, Florence m'adresse discrètement un signe de la tête en désignant le coin droit de la salle juste devant moi. Je comprends et refuse de regarder. Je veux rester immergée dans mon rôle.

– Pas de violettes ce soir, Jeanne ?

– Non, pas ce soir.

– Il est revenu, ton mec, tu ne l'as pas remarqué ?

– Non... Ce n'est donc pas l'homme aux violettes.

Le lendemain, Florence me dit qu'elle ne l'a pas vu. Il ne peut pas venir chaque soir.

Je compte désormais dans ma loge six petits bouquets de violettes dont deux sont totalement fanés. Je les pose sur une étagère pour les faire sécher. Hier, j'ai patienté quelques instants dans le couloir, à l'endroit même où l'homme sauvage tend habituellement le bouquet à Jeanne. En vain.

Le septième sera le détonateur. Au brin de raphia est accroché un petit bout papier sur lequel est écrit : « Vous êtes lumineuse. »

Cette fois, je tente de scruter les premiers rangs. Difficile de regarder vers le bas. Je cherche toujours mon inspiration en levant les yeux. Je ne vois rien, mais je continue de chercher. Pas de fleurs ce soir et pas d'homme sauvage dans la salle.

Trois jours plus tard, Florence m'assure qu'il était bien là, toujours à peu près au même endroit. À l'orchestre, deuxième ou troisième rang, très à droite.

Un soir, j'ai finalement croisé son regard, il a jailli du noir comme s'il s'allumait.

Je ne l'ai vu qu'une seule fois. Comme le parfum des violettes, ses yeux ont brouillé ma vue. J'ai continué de jouer en mode automatique. C'était l'homme aux fleurs bleues, « l'homme sauvage » comme l'appelait Jeanne, je le savais. Il viendrait me rencontrer, c'était inévitable. Et s'il ne venait pas, j'irais le chercher.

Puis il a disparu. Plusieurs soirs j'ai fouillé du regard les premiers rangs sans succès. Pas de trace de l'homme sans nom, plus une fleur de lui.

J'ai reçu d'autres bouquets. Je me souviens de roses rouges superbes dont les larges boutons cachaient le visage de Jeanne, d'une boîte de caramels au beurre salé qu'elle a mangée en quelques heures, mais plus de violettes.

Jeanne est désolée pour moi. Elle s'en veut de ne pas avoir réussi à convaincre l'homme de venir me parler.

Je me souviens souvent de son regard. Puis un soir, en contemplant mes vestiges de fleurs, je m'aperçois que ce souvenir s'est totalement enfui, comme un rêve volatile. J'oublie l'homme sauvage. Je fais sécher mes violettes et calme enfin mon cœur bouillonnant. J'ai connu des relations similaires, des admirateurs assidus qui, du jour au lendemain, disparaissaient.

Je rencontre Maïwenn, actrice-réalisatrice, novatrice et sensible, qui vient me rejoindre en coulisses pour me dire combien elle a aimé ma performance. Elle prépare son nouveau film, *Le Bal des actrices*, et aimerait m'y consacrer un rôle. Je suis ravie, j'espérais sans le dire que cette pièce de théâtre puisse redonner envie de me faire travailler. J'écoute souvent dans la loge mes deux actrices partenaires, Florence Pernel et Valérie Benguigui, qui semblent crouler sous les projets, les offres de rôles. Elles ont 40 ans et leur carrière va croissant. J'entends leur excitation et je la comprends. Je suis heureuse pour elles. Parfois elles s'interrompent, remarquant mon silence, puis elles changent de sujet.

J'étais perturbée ce soir en jouant. Cet après-midi, pendant une

sieste improvisée après plusieurs semaines d'accalmie, j'ai à nouveau cauchemardé, revu l'accident de voiture. Puis j'ai eu la migraine, j'ai vomi. J'ai réussi à jouer. Je n'ai jamais manqué de ma vie une seule représentation de théâtre. Il m'est arrivé de jouer avec 40 de fièvre, en vomissant en cachette entre les scènes quand je prenais mes premiers comprimés énormes d'AZT, j'ai joué couverte de plaques rouges ou le cœur meurtri, mais j'ai toujours assuré mes rôles. Mes états d'âme et de corps sont moins forts que mon désir d'être actrice, de travailler avec rigueur.

Le succès public de la pièce s'essouffle, le contexte n'est pas bon, la canicule commence à étouffer Paris dans cette période d'élection présidentielle. Tous les théâtres souffrent en ce printemps 2007. L'ambiance dans la loge est tristounette. Je décide de chanter pour rompre le silence, puis j'entends Jeanne accourir et dire :

– Mais si, venez ! Je suis sûre que ça lui fera plaisir.

Je comprends immédiatement. Je recoiffe rapidement mes cheveux avec mes doigts et me dresse face à l'entrée. Je n'aime pas être de dos et encore moins regarder mes invités dans mon miroir éclairé. Je le découvre debout encore dans la pénombre du couloir, il n'ose pas entrer. Jeanne le précède et me tend un bouquet de violettes.

– Ça y est ! J'ai attrapé l'homme sauvage ! Venez, entrez, dit-elle.

Je m'approche de la porte. Je saisis les violettes, je hume leur concentré sucré et m'adresse à l'homme toujours immobile qui me sourit :

– J'adore les violettes. Regardez, je les ai toutes gardées... Bonsoir !

– Enchanté...

L'homme fait un pas dans ma direction, il me tend la main, je la saisis et la garde une longue seconde posée dans la mienne. Je sens sa moiteur. Un fan nous bouscule et entre dans la loge précipitamment pour saluer à tout prix mes collègues qui assistent curieuses à ma rencontre avec l'homme aux violettes.

Je profite de cette irruption pour l'inviter à me suivre. Oui, allons ailleurs.

– Vous souhaitez boire quelque chose ? Je voudrais vous remercier pour les fleurs. Vous connaissez la symbolique des violettes ?

– Non... Vous êtes magnifique dans la pièce...

– « Lumineuse », c'est ce que vous m'avez écrit. C'est gentil.

– Oui, lumineuse...

L'homme me suit, je me dirige vers le bar, à l'autre bout du théâtre. Nous contournons la salle par le côté jusqu'au grand salon. Sur mon passage, je ne vois personne, j'entends seulement quelques

bruissements, les mots lointains de gens que je croise : « Tu ne me dis pas bonjour... » Si, si, plus tard... Je me retourne régulièrement pour m'assurer que l'homme me suit toujours. Je remarque pour la première fois les larges fleurs bleu marine qui décorent la moquette usée que je foule depuis des semaines. Je sens mon visage se couvrir d'un sourire permanent. Je marche sur un tapis volant. Je romps ma béatitude en questionnant mon visiteur :

– Quel est votre prénom ?

– Yann.

– Ça veut dire Jean en breton. Vous êtes breton ?

– Non.

– Vous ne parlez pas beaucoup.

– Je suis ému.

Nous arrivons au bar et entamons une longue et douce conversation. J'aperçois vaguement le défilé de mes collègues qui, du fond de cette grande pièce, un à un me salue brièvement de la main. Personne n'ose venir m'embrasser, troubler notre rencontre. Yann est un fan. Pas depuis longtemps. Il a « fondu », me dit-il en me découvrant dans l'émission « Sept à huit » pendant la promotion de mon livre. Je l'ai touché. Depuis il s'est renseigné. Il a vu tous mes films de cinéma, il n'y en a pas tant que ça. Il a adoré *Les Fous de Bassan*, tourné au Canada, que personne ne connaît. Particulièrement la scène du suicide quand je me laisse tomber dans la mer froide. Yann s'excuse de ce choix triste, mais ce passage l'a totalement bouleversé. Je suis troublée par cette évocation. Je me souviens bien de ce tournage au bout du monde sur une île déserte et grise, battue par un vent incessant qui me rendait folle. Je n'ai pas joué cette scène, je l'ai vécue. J'avais 17 ans et je voulais vraiment mourir. Je venais d'apprendre par téléphone que mon grand amour, mon rocker, voulait rompre comme ça, sans raison. Il était loin en France, l'appel n'avait duré que quelques secondes. Un technicien canadien m'avait repêchée d'une main puissante, je m'étais débattue comme un homard hors d'eau. Je voulais me noyer, mettre un terme à la souffrance.

J'apprends que Yann est effectivement venu plusieurs soirs me voir, puis il a dû partir à l'étranger pour travailler avant de revenir m'offrir des violettes. Il est architecte, il construit des hôtels, des showrooms dans le monde entier.

– Pourquoi des violettes ?

– C'est intuitif. Je les aime bien. Une fleur sauvage, fragile, petite, avec un parfum de bonbons...

Mon cœur bat fort. Une question incongrue m'assaille d'un coup :

– Vous n'êtes pas veuf ?

– Veuf ? ! Mon Dieu, non ! Quelle idée, la pauvre... Je suis en plein divorce, répond-il, touché, en baissant les yeux.

– Des enfants ?

– Non...

Tout en parlant, je l'épie. Je fige d'abord mon regard sur le dessin précis de ses lèvres et leur mouvement lent, puis sur son cou que je descends jusqu'à ce creux tendu de peau juste sous la pomme d'Adam, tout en haut du torse. Puis ses mains, un peu noueuses, leur paume épaisse, ses doigts longs à la peau mate qui s'agitent devant moi. Je n'écoute plus ce que Yann me dit. Seuls les galops de mon cœur et mon souffle profond résonnent en moi. Je me sens soudain épuisée, en excès d'émotion, j'interromps Yann et cherche à m'asseoir. « Ça ne va pas ? – Si, ça va bien. Je suis juste éreintée. Ce rôle est particulier et puis moi aussi je suis émue. » Lucien vient m'informer que le théâtre va bientôt fermer et que toute la bande est partie souper à côté, rue Blanche.

– Je vais rentrer chez moi, je vais dormir, vous reviendrez demain ?

– Oui.

– Je vous rejoindrai ici.

Je m'endors vite à côté de Tara. Je revois un ralenti de Yann, sur ses lèvres je peux lire : « Dors, dors maintenant... »

Le lendemain

Yann est assis au premier rang. Il lève un peu la main quand nos regards se croisent. Sa présence étrangement ne me perturbe pas, au contraire elle me porte. Il se lève aux applaudissements, son bravo a un écho puissant.

Je me démaquille en un temps record, j'embrasse chaleureusement et le plus vite possible mon agent enthousiaste qui finalement est venu me voir et je m'excuse. « Bonsoir, pardonne-moi, j'ai un rendez-vous très important. Je t'appellerai demain. Ça t'a vraiment plu alors ? – Sublime, tu étais sublime, vous étiez toutes super ! » déclare-t-il à l'ensemble de la loge. Je trotte sur la moquette à fleurs. Je traverse le salon et je retrouve le canapé vide sur lequel nous nous sommes quittés la veille. Il y a déposé un petit bouquet mais il n'est pas là. Je m'assois, je le cherche. Quelques interminables secondes plus tard, il arrive avec une coupe de champagne à la main qu'il me tend. Je la saisis en le regardant. Yann est effectivement un très bel homme. Il pourrait être italien si ses yeux n'étaient pas bleus.

– Bonsoir, Charlotte...

Il s'assoit à côté de moi, nous trinquons, je souris.

– On boit à quoi ? me demande-t-il.

– Au printemps !

Ma rencontre avec Yann me fait directement passer de l'hiver à l'été, de l'hibernation à l'euphorie.

Nous nous sommes embrassés pour la première fois tout en haut du parc des Buttes-Chaumont dans le 19^e arrondissement, sous une petite coupole de pierre marbrière qui domine tout l'est parisien. Un soir, Yann m'a demandé où je voulais aller. J'ai répondu dans un endroit inconnu à l'air libre et sans personne. Nous avons passé en revue les monuments, les places, les beaux endroits à proximité, avant que Yann ne décide de m'emmener dans ce petit temple circulaire romantique et kitsch que je ne connaissais pas.

Ce soir, alors qu'une brume épaisse s'est répandue sur Paris, je veux grimper tout en haut de la tour Eiffel, jusqu'au troisième étage. Yann rechigne en m'apprenant que c'est précisément là qu'il a demandé sa femme en mariage. Je réponds que ce n'est pas grave, on peut aller ailleurs, mais si l'on devait éviter tous les endroits que l'on a fréquentés avec d'autres amours, il faudrait alors déménager loin. Et puis ce soir est particulier. « Pourquoi ? » Parce que le troisième étage de la tour Eiffel plongé dans la brume, c'est magique... Nous y allons.

Dans l'ascenseur qui monte en diagonale dans les entrailles métalliques enchevêtrées de la tour, on peut voir Paris illuminé s'éloigner vite. Au deuxième étage tout le monde descend. Personne ne va jusqu'en haut ce soir, les touristes veulent voir Paris, pas la brume. Nous nous retrouvons seuls dans le grand ascenseur. Le troisième étage est plongé dans une uniformité grise. La brume est palpable et fraîche, elle rend l'air plus lourd, humide. Nous croisons un couple qui tente de fuir sans trouver la sortie que nous leur indiquons. On se blottit dans un recoin grillagé et vide, dans un autre monde. Les lumières de la ville forment des points plus clairs dans le gris vaporeux, mais rien n'est distinctement visible. Yann est ému. On s'assoit par terre à même le sol métallique comme des mendiants du ciel et on s'embrasse longuement. Puis je sens sur mes lèvres l'eau salée de ses larmes. « Ça ne va pas ? – Si... Mais je divorce demain... »

Yann a rendez-vous au tribunal de Nanterre tôt demain matin. Dix ans de vie commune vont s'arrêter. Il ne voulait pas se marier parce qu'il ne voulait pas divorcer. Il déteste les séparations. J'apprendrai plus tard la vraie raison de cette rupture. Yann est stérile. « Ses spermatozoïdes sont flemmards. » Son épouse plus que tout veut un enfant. Elle a 35 ans comme lui et s'affole au son du tic-tac de l'horloge biologique. Ils ont fait plusieurs tentatives in vitro sans succès. Puis elle a fait une fausse couche qui l'a dévastée. Le couple a éclaté. Yann est très affecté par sa stérilité qu'il perçoit comme une

infirmité, un sentiment profond d'inutilité. Il avait perdu beaucoup d'intérêt à vivre avant d'entendre mon témoignage à la télévision, me dit-il en pleurant.

Yann travaille à Berlin. Son cabinet parisien y construit la nouvelle aile d'un palace. Il voyage à l'étranger une bonne moitié de son temps. Ça aussi, son épouse ne le supportait plus. Berlin, pourtant, ce n'est pas bien loin. J'y ai mon plus beau souvenir de comédienne. C'est là qu'en 1987 on m'a offert un ours pour mon interprétation dans *Rouge Baiser*.

– Si tu m'invites, je viendrai te voir, dis-je à Yann dans l'espoir de le faire sourire.

Son visage s'éclaire. Il préférerait l'Italie pour notre premier week-end. Pas Venise, trop accablante de beauté, un peu cliché, pas Florence, trop uniforme, petite, un peu surfaite, mais Rome la sublime.

– Quand ?

– Quand tu veux !

La pièce se termine dans deux semaines, après je suis libre comme l'air.

Le rendez-vous à Nanterre ne s'est pas bien passé. Sa femme a sangloté et refusé de lui parler. Yann est triste. Il repart demain à Berlin, il reviendra me voir samedi puis à nouveau Berlin, puis Rome !

Rome, juin 2007

Le Boscolo Palace est un hôtel majestueux, historique, perché en haut de la via Condote, artère principale et sinueuse, aux portes des jardins de la villa Borghese qui dominent tout Rome. Yann a participé à sa rénovation récente. Nous déjeunons dans le restaurant moderne, tout blanc, surélevé, incrusté au bout de l'immense salon de réception aux vitraux vert et pourpre. Le parquet clair qui craque, les fresques dorées du XVIII^e siècle sont magnifiés par une décoration épurée, zen. Les époques sont élégamment mêlées. Nous descendons la via Condote ombragée, puis via Del Corso jusqu'au Panthéon au toit troué dont Yann me raconte la prouesse technique architecturale cinq siècles avant Jésus-Christ. Il parle avec passion de sa spécialité : « Personne ne se risquerait à construire maintenant une telle coupole... Les caissons carrés sculptés que tu vois, qui rappellent Vasarely, ne sont pas rectangles mais subtilement trapèze, leur matière est une sorte de béton antique, ils sont imbriqués les uns dans les autres jusqu'au cercle métallique qui les maintient et entoure l'ouverture à ciel ouvert. Ce trou symbolise le lien entre l'homme et le divin... » Je l'écoute attentive, les yeux levés. Sa culture me séduit, j'aime comment Yann

vit son art et le partage. Nous nous perdons dans les ruelles ocre qui partent de la piazza Navona et serpentent jusqu'au Tibre. Yann ne lâche pas ma main, je suis l'homme divin. Je veux voir le Colisée ! Ce monument circulaire déchiré et grandiose me fascine. Les touristes se prennent en photo en affichant un sourire forcé devant ce vestige irréel de la Rome antique sans peut-être savoir qu'avant de colorer les cartes postales, le Colisée fut le théâtre des plus cruelles barbaries de l'histoire. Gladiateurs, criminels, chrétiens et plus largement tous ceux qui ne plaisaient pas au régime en place y périrent croqués par des fauves devant un public en liesse et avide de sang. Si les voix de tous ces êtres sacrifiés ici pouvaient rugir à nouveau ensemble, tout le monde fuirait, effrayé par le vacarme des pires souffrances. Aujourd'hui, on y donne encore quelques jolis spectacles mais, surtout, on le visite joyeusement en tee-shirt, en léchant une *gelata* qui fond vite. Ce sont les cycles de l'humanité.

– Tu sais quelles étaient les seules femmes autorisées à s'asseoir dans les loges ? m'interroge Yann.

– Non.

– Les vestales. Ces femmes vierges étaient choisies au plus jeune âge pour leur beauté. Elles servaient le temple de Vesta, déesse du Foyer, de la Fidélité et du Feu. Elles devaient rester vierges pour Vesta et symboliser la pureté. Elles étaient traitées en déesses mais, au moindre pêché de la chair, on les enterrait vivantes et leur amant était jeté aux lions ! Ce n'est pas une légende. La cruauté humaine est une réalité.

Nous fuyons le Colisée pour nous réfugier à l'hôtel où nous passerons notre première nuit ensemble, trois semaines jour pour jour après mon huitième bouquet de violettes.

Ma nudité me gêne. Mon corps de grenouille dans les bras d'un homme ne me fait pas rire. J'ai éteint toutes les lumières. Je ne verrai pas la beauté de Yann, je la toucherai et, quand je fermerai les yeux, je rêverai qu'elle s'imprime en moi. Yann me caresse longtemps, les seins, le cou, le torse... En frôlant mon ventre en forme de coupole, il me dit doucement : « C'est beau, un ventre rond... »

La nuit fut superbe.

De retour à Paris, quelques bonnes nouvelles m'attendent. Les droits de *L'Amour dans le sang* ont bien été achetés. Le scénario sera écrit à l'automne par le bel écrivain Emmanuel Carrère. Le tournage aura lieu au printemps 2008.

On m'attend pour quelques jours de doublage d'un dessin animé des studios Dreamworks.

Henriette est enfin en retraite. Elle attend mon appel, elle m'embrasse et semble heureuse de sa nouvelle vie. Elle est fière de me donner son nouveau numéro de téléphone, ses collègues lui ont offert un portable pour son départ, pour qu'ils puissent la joindre, car Henriette va leur manquer, c'est sûr.

Lili n'en peut plus que je lui cache mon Apollon romantique.

– Des violettes, huit bouquets de violettes... Rome main dans la main ! Quel bol tu as ! Fais gaffe quand même, ma belle...

– À quoi ?

– Trente-cinq ans, superbe, romantique, en bon état de marche, célibataire et belle situation... C'est un fantasme, ton mec. Y a peut-être un os quelque part...

– Non. Pas d'os, de la chair. Que du bonheur...

– Pourquoi a-t-il divorcé ? La vraie nature des hommes ne se découvre pas dans l'amour ma belle, mais dans le divorce. Il faut toujours connaître la vraie raison. Comme ces recruteurs qui s'intéressent toujours dans les CV aux changements d'emploi, aux ruptures plus qu'aux succès.

– Je ne suis pas chasseur de têtes, je sais pourquoi il a divorcé, je t'expliquerai un jour, Miss Marple.

Yann m'invite chez lui ce soir pour la première fois. Il habite une de ces petites maisons que l'on trouve dans le 19^e arrondissement près du parc des Buttes-Chaumont où on s'est embrassés, à côté du métro Botzaris. Il vient d'emménager. Il a tout refait en six mois. Il n'a gardé que les quatre murs porteurs. Tout est blanc avec quelques pans gris clair et quelques touches colorées. Sa chambre est une exception dans ce joli loft. C'est la seule pièce fermée, entièrement bleue. Un bleu intense, profond, presque « violettes ». J'adore ce lieu immédiatement, la modernité totale dans cette maison ancienne comme au Boscolo Palace, j'aime aussi mêler les époques, les univers. Les meubles sont

rare et souvent blanc ou alu brossé, chromé. Je suis attirée par un secrétaire en bois exotique clair qui dénote dans le décor. Je reconnais le style. C'est un meuble indien, ancien. Sur les côtés et les portes sont gravées les effigies de ma trinité : Brahma, Vishnou et Shiva.

– Toi aussi, tu aimes l'Inde ? Il est superbe, ce secrétaire.

– J'adore... C'est le seul meuble que ma femme a bien voulu me laisser, ce n'est pas plus mal, j'avais besoin d'un nouveau décor...

Je raconte à Yann mes aventures en Inde avec Lili qui le font rire. Le mannequin dans l'avion, nos courses folles, ma danse des parias... Yann débouche une bouteille de champagne. Je lui raconte aussi le Taj Mahal, le Lake Palace et mon impression de déjà-vu. Je raconte mes rêves, ma mémoire cellulaire, et je réalise en même temps que tout s'est progressivement calmé. C'est la magie amoureuse.

Indécise, je n'ai jamais pu envoyer mes lettres à la ministre et au Conseil des médecins, et une certaine appréhension me retient encore de rappeler Henriette, je n'aimerais pas la mettre dans l'embarras. Je veux me concentrer sur ma nouvelle vie avec Yann, profiter de ce lien que je n'attendais pas.

Yann est touché, intrigué par mes souvenirs. Comme Claire ma psy, il tente une explication rationnelle. C'est sûrement l'impact psychologique de ma greffe. Tout s'explique toujours, me dit-il serein. Le seul mystère qu'il accorde à la vie, c'est l'alchimie des rencontres, l'énergie décuplée de deux êtres qui s'aiment. Il ne croit pas au hasard. Il est artiste, romantique mais aussi scientifique, son raisonnement est logique.

Je reviens à nous.

– Et après Berlin ?

Yann semble gêné par ma question. Il toussote puis répond avec cette volonté de vérité qui me plaît :

– Ce n'est pas tout de suite, mais en mai 2008 je partirai en Australie... pour au moins un an. J'ai donné mon accord il y a quelque temps déjà. On va construire tout un complexe de loisirs haut de gamme dans un endroit sauvage inoubliable tout au nord, où le désert du bush colle à l'océan. C'est fascinant, l'Australie...

– En Australie ?!...

– Oui...

Yann prend ma main.

Le voilà donc, le hic... C'est juste un pays : l'Australie... Je vide ma coupe de champagne d'un trait et la tends à Yann pour qu'il me resserve.

La nouvelle m'attriste, Yann le sent immédiatement.

– J'ai dit l'Australie, pas la planète Mars...

– Pour moi, c'est pareil... Je ne te verrai donc plus ?

– Je reviendrai tous les trois mois au bureau de Paris et tu

pourrais venir... Je n'ai pas pu refuser, c'est un peu comme si on te proposait de vivre un an à Hollywood pour y tourner un blockbuster ou un rôle à oscar...

– Ça n'est pas franchement mon actualité... Et ça tombe bien, car j'ai la garde alternée de ma fille à Paris, je ne pourrais jamais vivre aussi loin...

– On ne va pas gâcher notre soirée pour un projet professionnel qui aura lieu dans presque un an, si ?

– Non... On ne va rien gâcher, tu as raison...

Ma nature romanesque, idéaliste, m'emmène toujours dans des projections de vie commune éternelle, mais ma réalité m'a appris à savourer l'instant, « à aimer ce qui est vrai », comme dit ma psy, le temps présent, à laisser l'hypothétique au conditionnel, à ne pas m'encombrer avec ce qui peut-être n'arrivera jamais.

L'hiver 2007-2008 est une période totalement à part de ma vie, peut-être la plus heureuse. Ma santé me laisse tranquille, mon ventre mincit, j'ai de la vitalité. La perspective de l'adaptation de mon livre pour la télévision me réjouit, je vais retrouver la caméra. Tara grandit bien et Yann me dit régulièrement qu'il m'aime avant même que je ne pose la question. Je n'ai pas de souvenir particulier de ce temps, pas de best of. Tout semble harmonieux, ne former qu'un tout. S'il fallait retenir une nuit, un dîner, un sourire, une promenade, une surprise avec Yann, je retiendrais tout.

Pour la première fois de ma vie, je ressens l'état heureux plus longtemps qu'un moment, le bonheur n'est plus une succession d'instantanés heureux mais un sentiment qui reste en moi et me fait supporter ce qui habituellement m'est insupportable : l'attente.

Professionnellement je dois encore patienter jusqu'au printemps, au tournage de *L'Amour dans le sang*, mais rien ne presse car, au printemps, il y aura aussi l'Australie. J'attends Yann souvent. Il passe une semaine sur deux à Berlin. Nous partageons notre temps commun entre sa maison et mon appartement. Plutôt chez moi le week-end, pour pouvoir aller à pied au cinéma, mon quartier est plus central. Nous avons synchronisé son temps à Paris avec la garde alternée de Tara. Je souhaite associer ma fille le moins possible à ma vie sentimentale depuis ma rupture avec son père. J'aimerais représenter dans l'esprit en construction de Tara, un repère stable, pas une girouette. Je ne cesse de répéter à Tara qu'elle a été conçue par un père et une mère qui s'aimaient profondément, c'est pour cela qu'ils ont eu le plus beau des bébés, car un enfant naît toujours de l'amour. Puis, avec le temps, l'amour qui unit les grandes personnes peut doucement se transformer en amitié. On peut souhaiter vivre séparément ou même aimer une autre personne. Ce sont les

changements de la vie, ils ne sont pas graves, un jour elle les comprendra, mais le plus important c'est qu'il y a une chose qui ne change jamais sur cette terre, un lien fondamental que rien ne peut briser, une forme d'amour unique peut-être à l'origine de tout sentiment : l'amour d'un père, d'une mère pour leur enfant.

L'attente de Yann est douce, car je sais toujours que dans quelques jours il sera là. Seule l'incertitude rend l'attente insupportable. Yann est rassurant, à l'heure, constant et charmeur, surprenant aussi. Tout ce qu'il promet se réalise. Rien n'est annulé, reporté, compliqué. La vie avec lui comporte de jolies surprises. Il n'y a pas de silence entre nous. Yann s'exprime beaucoup et m'écoute aussi. Notre relation est profondément amoureuse et sereine, forte et apaisante, évidente. J'ai rencontré Yann il y a quelques mois et j'éprouve déjà ce sentiment commun aux amoureux de connaître l'autre depuis longtemps.

Parfois je pense à l'Australie, je me documente sur Internet, le temps de vol : au minimum vingt-deux heures... le prix du billet en *business class* cette fois pour être allongée et pouvoir dormir : environ 5 000 euros... Que de bonnes nouvelles. Mais l'Australie est encore loin. Tout peut changer d'ici là. Ça pourrait être annulé. Yann pourrait par amour y renoncer. Mais je ne lui demanderai jamais. Il ne faut rien demander au nom de l'amour. Pas de commerce, que de l'amour. Pas de chantage, pas de phrases qui commencent par « si tu m'aimes... ». Non comme dans la chanson de Police que j'ai mis des années à comprendre : « Quand on aime vraiment, on veut la liberté de l'être aimé. » Ça sonne mieux en anglais, plus léger, plus pêchu. Après des années de psychanalyse et de ruptures, je ne confonds plus aimer et posséder.

Les fois où il évoque l'Australie, puisque le projet est déjà en préparation, Yann tente toujours de minimiser délicatement les obstacles, la distance, le temps de vol, il cite les belles escales possibles en chemin et vante les charmes cachés d'une immense Australie encore sauvage à 80 %...

– Et en bateau, on met combien de temps ?

J'interromps Yann dans sa démonstration.

– Je ne te l'ai pas dit mais je supporte mal les longues distances en avion, j'ai eu une crise de panique en allant en Inde... Chaque trou d'air est une angoisse irrépressible et les vols de nuit... Quand l'avion est immobile et qu'on a l'impression qu'il peut se décrocher du ciel d'une seconde à l'autre... Il y a deux métiers que je n'aurais JAMAIS pu exercer : prostituée et hôtesse de l'air.

– En bateau, c'est un peu plus long. Mais quand on aime...

– On attend sagement chez soi, dis-je, tendrement résignée.

Le soir de mon anniversaire, le 29 novembre 2007, Lili et des amis me réservent une surprise. Yann est retenu à Berlin, il m'en a informée de longue date. L'an prochain, j'aurai 40 ans, mais cette année je peux encore clamer sans sourciller que j'ai 30... et quelques années.

Je suis coquette donc je n'aime pas les marques du temps sur moi comme toutes les femmes, le temps qui flétrit, plisse, dessèche, tache, je n'aime pas ce temps-là. Pourtant, j'ai appris à aimer le temps. Je suis coquette mais j'ai côtoyé la fin de ma vie plusieurs fois, j'ai été maigre, décharnée, éventrée, percée, badigeonnée de bétadine jaune, rasée, recousue, ramenée à la vie, je suis une élégante en sursis qui déteste vieillir et pourtant aime voir passer le temps.

Que le temps passe mais pas sur moi !

Dans la cave voûtée de ce petit restaurant thaï du Marais où, dixit Lili tout excitée, « on se lèche les doigts tellement c'est bon, les beignets de crevettes sont inoubliables... », je suis gagnée par la chaleur de l'ambiance. Je sais que la soirée sera bonne malgré l'absence de Yann. À l'apéritif, on trinque tous en riant, je retrouve quelques vieux copains que Lili a réunis en secret. Il règne parmi notre joyeuse bande une effervescence dont l'excès m'intrigue. Lili ne cesse de répéter qu'une belle surprise m'attend. Elle dévore déjà des yeux un ami de vingt ans, très beau, très viril, le type grec qui, hélas pour ma Lili, est encore homo. Elle est surprise de ma nouvelle, je lui concède que ça ne se voit pas et glisse à son oreille en rigolant : « Ça va devenir ta spécialité, ma douce. »

Yann m'a laissé un message très tendre, je n'ai pas entendu la sonnerie de mon téléphone dans ce brouhaha. Il se promène autour de cette église à moitié détruite au cœur de Berlin, l'« église du souvenir », et pense à moi, à nous. Quelle surprise ma Lili détective peut-elle me réserver ? Tout est possible avec elle, ça rend mon travail de recherche ardu. Je donne tout de suite ma langue au chat, j'ai envie de faire la fête, pas de me creuser la tête. Je commande quelques amuse-bouches, car il n'y a rien à manger avec ce délicieux champagne qui me gagne déjà. « Ça va venir, ne sois pas impatiente... » me répond Lili d'un ton volontairement intrigant. Puis les lumières s'éteignent, ce n'est pourtant pas l'heure du gâteau, et un puissant « joyeux anniversaire » monte dans la cave, ce chant collégial auquel chacun participe me touche toujours. Un serveur arrive dans la pénombre avec un plat illuminé par trois bougies. Mon regard est attiré par cette seule lumière dans l'obscurité. Je chante fort avec mes amis. J'aime la joie. À la fin du refrain, je m'approche du plat. Je reconnais les fameux beignets de crevettes dressés en rond comme des tranches de pomme sur une tarte. Avant de souffler, je lève les yeux

pour remercier ce serveur sympa qui tient avec force, à bout de bras, ce grand plateau et je découvre ma surprise. Ces cheveux longs qui ondulent à portée de ma main, ce regard scintillant, doré par le petit feu des bougies. Yann me sourit. Je souffle. Il tend ses lèvres et la salle se rallume et rugit. Je pleure. Il faut y aller doucement avec mon petit cœur. C'est un joli moment. La musique retentit. Michel Berger, « La groupie du pianiste », je me déhanche en gardant les mains de Yann dans les miennes. Il reprend l'avion demain matin à 6 heures de Roissy. Avant le gâteau, Yann m'offre un beau collier en or blanc, fin, un bijou tribal, un pendentif vertical plat tout simple avec au bout un minuscule brillant. La symbolique ? Aucune. Ce bijou lui a plu. Je l'adore, on dirait une microbague magique. Yann soulève mes cheveux, dénude ma nuque, l'embrasse sous les crins de liesse et me pare de son cadeau. Il détache le petit cœur en or porte-bonheur que je portais, il m'a assez servi.

Nous passons le réveillon du 31 décembre tous les deux en tête à tête. Pas de musique ou de cotillons pour l'ambiance et de night-club branché où tout le monde s'embrasse déjà saoul à minuit comme si Paris venait d'être libéré. À la question : « Où aimerais-tu aller pour réveillonner ? », je cite Baudelaire l'ensorceleur, là où tout n'est que « luxe, calme et volupté ».

Yann exauce mon vœu. Il m'emmène dans un endroit magique, « spécial princesse ». Le nouveau restaurant d'un grand cristallier à Paris. Une jolie place rectangulaire pas très loin des Champs-Élysées et pourtant inconnue, un hôtel particulier très ancien avec un large couloir au rez-de-chaussée qui mène vers un escalier de pierre souverain. Nous avançons roi et reine, entre les murs drapés de velours sombre et ces cristaux noirs et argent scintillant comme un ciel étoilé.

À table, je décide d'un nouveau jeu. Un jour, j'ai posé une question « spécial fille » à Yann. Qu'est-ce que l'amour pour lui... Il m'a répondu : « Se connaître, se comprendre intimement. » Depuis, j'ai à cœur de vérifier notre degré de connaissance, de compréhension de l'autre.

Le jeu consiste à lire le menu, à écrire sur un papier ce que l'on souhaiterait manger, puis à passer commande pour l'autre en essayant de choisir ce qu'il aimerait le plus, là, maintenant, car les goûts sont changeants. Il est donc nécessaire de bien se connaître mais aussi de saisir l'humeur de l'instant. La carte excessivement variée rend l'exercice difficile. Je me concentre, studieuse, je ne plaisante pas avec les jeux de l'amour. Je griffonne mon menu idéal pour ce soir et réfléchis aux désirs de Yann. Je décide assez vite, cela doit être instinctif. Nous plions nos papiers l'air sérieux et les plaçons au milieu

de la table. Un monsieur vient à nous, droit comme un i, sans âge, en noir et blanc, fier de son beau stylo Montblanc. Il s'approche de Yann. Les bonnes manières veulent que l'homme passe commande pour le couple. Nous, les femmes, créatures divines et mystérieuses, ne pouvons pas crier tout haut notre besoin primaire de manger.

– Madame, monsieur, bonsoir, avez-vous pu faire votre choix ? demande l'homme amidonné en regardant Yann.

Je prends la parole, contre le protocole, et cite le menu que j'ai choisi pour lui.

Le serveur entêté, s'adressant toujours à Yann, m'interrompt poliment :

– Mais monsieur ne veut-il pas d'abord passer commande pour madame ?

– Non, dis-je d'un ton qui réclame l'attention. Ce soir, c'est « Tournez manège », alors monsieur prendra...

Et je cite en articulant chaque mot le menu que j'ai choisi pour mon amoureux. Yann rit.

– Et que souhaite madame ? me demande le serveur en me défiant du regard.

– Cette fois, monsieur va vous le dire. Yann, s'il te plaît...

Pour plus de suspense, nous attendons la fin du repas pour dérouler nos petits papiers, mais en scrutant les expressions de Yann à la commande je peux détecter les signes avant-coureurs d'un franc succès dans mes prédictions. Au dessert m'est présentée une délicate tartelette au citron meringuée. Pour faire l'élégante, je mange peu de desserts, seule ou en présence de ma complice Lili. Je suis troublée par ce choix juste qui aurait été totalement erroné il y a quelques mois encore. Le citron est un des goûts qui ont radicalement changé en moi. Je contemple la meringue torsadée à la crête dorée puis je l'enlève pour ne manger que le citron crémeux. Pendant mon opération minutieuse, je lève les yeux quelques instants et découvre Yann qui fixe mon assiette comme sous hypnose.

– Ça va ? Tu aurais voulu ce dessert ?

Yann sourit et se frotte les yeux d'un geste furtif.

– Virginie, mon ex-femme, fait exactement comme toi... Elle commande une tarte au citron, elle en est folle, toujours meringuée car elle trouve ça joli, et elle enlève soigneusement la meringue.

– Ton ex-femme a raison... Tu penses souvent à elle ?

– J'y pense... Rarement quand tu es avec moi. Elle m'appelle de temps en temps. Excuse-moi...

Peu avant minuit, nous échangeons nos papiers avec un soupçon de fébrilité. Avant de découvrir mon menu préféré, Yann m'interroge :

– Tu sais ce qu'a dit Freud avant de mourir ? « Mais que veulent

les femmes ? ! » dit-il en mêlant sourire et soupir comme s'il partageait cette interrogation.

– Il aurait pu se poser la question avant !

Nous lisons chacun nos papiers en riant. J'ai gagné ! J'ai tout juste, je m'épate moi-même. Je prononce un « yes ! » victorieux et retentissant dans l'ambiance feutrée du beau salon. Un « yes ! » de femme convaincue que son sexe est bien le plus fort en matière d'amour.

Yann n'est pas loin de me connaître parfaitement. C'est troublant. Sa commande était juste, à l'exception du dessert. Préférés de justesse à « la tartelette aux citrons sauvages de Menton », j'ai écrit « minibabas au vieux rhum », un autre de mes nouveaux goûts.

Minuit pile. Quelques serveurs alignés font sauter de concert des bouchons de champagne comme des coups de canon. Fidèle à ma tradition, je ne formule aucun de ces vœux creux qui souvent ne trouvent aucune réalité dans la nouvelle année. Je fixe Yann longuement, je me noie dans ses yeux. « Belle année... » murmure-t-il avant de m'embrasser.

Paris, avril 2008

Le tournage de *L'Amour dans le sang* commence dans deux semaines. Yann part en Australie dans un mois. Il m'a demandé de le rejoindre après l'été, il s'est même renseigné sur le coût des écoles bilingues. C'est impossible, je ne pourrai pas séparer Tara de son père. L'équilibre de ma fille passe bien avant le mien. Si Yann ne part qu'un an, je saurai l'attendre. Nous avons déjà planifié les premiers vols. Yann revient en août pour un mois, avant il veut m'offrir mon premier voyage australien après le tournage de mon film. Mon médecin m'assure que l'anxiété du vol n'est pas dangereuse, que je dispose déjà de tout l'arsenal médicamenteux pour la calmer.

J'ai passé la nuit avec Yann chez lui dans la chambre bleue silencieuse qui donne sur une arrière-cour pavée de pierres. Yann dort peu. Il se lève toujours très tôt et travaille sur son ordinateur, il n'a pas besoin de réveil. Comme à chaque fois, il est parti sans faire de bruit, il a dû m'embrasser sur le front d'un baiser si léger qu'il me laisse endormie. Yann prend soin de moi. J'ai toujours besoin de beaucoup de sommeil pour reposer mon cœur et mon corps. Il est plus de 9 heures quand une sonnerie entêtante me fait ouvrir les yeux. Elle semble distante mais son bruit strident va crescendo, je me lève, je ronchonne, j'ai encore sommeil. Je reconnais la sonnerie du téléphone

de Yann. Il a dû l'oublier. Je fais quelques pas dans le salon et m'aperçois vite que le bruit provient du secrétaire indien. Le téléphone est à l'intérieur, mais les portes étroites sont verrouillées et sans clé. Mon téléphone retentit maintenant, il clignote sur la table basse juste derrière moi. Je l'éloigne toujours de moi pour dormir sauf quand il me sert de réveil. Je me méfie des ondes. Yann m'appelle. « Je te réveille ? Excuse-moi. Tu as vu mon téléphone ? J'ai la tête ailleurs en ce moment. J'ai dû le laisser à la maison. – Oui, dans le secrétaire indien, en face de moi. Dis-moi où est la clé et je te l'apporte au bureau tout à l'heure. » Yann hésite puis répond : « Non, ne t'embête pas à venir jusqu'à l'Opéra, je vais rentrer à midi pour le récupérer. Tu m'attends ? – Non, je te l'ai dit hier soir mais tu ne m'as pas écoutée, je déjeune avec Lili. On se voit ce soir, mon amoureux. – OK, mon cœur. »

Avant de retourner dans la chambre pour m'allonger, je fais machinalement glisser ma main, comme on teste la poussière, sur le haut du meuble silencieux désormais, pour vérifier que la clé ne s'y trouve pas. Mon cœur bat plus fort. Ce meuble m'a toujours attirée, intriguée en fait. Pourquoi est-il toujours fermé ? C'est dans la nature de Yann, rangé, méthodique. Il est fait d'un alliage rare, d'une sensibilité vive maîtrisée par une grande rigueur, tel un cadre nécessaire, un garde-fou. Sa maison est impeccablement rangée et son secrétaire verrouillé. C'est comme ça, c'est lui, je vais essayer de dormir encore un peu.

Je reste éveillée vaguement songeuse, je m'autorise encore quelques instants d'indolence. Le ciel que j'aperçois du lit par la fenêtre haute n'a pas la bonne couleur pour une escapade en plein air. Le printemps est encore absent de cette fin d'avril. J'aimerais rester couchée alanguie en reniflant l'autre côté du lit, son côté. Dans les fibres de coton froissé, retrouver l'odeur de Yann. Je pourrais l'attendre et poser un lapin à Lili. Me pardonnerait-elle ? Pas sûr. Elle se plaint déjà que je l'abandonne tout le temps pour mon amoureux et, en peste qu'elle peut être, Lili se réjouit ouvertement de la perspective australienne.

Je me lève enfin, je vais me préparer et partir. Au moment où je claque la porte d'entrée, je pousse un cri de surprise. D'un bond un chat a sauté de la gouttière jusqu'à mes pieds. Il est noir et blanc avec de larges taches comme les vaches bretonnes, il s'enfuit avant même que je puisse le caresser. Dans la ruelle déserte qui donne sur la rue de Mouzaïa en cette fin de matinée, dans ce quartier que l'on appelle justement « la campagne à Paris », je ne traîne pas. Je file vers la station de métro. Les courses en taxi entre ma rive gauche et le Grand Est de Paris me ruinent et ma santé financière se dégrade. Je dois faire attention. Je marche en scrutant ce ciel indécis dont on ne peut savoir

s'il cache la pluie ou une éclaircie. En arrivant à la station, avant de descendre les marches, devant ce portique à l'ancienne, je m'arrête. J'ai le sentiment d'avoir oublié quelque chose chez Yann. Mais quoi ? Je fouille mes poches, mon sac, il me semble que j'ai tout ce qui m'est nécessaire pour rentrer chez moi : portable, argent, clés... Je descends. Au bip prolongé qui annonce que les portes de la rame vont se refermer, je ressens un coup au cœur qui me surprend. Ce bruit que tous les Parisiens connaissent m'en rappelle un autre. La sonnerie du téléphone de Yann. Je m'assois sur le strapontin comme les retardataires discrets au théâtre en ressentant encore les battements forts de mon cœur. Ce cœur est décidément étrange. On dirait qu'il fonctionne comme une alarme. Ses changements de rythme sont peu liés à mes efforts physiques, car je les évite. Ils semblent me prévenir. Quand le métro pénètre dans le tunnel, la lumière dans la voiture vacille. Dans cette obscurité intermittente, mon cœur bat toujours fort et, dès que je ferme les yeux pour me concentrer sur ma respiration, une image éclaire immédiatement mes paupières, aussi nette et lumineuse que sur l'écran de mon Macintosh : le secrétaire indien, son bois pâle cerné et ses divinités, le créateur, les dieux de l'ordre et de la destruction.

Je dois retourner chez Yann et ouvrir ce meuble. Cette pensée noue immédiatement mon ventre, serre ma gorge. Je n'aime pas ces symptômes. Je décide de sortir à la prochaine station. Buttes-Chaumont. Je fais demi-tour. Je reprends le métro dans l'autre sens et à nouveau la sonnerie d'avertissement de fermeture des portes me fait frissonner. Dans la rue, je tente d'accélérer le pas, mais mon cœur bat déjà trop vite. Au début de l'impasse qui mène jusque chez Yann, je croise à nouveau le chat noir et blanc assis sur un muret, tel un Sphinx, il me suit du regard. J'entre dans la maison. Je file vers le secrétaire. J'attrape une chaise et grimpe dessus. La clé est bien absente du plateau haut du meuble. Mais où est-elle ? Il est bientôt midi, Yann ne devrait pas tarder. Je ne voudrais pas qu'il me surprenne en train de fouiller chez lui. Je me sens coupable mais je ne peux pas m'en empêcher. Où peut-il ranger cette clé ? J'essaie de me mettre dans la tête d'un homme, un homme soigneux et logique. Double effort d'empathie. Chez moi règne un joyeux désordre douillet que je n'ai jamais pu me résoudre à totalement ranger. L'ordre impeccable de ma maison me perturberait comme s'il n'était pas le reflet de la vie, de qui je suis. J'ai l'intuition que la clé n'est pas loin. Je m'agenouille, je regarde sous le secrétaire. Rien. Sur les côtés, derrière les colonnes, non plus. Derrière le meuble. Oui, derrière ! Je glisse mes doigts entre le mur et le dos du meuble d'un côté, rien. De l'autre côté. Ça y est. Un petit clou, la clé. Bien sûr, je la fais tomber en la saisissant avec deux doigts. Je la ramasse en me contorsionnant.

Je la tiens maintenant. J'ouvre les deux portes fines et hautes. Le téléphone de Yann apparaît devant moi posé bien au centre sur une pile de dossiers. Je le saisis et le pose en évidence sur la table basse. Puis je continue à observer le contenu du secrétaire. Un beau stylo, une montre ancienne, ma chaîne en or avec ce petit cœur. Que fait-elle là ? Yann l'avait détachée le soir de mon anniversaire. Je saisis ce cœur qui m'a porté bonheur et le regarde de plus près. Est-ce vraiment le mien ? Il me semble qu'il était moins abîmé. Mais l'ai-je déjà regardé d'aussi près ? Je ne sais plus. À côté, une photo de Yann et j' imagine de son ex-épouse. Je m'aperçois que je ne connaissais pas son visage, j'ai toujours évité de parler de cette femme, du passé. Par contre, le paysage sublime derrière eux m'est familier. Le Taj Mahal. Je suis touchée en revoyant ce lieu si particulier pour moi, je ressens un léger vertige. Voilà donc la femme dont il a divorcé. Elle est jolie, brune, un beau et large sourire, ses yeux sont clairs comme ceux de Yann, elle semble tendre. Je regarde au dos. « Taj Mahal, printemps 1997. » Sous la photo, plusieurs agendas bien rangés des années passées, puis en dessous quelques pochettes cartonnées bleues. Celle rangée tout en bas n'est pas bleue mais rouge. Je me baisse pour l'observer. J'entends un bruit dans le jardin. Je me fige. Mon cœur s'emballe. J'essaie de tout remettre en place, de reproduire l'ordre parfait, mais c'est inutile, la porte d'entrée reste fermée, ce doit être le facteur ou le chat sauteur. Je me calme en me convainquant que ce que je suis en train de faire n'est pas grave, si Yann me surprenait, il ne m'en voudrait pas, quel secret pourrait-il me cacher ? Je lui dirais que je voulais lui faire la surprise de lui apporter au bureau son téléphone portable. Je saisis quelques pochettes bleues au hasard et aussi la rouge, ma tête tourne un peu, mon trouble ne passe pas. Chacune d'entre elles correspond à un projet professionnel : « Boscolo Palace, Rome, 2005 », « Hôtel Kempinski, Munich, 2004... » Sur la pochette rouge, une simple date est inscrite : « 4/11/03. » Stupéfaite, je m'assois et l'ouvre. À l'intérieur, il y a plusieurs chemises en plastique coloré. La première contient un document dont je reconnais l'en-tête. Hôpital Saint-Paul. Un certificat de décès. Je lis le nom, le prénom : Briend Virginie... Je ne peux pas le croire. C'est le nom de l'épouse de Yann. Un certificat daté du 4 novembre 2003... Dans une autre pochette, un article de journal collé sur une feuille. « Orage : Accident mortel à Nation, Paris 12e... » Mes mains tremblent. Je déplie un journal et découvre ma photo à la une du *Parisien*... Mon regard est troublé, mon torse comprimé, j'arrête et me sens incapable de remettre en place tous ces documents. Yann n'est donc pas divorcé, il me ment depuis le début, sa femme est morte le 4 novembre 2003, le matin de ma greffe. Je me sens plongée dans un soudain brouillard. Je n'entends plus qu'un bourdonnement bizarre et continu. Je vais laisser

tout ce désordre. Yann rangera. J'attrape mon sac posé sur la table et fais quelques pas lentement dans le grand salon tel un zombie, puis plus vite, je me mets à courir, je me sauve.

Je n'ai pas refermé la porte suffisamment fort, pas entendu le clic du verrou, tant pis, je ne me retourne pas, je file, je fuis. Mon regard est hagard. Je cherche mon chemin alors que je connais ce trajet par cœur, un instant je ne sais plus, où faut-il tourner, à gauche, à droite, mais que fais-je là, si loin de chez moi ? Je m'immobilise et scrute d'un mouvement circulaire mon environnement immédiat. Une dame passant s'inquiète poliment : « Vous êtes perdue ? » Je ne réponds pas, je ferme les yeux très fort comme pour me réveiller puis je marche vers le métro.

Je n'arrive pas à penser clairement. Je me sens vaciller. Dans ma tête tout s'emmêle. Je ne sais plus rien. J'éprouve la confusion, celle qui doit submerger l'esprit des fous avant le grand vide, la déconnexion finale. Le bruit du métro est un vacarme qui m'envahit. Le bip des portes est insupportable. Je plaque mes mains sur mes oreilles, j'ai envie de hurler. Une jeune fille m'interpelle doucement, elle s'avance vers moi, elle me parle, me tend un journal avec un stylo. Je ne comprends pas ce qu'elle veut. « Charlotte Valandrey, un autographe, s'il vous plaît, Charlotte Valandrey... » Ce nom résonne comme un écho. Mais quel nom ? Je m'appelle Anne-Charlotte Pascal. « Je ne suis pas Charlotte Valandrey. » Ce nom est une erreur, une malédiction.

L'air frais de la ville me ramène lentement à une forme de réalité. Je m'assois sur un banc dans le petit square qui jouxte le Bon Marché. Pourquoi ces enfants crient-ils si fort ? Où est ma fille ? Mon téléphone sonne. Je le saisis. « Lili » clignote. Je ne sais pas si je pourrai parler mais j'appuie sur la touche verte. Je plaque le téléphone à mon oreille et je pleure en reconnaissant sa voix. « Charlotte ? Charlotte ? ! Allô ? Allô ? ! Charlotte, je n'entends rien. Allô ! » Puis je dis distinctement, je répète : « C'est Yann, Yann m'a menti, il a menti... » Du flot de mots que Lili m'adresse, je ne retiens que la fin : « Viens, viens chez moi... » Je viendrai mais plus tard. Je raccroche. Je vais d'abord rentrer chez moi. Ici, je reconnais, c'est Sèvres-Babylone. Je vais remonter la rue de Sèvres. Je passe le porche de mon immeuble comme un automate. L'ascenseur pourri est en panne comme souvent. Je grimpe les marches lentement. Je croise le vieux voisin du premier qui pue comme toujours. Je renifle sans grimacer sa sueur crasseuse et son odeur de tabac froid, je suis bien dans ma cage d'escalier, chez moi, j'habite tout en haut au cinquième étage. « Bonjour, Charlotte... » « Bonjour », dis-je en moi-même. Je continue de monter. Dès que j'ouvrirai la porte, je marcherai jusqu'au

fond du couloir, j'irai dans la cuisine et là, dans mon panier à médocs, je prendrai tout ce qu'il faut et je dormirai. Quand je me réveillerais, ça ira mieux.

J'avale mes médicaments. Mon téléphone portable sonne. Le mot « Yann » clignote. Yann ! J'éteins tout, je vais me reposer, mais pas ici. Je ne serais pas tranquille. Yann a les clés de cet appartement, il pourrait venir. Il me reste quelques minutes. Je descends, je marche jusque chez Lili avant que la puissante chimie ne produise son effet.

J'ouvre les yeux, combien de temps plus tard, je ne sais pas. Je suis allongée sur un lit et Lili caresse mon front. Je me souviens qu'elle m'attendait en bas de chez elle, sur le trottoir. Elle m'a couchée aussitôt en me chuchotant des paroles douces. Elle a ausculté mon cœur, mon souffle, en collant plusieurs fois son oreille à ma poitrine, puis je me suis endormie. Lili m'a veillée jusqu'à maintenant.

– Ça va, ma belle ? Ça va ?

– Ça va...

À ces mots que je prononce pour la rassurer, je fonds en larmes. Non, ça ne va pas. Je réalise où je suis et je me souviens vaguement de ce qui s'est passé, mais je ne vais pas bien. Je raconterai tout à Lili mais plus tard. Les médicaments me gardent encore un peu anesthésiée. Pour l'instant je veux rester la proie de ses caresses et de ce brouillard qui se dissipera peut-être.

Lili m'apporte du thé que je bois par petites gorgées et à force de tendresse mêlée à la théine, au bout de quelques heures, j'émerge enfin de mon brouillard, je me lève. Yann est venu pendant que je dormais, Lili ne lui a pas ouvert.

Je commence à raconter les faits.

Lili m'écoute, l'air ahuri. Elle tait ses commentaires habituels : « C'est énorme, c'est l'hallu... » Elle m'écoute les yeux écarquillés. J'ai même l'impression qu'elle ne me croit pas. Puis elle dit d'un ton posé :

– Yann est un mec bien. Il faut se calmer, Charlotte, si tout ça est vrai...

Je l'interromps brutalement en criant :

– Mais bien sûr que c'est vrai, c'est un menteur !

– Calme-toi, ma belle, je te crois, je te crois... Il faut laisser passer le choc et essayer de comprendre. Il pourra sûrement tout expliquer.

Je demande à Lili d'allumer mon portable et de consulter mes messages. Elle paraît bouleversée en les écoutant. Yann a appelé de nombreuses fois. Il s'inquiète, il veut me voir avant de partir à Berlin demain. Il veut tout m'expliquer, il m'aime...

Je n'arrive pas à réaliser. Peut-être ai-je rêvé, cauchemardé à nouveau ? Je demande à Lili de le prévenir que j'essaierai de l'appeler demain. Aujourd'hui et toute la soirée, je vais continuer ma « black-out » thérapie auprès de mon amie avec quelques pilules de l'oubli.

J'ai passé la nuit chez Lili, dans la brume.

Aujourd'hui, je me sens calmée. J'ai le sentiment que la vérité vient à moi et que, bientôt, elle m'apaisera.

Yann m'appelle dès le matin, il a reporté son vol pour Berlin et veut à tout prix me voir. Il dit qu'il souffre trop de mon silence. Il veut me parler, même un instant, je peux au moins lui accorder ça.

Après quelques messages, je lui réponds finalement par un texto.

« OK ce soir Lutetia 20 H. »

Mon téléphone en main, je pense soudain à Henriette que je n'ai jamais rappelée. Je lui ai juste laissé un message pour la bonne année en lui disant que je mettais en pause mes recherches pour quelque temps.

Je compose son numéro. Henriette me répond immédiatement et me salue d'un chaleureux :

– Comment va, mon petit, depuis le temps ? !

Surprise par cet entrain, je ne sais pas quoi lui dire et fais comme ces gens agaçants qui retournent sans répondre la même question :

– Et vous, comment allez-vous, chère Henriette ?

– Bien, très bien...

Henriette décrit sa nouvelle vie avec enthousiasme. Elle voyage, fait toujours du crochet... J'ai du mal à me concentrer sur ce qu'elle me raconte. Je lui coupe la parole :

– Elle s'appelait Virginie, n'est-ce pas ?

Henriette comprend immédiatement et me répond d'un ton hésitant :

– ... Oui, un prénom comme ça... Comment avez-vous su ? Ce sont les directeurs qui vous ont parlé ? C'est impossible...

– Non, ce n'est pas eux... Je suis désolée, Henriette, de ne pas vous avoir rappelée avant... Le temps est passé si vite... Je suis heureuse pour vous... Vous manquez à l'hôpital, vous me manquez... Je vous rappellerai. Je vous embrasse bien fort.

J'appelle ma psy pour avancer mon rendez-vous. C'est urgent, j'ai besoin de la voir au plus vite. « Pourquoi est-ce si urgent ? m'a-t-elle demandé. – Parce que je deviens folle. »

Au bar de l'hôtel Lutetia

Pour une fois, je suis en retard. C'est exprès, je ne voulais pas attendre seule, même un instant à le guetter, à avoir peur, à pleurer. J'entre dans le grand salon. Comme Henriette un an plus tôt, au même

endroit, je rase un peu les murs et je garde sur le nez des lunettes de soleil qui me bouffent le visage.

Yann tend le bras immédiatement dès qu'il m'aperçoit. Il se lève pour m'accueillir. Je refuse calmement qu'il m'embrasse, je m'assois, je le contemple. Pendant une fraction de temps, il me semble que je ne peux plus reconnaître ce qui existe vraiment. Est-ce Yann, qui est-il vraiment, quel est cet homme qui me sourit avec des larmes dans les yeux ? Je connais cette sensation étrange et vertigineuse que la vie perd ses repères, sa matérialité. Quand j'ai découvert que j'étais séropositive, j'éprouvais parfois cette sensation d'irréalité, de vivre un cauchemar dont je me réveillerais. Ma volonté puissante de ne pas croire à ma vérité me déconnectait parfois de ma vie. Un serveur s'adresse à moi aimablement. « Un Coca, s'il vous plaît. » Yann se tient assis, le dos bien droit, les mains croisées, il paraît bouleversé mais aussi sûr de lui, blessé et déterminé à guérir. Il me demande lentement d'une voix claire de ne pas l'interrompre : « S'il te plaît, Charlotte... » Puis entame un long monologue :

– Je suis heureux de te voir. Heureux que tu saches tout désormais. Mentir me devenait insupportable. J'aimerais que tu puisses me comprendre. Ma femme est morte le 4 novembre 2003. Je n'ai jamais divorcé et, le soir où tu m'as demandé au théâtre si j'étais veuf, tu ne l'as pas remarqué mais j'ai tremblé. Virginie est morte des suites d'un accident de voiture près de la place de la Nation. J'étais à Strasbourg en mission. Elle a été transportée dans le coma à l'hôpital Saint-Paul. Quand je suis arrivé, on m'a annoncé sa mort cérébrale. J'aimais Virginie de tout mon cœur, de tout mon être. Elle était tout. On s'est rencontrés en Inde en 1997. Elle y faisait un stage de fin d'études dans une organisation humanitaire et moi j'étais en vacances. Je n'ai pas connu beaucoup de femmes. J'ai demandé la main de Virginie au sommet de la tour Eiffel. C'était, pour elle, la plus belle œuvre d'architecture, « un lien entre passé et futur ». On s'est mariés en l'an 2000. Quand on s'est aperçus de ma stérilité, on a fait plusieurs tentatives *in vitro*. Virginie a fait une fausse couche et sûrement une deuxième. Le soir de l'accident, elle s'est rendue en catastrophe à l'hôpital, elle avait mal au ventre, elle saignait. Je l'appelais sans arrêt. Puis plus rien. Plus de réponse. Rien. J'ai pris ma voiture, j'ai roulé le plus vite de ma vie vers Paris. À l'hôpital, on m'a prévenu en quelques mots dans le couloir. Dans la voiture, je m'étais préparé au pire. Une intuition, il n'y avait que le pire de possible ce soir d'orage terrible. Quand je suis entré dans sa chambre, son cœur battait encore, mais son cerveau était mort. Elle était maintenue en vie artificiellement. Sa main était tiède, mais on me disait que c'était fini. Je ne pouvais pas le croire. C'était impossible. La vie ne pouvait pas avoir cette brutalité-là, pas cette absurdité. J'allais mourir moi aussi.

Puis une psychologue est entrée. Elle s'est agenouillée et a pressé ma main sans rien dire. Au bout de quelques instants, elle m'a demandé si je voulais bien la suivre, elle avait les larmes aux yeux. Elle m'a parlé de greffe. Aussitôt, j'ai demandé s'il serait possible de connaître la personne greffée. Serait-ce une femme ? Elle m'a répondu qu'elle ne le savait pas mais que vraisemblablement ce serait une jeune femme. J'ai donné mon accord. En disant « oui », je te dis la vérité, je n'ai pas pensé à sauver une autre vie, j'ai voulu prolonger la vie de Virginie. Quand je suis rentré dans la chambre pour lui dire au revoir, deux médecins effectuaient des tests pour confirmer la mort cérébrale. Absence totale de réflexes, pas de réaction de la rétine à la stimulation lumineuse, encéphalogramme éternellement plat, le corps inerte mais le cœur en vie. J'ai pris la main de Virginie, je l'ai embrassée et je suis parti, vite. J'ai pensé : « Au revoir. Ce sera bientôt la fin de ce cauchemar car je te retrouverai. » Je n'ai jamais pu savoir qui avait été greffé du cœur de ma femme malgré mes demandes répétées. Jusqu'au jour où j'ai lu ton interview dans un journal. J'ai vu à la télévision ton énergie, ton sourire. Virginie était médecin. Je savais par ses collègues que la greffe avait eu lieu dans le même hôpital. Voilà tout ce que je savais. J'ai voulu t'écrire...

J'interromps Yann :

– Les lettres, c'était toi ?

– Quelles lettres ?

– Celles que tu m'as écrites, c'est la même histoire...

– Non, laisse-moi terminer, je t'en prie. Je voulais te rencontrer mais je ne savais pas si tu le voulais aussi. Je lisais tout sur toi, ton livre plusieurs fois, tes interviews, les émissions, tout. Je voyais un psy depuis l'accident. Il me conseillait de bien faire la part des choses. De bien séparer les êtres, de laisser Virginie en paix, de faire mon deuil. Alors j'ai décidé de te rencontrer normalement, comme un homme libre, qui pourrait t'aimer sans histoire de greffe, de souvenirs, d'une autre vie en toi, t'aimer juste pour toi. Et je suis venu au théâtre. Je t'ai rencontrée, je t'ai menti pour nous protéger. Souvent j'ai failli craquer. Quand tu parlais de l'Inde, de ta mémoire cellulaire, quand tu enlevais la meringue de ta tarte au citron. Mais j'ai tenu bon. Je voulais te parler, je comptais le faire, mais je n'avais pas encore trouvé le bon moment, j'avais peur comme j'ai peur de te perdre, parce que je t'aime, Charlotte, je t'aime tellement...

Je ne sais plus rien. Je ne veux plus rien entendre. Je me redresse, j'ai cette force-là. Je me lève, m'approche de Yann, je l'embrasse sur la joue, j'embrasse aussi ses yeux qu'il a fermés. Ses larmes mouillent mes lèvres. Puis Yann me regarde. Je pose un doigt sur ma bouche pour qu'il comprenne qu'il m'est impossible de parler, de réagir, qu'il

me faut partir.

Je quitte l'hôtel lentement. Dans la rue je reste muette, je marche d'un pas hésitant. Je regarde le ciel puis mes pieds, tout en haut puis en bas, je lève et baisse la tête sans cesse, prise entre rêve et réalité.

Chez moi, je suis une somnambule dans la pénombre que je crée. J'allume quelques bougies et j'éteins tout le reste. Je demeure assise dans mon salon. Je me veille. Je recherche le silence. J'aimerais me retrouver, indemne, enfant, bien vivante, avant les heurts, la brutalité, sortir de la tourmente. J'aimerais être Anne-Charlotte.

Comme hier, je me sens à nouveau vaciller. Ma tête tourne dès que je tente de me lever. Je suis amnésique par instants, mon esprit peine à réfléchir, parfois je ne me souviens plus du tout de la raison de mon état, je ne ressens que le vertige, la douleur et ce goût de fin, le gouffre là, juste là.

Yann a menti et ment encore. Il aime un fantôme. Moi, je l'aimais. L'amour fuit comme un rat. La vie aussi. Je marche jusqu'à la cuisine, j'attrape ma corbeille dans l'obscurité et je renverse lentement tous mes médicaments qui se répandent sur le plan de travail dans un crépitement de plastique que je ne supporte plus. J'allume le néon. Je râle sur cette lumière crue. Je protège mes yeux d'une main tendue. Voilà mon beau cocktail de survie, étalé devant moi. Des noms doux et trompeurs pour ces armes chimiques, des rimes en « am », « vir », « yl ». Antirejet, anti-anxiété, anti-VIH, antitension, antidépression... Je lis à haute voix, je m'interroge :

Epivir, Etravirine, Raltégravir ? Intellence, Isentress, Xanax ?

Fractal, Laroxyl, Cortancyl ? Inexium, Néoral ?

Bromazépam, Tétrazépam ? Efient ou Tersian ?

C'est l'heure de la prise, c'est maintenant. Je ne connais plus les doses, quoi, combien ? Et si j'arrêtais tout ? Tous ces « anti-tout » ? Je laisserais faire ma nature. Et si je m'aidais un peu ? Si je m'endormais pour de bon ? Anesthésie finale. Tersian ! Mémoire flash. Je me souviens des mots du pharmacien : « Attention, c'est très fort, suivez bien la prescription, trois gouttes seulement en cas de crise, pas quatre... » Combien y a-t-il de gouttes dans un flacon plein ? Je saisis la petite bouteille, je dévisse le bouchon de plastique encore neuf. Ça craque un peu. Je le porte à mes lèvres. Je ferme les yeux. Une gorgée de Tersian ?

Je lâche le flacon qui se fracasse sur le sol. Je balaie tous mes médocs d'un revers de bras. Je hurle. Tout par terre. J'arrête tout. Aucune chimie dans mon corps ce soir, comme avant. Je vais aller me coucher sans rien avaler. Je vais dormir comme un enfant.

Lili est venue me réveiller. Elle m'a demandé hier soir un double de mes clés. « On ne sait jamais », m'a-t-elle dit. Je l'embrasse sans

trop parler, surprise de son visage si près du mien. J'ai dormi. Pas de rêve, rien, calme plat. Mon esprit s'est déconnecté tout seul comme en mode sécurité. Aujourd'hui je dois récupérer Tara. Je demande à Lili d'appeler mon ex-mari. J'aimerais un délai supplémentaire. Demain, demain j'irai mieux, je me le promets. Lili me force à prendre mes médicaments. Elle reste près de moi toute la journée. Sur mon portable plusieurs messages de Yann que je ne lis pas. Je vais laisser passer les minutes et les heures. Quand le ciel s'obscurcira, je retournerai dormir. Et demain, ça ira mieux, forcément mieux.

Lili a dormi avec moi. « Je ne peux pas te laisser prostrée comme ça ! »

Je me souviens d'avoir tenu sa main. Elle est déjà levée, je l'entends dans la cuisine. Quelle heure est-il ? Tard. Lili attendait mon réveil avant de rentrer chez elle. Elle m'apporte mes médicaments avec un jus de fruit frais. Je lui souris. Lili me sauve. Elle est la femme la plus douce que je connaisse. Je vais consacrer le reste de ma vie à aimer l'amitié, à la nourrir. J'ai totalement mésestimé cette forme d'amour. J'ai eu des tas d'amis, combien m'en reste-t-il ? Je n'ai rien fait pour les garder. L'amitié était un succédané de l'amour que je cherchais, une forme mineure, facile. Je m'en veux. Que ferais-je sans Lili ? Elle doit partir maintenant, son fils l'attend. Je l'embrasse aussi fort que je peux comme si elle disparaissait des mois à l'autre bout du monde. Elle en rigole. Je vais partir moi aussi. J'ai rendez-vous avec ma psy.

Sur mon portable, encore des messages de Yann. Je lui réponds d'un texto : « Laisse-moi, s'il te plaît. »

Chez ma psy

– Alors, Charlotte, vous devenez folle ? Quelle est cette tête ? Que se passe-t-il ? Dites-moi...

Je ne peux pas répondre immédiatement à Claire. Je me mets à pleurer, c'est plus fort que moi et cela me gêne, c'est impudique et faible, je ne m'aime pas comme ça.

Claire demeure assise, impassible dans son fauteuil. Elle me sourit sans esquisser le moindre geste dans ma direction. Pas d'empathie, ne pas consoler l'enfant qui n'arrêterait plus de pleurer. Me réveiller. Me sortir de l'émotion. Me ramener à la raison, là où se trouvent les solutions.

– Pleurez autant que vous le voulez, Charlotte, et après vous pourrez me parler...

Claire autorise mon émotion, elle peut la comprendre mais ne

veut pas la partager. C'est sa loi, sa technique. Elle est gardienne de la raison, de la neutralité. Son stoïcisme bienveillant fonctionne, j'arrête de pleurer. Claire connaissait mon histoire d'amour avec Yann. Je ne lui apprends que mes découvertes récentes. Rien ne semble surprendre Claire. À son contact, rien n'est exceptionnel ou bouleversant, tout devient normal, presque banal.

– Et que ressentez-vous ? me dit-elle, plus intéressée par mon état que par les faits.

– Je suis dévastée. Il m'a menti, trahie. Que peut-on construire sur un mensonge, si utile soit-il...

– Vous comprenez la raison pour laquelle il vous a menti ?

– Il me l'a expliquée.

– Quelle était son intention ? Son intention était-elle de vous trahir comme vous le dites ? En mentant, voulait-il vraiment vous trahir ?

– Je ne sais pas. Que cherchez-vous à me faire dire ?

– Considérez toujours deux choses, Charlotte, si vous voulez approcher de cette vérité qui vous tient tant à cœur, de « votre » vérité. Freud disait que la vérité n'existe pas, elle est toujours subjective, multiple. Il n'y a que des vérités subjectives, en l'occurrence la vôtre et la sienne. Considérez votre émotion, votre compréhension et aussi sa compréhension, son intention véritable. Entre votre émotion et son intention vous trouverez votre vérité. Alors je vous repose la question, l'intention de Yann était-elle de vous nuire, de vous trahir ?

– Non.

– Très bien. Alors ? Que lui reprochez-vous vraiment ?

– Il m'aime pour ce cœur qui est en moi. Il dit qu'il m'aime pour moi, mais je ne le crois pas. Il ne m'aimerait pas si je ne portais pas ce cœur.

– Mais il n'a aucune preuve de ce qu'il croit et n'en aura jamais. Vous ne saurez jamais si ce greffon prélevé est bien ce cœur qui bat en vous. N'est-ce pas ?

– Il est persuadé de savoir. Je suis troublée aussi.

– Souvenez-vous, on peut se persuader d'à peu près tout. Et surtout de ce qui est vital pour nous. On veut vivre, survivre, on est prêt à tout pour ça. Cet homme a eu besoin de croire que vous portiez ce cœur. Il n'a pas fait son deuil.

– Il ne m'aime pas pour moi.

– C'est illusoire de vouloir être aimée pour soi. On est toujours aimée pour ce que l'on représente aux yeux de l'autre, pour ce que l'autre trouve en nous. On ne peut pas dicter l'amour. Aime-moi pour telle raison et pas pour telle autre. Ça ne marche pas comme ça. On est aussi ce que l'on représente, on est un tout, un alliage. Il ne faut

pas se morceler. Vous êtes Anne-Charlotte Pascal et Charlotte Valandrey. Vous êtes aimée ou vous ne l'êtes pas. On ressent l'amour ou pas. On ne dicte pas l'amour et on ne l'explique pas. C'est comme la magie. Elle éblouit, mais si on la décortique elle s'en va. Est-il amoureux de vous ?

– C'est une histoire d'amour truquée, usurpée...

– Je vous écoute depuis des mois, c'est une histoire d'amour, pas un malentendu, pas un fantasme. Ressentez-vous l'amour ou pas ? Prenez le temps d'y réfléchir. Les faits comptent bien moins que le sentiment et l'intention.

En sortant de chez Claire, j'envoie un texto à Yann, comme dicté par elle : « J'ai besoin de temps. »

Il m'a répondu : « J'attends depuis longtemps, je t'attendrai. »

Mai 2008

Le scénario de *L'Amour dans le sang* a été réécrit. La première version était trop éloignée du livre, hors sujet. J'y étais déprimée, vomissant, mourante, je me traînais d'une pièce à l'autre seule chez moi. Une sorte d'interprétation libre presque fantasmée des années sida, symbolisée par moi, jeune comédienne fauchée par la maladie, alors que je n'ai jamais souffert d'aucune infection liée au VIH et que ma séropositivité n'occupe que quelques pages de mon livre.

Nous tournons le téléfilm sur une côte maritime au nord de la France et dans le vieux Lille. Les scènes sont pourtant censées se passer en Bretagne et à Paris. C'est une question de budget. Lille est moins cher que le Val-André ou la capitale. Il m'est difficile en découvrant une étendue sableuse quelconque de déclamer du haut d'une dune de sable grisâtre : « Regarde comme c'est beau, le Val-André, la plage va jusqu'au port de Piégu là-bas. » Là-bas, ce n'est pas Piégu et son port en impasse blanc et rocheux, c'est Dunkerque. Ce qui me choque le plus, ce sont les toits des maisons en tuile, la Bretagne sans ardoises. « Ne t'en fais pas, personne ne remarquera. » C'est vrai, personne n'a rien vu.

Je joue mon propre rôle, Dominique Besnehard aussi, l'homme qui a lancé ma carrière. De son œil bleu perçant, il remarque immédiatement que je ne suis pas très en forme. Je ne parlerai à personne de ma peine, de mon histoire. Je ne fais pas de confidences sur les tournages. Personne ne comprendrait. Tout serait déformé. Je suis là pour oublier, pour travailler, profiter de ces quelques jours attendus depuis si longtemps. En regardant les images sur la vidéo, je me trouve moche et ça m'affecte. Suis-je aussi changée que ça ? Il

paraît que l'on ne se voit pas. C'est vrai, c'est bien une autre que moi que je vois. Moche ! C'est l'histoire de ma vie et j'aimerais au moins faire bonne figure. Je suis mal éclairée, mal coiffée, je ne me reconnais pas. La lumière au cinéma comme à la télévision c'est magique. Une bonne lumière vaut tous les lightings. Toutes les actrices le savent. Aujourd'hui on tourne une scène sur la plage le long de la mer agitée. Je plaisante avec la maquilleuse : « Je vais bien dans le décor avec ma tête de poisson de roche. » Je me plains auprès du metteur en scène, de l'éclairagiste coupable, de tous ceux qui ont le pouvoir, je le sais, de me faire un peu plus jolie. Mais tout le monde s'en fiche. Comme pour la couverture de *Paris-Match*, j'ai l'impression qu'il faut que je sois moche pour qu'on puisse lire ma galère sur ma tronche.

C'est mon premier jour de travail depuis longtemps, Dominique, qui produit le film, a été sympathique comme toujours en me rajoutant des jours de tournage pour que je sois un peu plus payée. Je décide d'arrêter mes revendications. Je veux laisser un bon souvenir à l'équipe. Moche mais sympa.

Le rôle principal est joué par Aurore Paris, ma petite cousine dans la vraie vie. Elle n'a bénéficié d'aucun piston, elle ne porte pas mon nom, elle a étudié au conservatoire, je l'ai juste prévenue du casting. Elle a du talent, Aurore.

Le soir, quand tout le monde semble dormir dans l'hôtel, je quitte ma chambre, je fais le mur. On me dit de me reposer mais je ne peux pas dormir. Je me sens seule. J'ai besoin de sortir, d'aller respirer l'air tiède de la plage à quelques centaines de mètres. J'enfile un manteau de mec, un caban que j'ai piqué à un technicien dragueur quand le vent s'est levé. Je relève le grand col, je cache mes cheveux. Je marche. À l'approche des dunes, je croise un groupe de jeunes assis par terre à côté de leurs mobylettes. C'est le milieu de la nuit. La seule lumière provient d'un lampadaire faiblard planté sur un parking désert. Ils boivent des canettes et me sifflent. Je fais coucou de la main et je file tête baissée vers la mer. Je n'ai pas peur. Dans la pénombre, j'entends, j'aperçois un couple qui s'ébat sur le sable. Le bruit de la mer qui se brise sur la plage devient lancinant. Le vent souffle encore. Dans l'obscurité, l'écume se détache en lignes mouvantes qui m'attirent comme un autre horizon. La grande lune est morcelée par une brume noire. Je m'allonge avant que le sable ne soit trempé. Je fixe ce ciel mystérieux droit dans les yeux, tout au-dessus de moi. Je laisse les larmes que je sentais grossir se déverser. Goutte à goutte sur la plage. Je pense à lui.

Je quitte le tournage après une semaine. À quand le prochain ?

Je rentre à Paris. Je n'ai aucune nouvelle de Yann. Son départ

pour l'Australie est prévu dans trois jours. C'est bien.

« Je pars. Je t'aime. » J'ai gardé son texto.

L'année 2008 passe. RAS. Je ne rêve plus, finis les cauchemars. Ma dernière vision étrange entourée d'un halo doré fut celle du secrétaire indien dans le métro. Je suis libérée de tout ça. Je ne fais plus qu'une.

Je vis un peu recluse. Je regarde ma fille grandir. Elle est ma fierté. Voilà la chair de ma chair. Moi aussi j'ai prolongé la vie. Je me nourris de son bonheur.

Tara ne parle pas assez. Ma psy me dit de la laisser tranquille. Quand je l'interroge, quand je m'intéresse au déroulé de sa journée, elle me répond qu'elle ne sait pas. Elle ne veut pas parler, elle veut juste jouer. Alors on joue, je fais le pitre, je la regarde rire. Dieu que ma fille est belle.

Je donne peu de nouvelles au monde extérieur et j'en reçois peu. Je vais prier parfois à la chapelle de la Vierge miraculeuse. Je prie pour Tara, ma mère, mon père, ma sœur et pour lui, je connais par cœur ma liste, et pour sortir de ma petite vie, je finis toujours par un message adressé à l'humanité. Je rêve d'éradiquer la souffrance.

Je vois ma psy, Lili, mon père de temps en temps, j'ai pris le thé avec Henriette. Je parle à ma sœur au téléphone, à mon cousin, à mon agent qui attend avec impatience l'impact de la diffusion du téléfilm en novembre.

L'avant-première de *L'Amour dans le sang* est un succès. La salle m'applaudit longuement et je me lève pour remercier, en larmes. Je n'en peux plus de pleurer. Je vais me faire ligaturer les glandes lacrymales. Je découvre le film pour la première fois. C'est étrange de voir sa vie défiler. C'est bien rendu, assez proche de ce que j'ai vécu. Ça m'est difficile d'être face à cette réalité que j'ai souvent fuie pour continuer de vivre.

Line Renaud est présente, toujours chaleureuse, Ségolène Royal aussi, Dominique Besnehard l'a escortée. Elle a un beau sourire. Très belle femme, digne. Elle fend la foule impériale en tentant d'être aimable avec chacun. Pas facile. Les gens s'amusent pour l'apercevoir. Je me souviens de Roselyne Bachelot, de la limousine, des motards, gyrophare, gardes du corps, assistants. Les politiques sont de vraies stars.

Près de 5 millions de téléspectateurs ont regardé ma petite vie. France 3 est satisfaite. Impact du téléfilm sur ma carrière ? Peut-être une pièce de théâtre début 2009, une comédie, très bien.

29 novembre 2008, j'ai 40 ans. À 17 ans, mon espérance de vie était de six mois... Dominique organise une fête. Je passe un moment joyeux. Je me souviens de l'an passé, du serveur dans l'obscurité...

Yann m'a envoyé un message : « Joyeux anniversaire. Je t'aime », et fait livrer un bouquet de violettes sucrées que je n'ai pas mis dans l'eau. Il sèche dans mon sac.

Décembre 2008, chez moi, peu avant Noël

L'hiver est accablant de grisaille. Je réponds à mon courrier de fans dont le flot me surprend toujours, assise à mon bureau sur une chaise en bois qui craque. Ce matin je me suis levée fatiguée. C'est inhabituel. Je déteste me sentir sans énergie. J'ai dû me faire violence pour résister à cette fatigue intense, presque paralysante, qui me tient déjà depuis hier. Alors que j'appuie fortement sur la pointe de mon feutre pour imprimer les photos que j'envoie, je ressens dans le côté gauche de ma poitrine une douleur vive qui fige mon bras. Elle est unique, pénétrante, immédiatement reconnaissable par ceux qui, comme moi, l'ont déjà éprouvée. Je suis choquée par la douleur elle-même et par le souvenir de ce qu'elle amène. Son intensité est moins forte cette fois que dans mon souvenir. La douleur est pourtant tenace, ancrée, elle comprime mes poumons. C'est le cœur. Je ne peux pas le croire. Mon deuxième cœur serait-il malade ? Je dois confondre. Ça va passer. Je pose mon feutre, je m'allonge, patiente, je rive mon regard au plafond. Dans ce moment vital, je vide mon esprit, je me concentre sur mon cœur. Je ferme les yeux et je tente de percevoir, de contrôler ses battements. Je respire le plus lentement possible mais rien ne passe, ni la douleur régulière qui rayonne jusqu'au bras ni la sensation d'oppression. Un sentiment de colère sourde me gagne, je le réprime, je l'expire. Je ne veux pas appeler à l'aide, pas fuir en ambulance, fini tout ce tintamarre. Pas de sirène, pas d'urgence, plus d'examens qui font mal ou peur, de coronarographie, scintigraphie, angiographie, IRM, scanner, terminé la souris de laboratoire. Mon cœur n'est plus malade. Je veux rester chez moi, simplement, aller chercher ma fille à l'école à 4 heures comme hier, comme des millions de mères, je veux préparer Noël avec Tara. J'attends. Je convoque toute ma volonté, je veux aller bien, je prie aussi, je promets tout, si cette douleur s'en va comme elle est venue.

En début d'après-midi, je commence à respirer avec difficulté, j'ai laissé mon téléphone sonner sans répondre. La douleur maintenant devient insupportable, elle ne partira pas, elle tord ma bouche, mon nez, mon ventre, gagne mes yeux. C'est paumé. Je réussis à appeler le

Samu. Les supermans arrivent en quelques minutes. Et je quitte mon domicile malgré moi toutes sirènes hurlantes. Mon père, mon ex-mari sont prévenus. Le diagnostic tombe vite. Un infarctus. Un de plus.

– Combien de temps a duré l'angor ? me demande le médecin.

J'avais oublié ce joli mot qui décrit pourtant la souffrance du cœur.

– Plusieurs heures... Depuis hier soir déjà...

Je n'aurai pas la force de parler davantage. J'entends qu'on me reproche d'avoir attendu. Dès les premiers signes, j'aurais dû me ruer ici en soins intensifs de cardiologie. Mon entêtement peut avoir des conséquences graves. Une artère coronaire au moins s'est bouchée. Le cœur en compte trois... Dans ce brouhaha, je réponds en moi-même, je me pardonne... Il me reste deux artères... Mon entêtement m'a aussi sauvée plusieurs fois...

On m'amène au bloc, une partie de mon cœur n'est plus irriguée. Il faut déboucher une artère obstruée, poser des ressorts, des stents.

Ma tension chute, mon pouls descend, jusqu'à 30 pulsations par minute.

– De la dobu ! De la dobu !

En entendant ce mot, dans une semi-conscience je retrouve mon cauchemar de mort juste avant le trou noir.

Je me réveille le lendemain matin. Mon père est là, inquiet. Son manteau est trempé par la neige. Lili arrive un peu plus tard. Mon père lui parle dans le couloir. Puis elle me tient la main en mordant ses lèvres. Mon pouls remonte à peine. Les médecins sont perplexes. Une partie de l'artère restera bouchée, définitivement. Il faut patienter, observer comment mon corps réagit. Il n'y a rien d'autre à faire maintenant qu'attendre. La médecine arrête d'œuvrer, ma nature doit prendre le relais.

Exceptionnellement Tara, pourtant trop jeune, est autorisée à venir m'embrasser. Ce n'est pas bon signe, je le sais. Elle veut rester avec moi. « Tout le temps », dit-elle. L'infirmière en chef est sympa, elle m'accorde une heure avec ma fille. Tara a fabriqué un jeu de mémoire en dessinant sur des bouts de papier une série d'objets en double. Il faut faire des paires, se souvenir des dessins retournés. Je trouve la force de jouer. La journée se passe, état stationnaire. Pas la grande forme. À 20 heures, les visiteurs doivent partir. Mon père et Lili m'embrassent, de lourdes bises sur le front. « À demain, ma belle. – À demain, ma fille. » Je me retrouve seule dans le concert doux des machines derrière moi avec mon ours que mon père m'a apporté. Je l'ai planqué sous les draps. J'enserre fort sa fourrure râpée, mon moral plonge, incontrôlable descente. Flash-back. Ça défile. Je pense à mes donneurs de vie, ma mère, mon donneur de cœur quel qu'il soit, à Tara, à Yann, à l'amour qui ce soir n'est pas là. Je prie.

Pour la première fois de ma vie, je crois à la possibilité de ma mort, j'éprouve la peur écrasante de mourir. Une angoisse m'étreint entièrement. J'ai le pressentiment, l'avant-goût de ma mort. Je reste figée, inerte, totalement lucide et glacée. La nuit vient et je ne peux pas dormir. Mon corps est en alerte, surtout ne pas dormir, pas ce soir. L'infirmière de garde entre dans ma chambre et s'étonne que je ne dorme pas encore. Le cardiologue de garde arrive à son tour et décide de déclencher mon sommeil.

Le lendemain, je me sens un peu mieux.

Mon père, Lili, puis quelques membres de ma famille viennent me voir. Je peux lire mon bulletin de santé sur leur tête.

En fin de journée, alors que mon père fatigué s'est absenté pour aller boire un café, je regarde les murs de ma chambre. Un à un je les observe. Il se passe un phénomène étrange. Les murs ondulent comme des rideaux soufflés par le vent. Le néon au-dessus de ma tête scintille, la lumière est aveuglante, argentée. Dans le carreau vitré de la porte, j'aperçois un visage, un regard bleu. Un homme hésite à rentrer. Je me redresse dans mon lit. Je crie : « Rentre ! Rentre, je t'en prie ! »

Mon père pénètre lentement dans la chambre, assisté d'une infirmière qui pose sa main ferme sur mon front. Elle contrôle ma posologie, mon goutte-à-goutte.

– Yann était là, vous l'avez vu ? Les murs bougent, il faut fermer la fenêtre...

L'infirmière informe mon père inquiet que je suis en surdosage de morphine. Elle est désolée. Ce n'est pas grave, ça passera. C'est une hallucination.

La nuit vient. Je repense à ma mère. Est-elle là quelque part pour veiller sur moi ? Je l'espère. À nouveau, j'ai peur. Je ne dors pas. Ne pas mourir seule.

Ordonnance en main, l'infirmière verse à nouveau la même substance que la veille dans mon intraveineuse. Elle me souhaite « bonne nuit »... Pendant quelques instants, mon esprit demeure lucide puis se brouille. Mon corps lutte pour ne pas dormir. Tout s'emmêle en moi dans une étrange douceur. Je ferme les yeux et le visage de Tara surgit. Puis Yann. Et ce soir, alors que je sens à nouveau la vie vaciller, je revis le passé, je replonge en arrière, je me sens divaguer. Je revois cet amoureux oublié, ce garçon qui m'a contaminée. Je lui parle à voix basse en suivant les ombres de la nuit qui courent au-dessus de la fenêtre à chaque urgence, chaque passage des ambulances...

« Es-tu vraiment mort ou danses-tu dans la nuit ?

Pourquoi suis-je vivante et toi mort ?

Ça fait tellement longtemps.

Je vis mal mais tu vois je vis encore.
Peut-être demain, peut-être plus tard.
Toi là-haut tu dois être un ange,
Alors si tu as des pouvoirs, protège-moi ce soir. »

Les anges ont veillé. J'ai dormi. Ce matin, je vais mieux. La médecine et ma nature semblent faire bon ménage. Je reparle, je bouge davantage.

Demain je dois effectuer une IRM. Un cauchemar pour moi. Je suis claustrophobe, quand on me glisse tout allongée comme un nem géant dans cet immense cylindre au bruit strident et tournant, je panique. C'est irrationnel, plus fort que moi. Je préviens le médecin qui me sermonne : « Faites un effort. On vous donnera quelque chose pour vous calmer, mais il nous faut ces images. »

Mon père appelle ma sœur Aude qui se propose de venir me caresser la tête. Elle a dans les mains un magnétisme unique qui m'engourdit depuis l'enfance. Je faisais des cauchemars, j'avais peur de la nuit, alors elle venait, tout petit bout de femme dans mon lit, et me caressait en silence. Depuis ce temps, quand Aude pose ses doigts tendres sur moi, quand ils jouent sur ma tête comme sur un clavier rond, je vais bien. Ma sœur ne peut pas passer sa vie à me caresser mais demain elle viendra.

L'IRM s'est bien déroulée. Je n'ai pas quitté Aude des yeux. Sa tête était penchée sur moi et ses mains agissaient.

Un premier cardiologue est pessimiste. Je souffre d'un athérome du greffon. Je suis informée aujourd'hui d'un cap difficile auquel je suis arrivée, situé entre cinq et sept ans après la greffe. Les artères de certains greffons, sans que l'on sache pourquoi, se bouchent totalement, irréversiblement.

Le cardiologue m'annonce d'une voix monocorde que le délai de survie de mon deuxième cœur est compris entre trois mois et trois ans. On ne peut pas savoir. Je dois rester encore en observation. Si je sors d'ici, il faudrait rapidement envisager une « regreffe ». Une regreffe ? ! Vous devez faire erreur, docteur, ici c'est la chambre 204. Une regreffe ? ! Impossible, je ne supporterais jamais une autre opération. Certains médecins sous-estiment les dégâts de leurs annonces.

Mon père me raconte que son cœur fut sidéré quand deux gendarmes lui annoncèrent sans ménagement le décès de sa seconde épouse partie faire des courses quelques heures plus tôt. « Monsieur Pascal ? – Oui. – Vous êtes bien le mari de Christiane Pascal ? – Oui. – On est désolés. Elle est décédée. Si vous pouviez passer à l'hôpital pour l'identifier... »

Mon père m'explique que le phénomène est connu, il porte le nom d'un poisson japonais dont le cœur prend la forme quand il est

choqué. Tako-tsubo, overdose d'adrénaline, sidération du cœur, fatale ou réversible selon karma.

Je ne dors plus. En découvrant la peur de mourir, en priant chaque soir tous les dieux, les vivants et les morts, je retrouve avec force ma volonté de vivre. Je ne mourrai pas ici, pas cette fois. J'ai une réclamation à formuler, j'aimerais voir le responsable.

Le lendemain, le professeur Helft, grand chef empathique des lieux, pénètre dans ma chambre mon dossier bien en main. Il se présente, sourit et me parle doucement. Sa bienveillance et sa sérénité m'apaisent immédiatement. Je l'informe du pronostic noir et brutal du premier cardiologue qui a failli transformer mon greffon en sushi.

– Pourquoi un sushi ? m'interroge le docteur en riant.

– Mon père m'a expliqué le tako-tsubo, le poisson japonais, le cœur sidéré ?...

– Ce n'est pas un poisson mais un piège à poule. Reprenons...

– Au regard de vos examens, je ne partage pas le pessimisme de mon collègue... Déjà vous avez de la chance...

– Comment ?

– Vous faites partie des 3 % de greffés cardiaques qui ressentent l'angor. C'est exceptionnel.

– Je ne comprends pas.

– Pour faire simple, lors d'une greffe, les terminaisons nerveuses du cœur sont sectionnées. Le greffon devient alors insensible, ce qui représente un vrai danger, car on ne ressent plus la douleur, l'angor, l'alerte de l'infarctus. Et quand on s'en aperçoit, c'est souvent trop tard. Votre cœur à vous est connecté, sensible, les terminaisons nerveuses se sont recrées, c'est très rare, il peut ressentir la douleur...

– C'est vrai... Il a même une mémoire... Dans quel état est-il vraiment ?

– L'IVA, l'artère la plus importante, va plutôt bien. Une branche de la circonflexe restera bouchée, ce n'est pas trop grave, on peut vivre avec. La coronaire droite est débouchée, elle n'a pas de rétrécissement. Il faudra faire des examens réguliers, mais votre état peut rester stationnaire, longtemps.

– Et s'il ne l'était pas ?

– Une regreffe est tout à fait possible. La technique de la greffe est maintenant très au point. L'opération reste bien sûr lourde pour le patient, mais elle est assez simple, c'est de la haute mécanique, de la haute couture. Rassurez-vous, on n'y est pas. On vous garde encore jusqu'à la fin de la semaine et, si tout va bien, vous rentrerez chez vous pour Noël. Pas de stress.

Le professeur Helft m'a un peu rassurée. L'éventualité d'une nouvelle greffe m'effraie. Mais, pour l'instant, je vis au jour le jour. J'attends la fin de la semaine. Je veux rentrer chez moi.

Mon père m'a acheté deux livres pour passer le temps, une biographie et un thriller. Je les lirai à la maison. Ici, je préfère regarder des films vivants sur mon mini-lecteur de DVD.

Mon agent m'a appelée pour savoir quand on pourrait se rencontrer pour discuter d'une pièce de théâtre avec Philippe Lellouche et d'un projet de radio pour RTL l'été prochain.

– Je ne suis pas à Paris... Je suis... en Bretagne. Je rentre la semaine prochaine, on se voit quand tu veux. OK ? Je t'embrasse fort.

Il m'a cru. Impossible de répondre : « Mais bien sûr, viens me voir avant 20 heures en soins intensifs de cardiologie... »

Vendredi après-midi, après plusieurs examens, le bon professeur Helft est heureux de m'annoncer :

– Votre état est satisfaisant. Vous pouvez rentrer chez vous. L'orage est passé. On se revoit bientôt pour un contrôle.

Bonne nouvelle. J'ai mon bon de sortie. Ma tante me dépose tout en bas de la rue de Sèvres illuminée. J'ai envie de marcher.

Dans la rue, je me tiens bien droite. Regardez le beau Phénix qui se consume et renaît. Qui peut dire à mon sourire qu'hier encore j'étais mourante ?

Dans ma marche triomphale rue de Sèvres, du Bon Marché jusqu'en bas de chez moi, je ris béatement. Je fais un crochet par la rue du Bac et salue le porche de la chapelle de la Vierge miraculeuse sans entrer, je continue d'un pas lent et léger. Incroyable le nombre de gens qui tirent la tronche. Je n'avais jamais remarqué à ce point. Mais pourquoi ? Je savoure tout autour de moi. Le ciel bas, les vitrines déguisées en paquets cadeaux, le clin d'œil du monsieur préposé aux coquillages du Petit Lutetia fidèle au poste malgré le froid, la formule du jour vin et café compris écrite à la craie, ce concert de klaxons et cette femme hystérique qui s'agite dans sa Mini rutilante, retardée par un camion de livraison. Si cette femme connaissait son espérance de vie, peut-être en ferait-elle meilleur emploi.

Enfin, pour fêter dignement mon retour du guerrier, à deux pas de chez moi, je me paie une petite orgie sucrée : 100 grammes du tas de chouquettes fraîches et humides de ma boulangère.

– On ne vous a pas vue de la semaine ? En voyage peut-être ?

– Oui, en Bretagne...

– Vous avez eu beau temps ?

– Très beau. J'ai eu de la chance.

– C'est sûr parce que, ici, il a plu tous les jours et même neigé !

– Non ?! Donnez-m'en 200 grammes, s'il vous plaît, ma fille vient goûter.

J'étreins Tara longuement. « Tu vois, maman est revenue. » J'aimerais ajouter : « Maman revient toujours », comme un slogan rassurant, mais je ne veux pas tromper mon enfant. Je veux juste déguster mon présent.

Ma vie va changer. Elle aura un autre rythme, un autre sens. Je vais rappeler tout le monde, ne plus jamais m'ennuyer. Rencontrer mon agent, travailler, accepter cette pièce de théâtre immédiatement et aller au rendez-vous à RTL. Je vais retrouver les coordonnées d'amis négligés. Je vais sortir le soir, je vais même danser. Dormir toute la journée s'il le faut, mais m'amuser. Faire une chose nouvelle par jour, un musée, une expo, je vais prendre des cours, je ne sais pas encore de quoi, mais je vais le faire. Je vais écrire à Yann. Je vais m'entourer de gens bienveillants et je vais m'occuper d'eux aussi. Et puis je ferai des dîners entre filles. J'ai envie de papoter. Reste à trouver les filles. Je vais faire un énorme cadeau à Lili avec un crédit revolving, dire à mon père que je l'aime, car je ne l'ai jamais fait. Je vais faire des abdos s'il m'en reste. Je vais m'engager dans une action humanitaire. Quand je priais, j'avais promis tout cela si je m'en sortais. Je tiendrai ma promesse.

Janvier 2009

L'année commence bien. Je signe deux contrats. Je vais jouer dans une pièce de théâtre en mars et j'animerai une émission de radio cet été sur RTL. J'ai retrouvé des copines. Je me suis inscrite pour la rentrée aux Restos du Cœur. On m'a demandé ce que je voulais faire. Il était possible que je reste au chaud dans les bureaux. Non, j'aimerais donner à manger, discuter avec les gens, le rendez-vous est pris.

Je m'autorise deux sorties nocturnes par semaine. Je ne bois plus du tout de vin, je reprends le Coca et la Vitaminwater. Le repos m'a été prescrit, alors je passe du temps chez moi mais jamais sans rien faire, avec toujours à l'esprit ma prochaine sortie. J'exerce à nouveau mon art-thérapie, j'écoute beaucoup de musique. Je lis. Je m'inscris sur Facebook, je veux des amis, même virtuels. Je crée « mon mur », je réponds aux messages.

En rangeant, j'ai retrouvé aujourd'hui ces quelques feuilles de papier Stafford que j'avais achetées dans la boutique Le Calligraphe. Dans la lumière, j'aperçois chaque couleur primaire : rouge, jaune et bleu. Sur une feuille, j'écris quelques mots volés à une chanteuse lumineuse : « Dis, quand reviendras-tu ? Dis, au moins le sais-tu ? » Barbara. Je plie la feuille en quatre, je la glisse dans l'enveloppe assortie doublée de papier de soie bleu, j'écris l'adresse de Yann

lentement pour ne pas me tromper et je pose la lettre sur mon bureau. Il ne me reste plus qu'à décider de la date d'envoi.

Ce soir je veille, insomniaque. Cela m'arrive encore quand je pense à la possibilité d'une nouvelle greffe. Tara dort à côté de moi. J'évite de bouger. J'allume ma lampe de chevet et saisis ce livre que mon père m'a offert pendant mon séjour à l'hôpital. Je commence la lecture de la biographie de cette femme remarquable, cette héroïne qui m'a fait croire aux hommes plus qu'aux dieux. Dans cette période charnière de ma vie, je recherche un sens, j'aimerais croire en Dieu.

Tara dans son sommeil vient de poser un bras inerte sur mon ventre. Je le recouvre d'une main. Je tourne la tête vers elle, je regarde ses yeux clos, je m'imprègne du rose de sa peau, je m'approche de son visage et j'observe ses paupières vibrer un peu, sa bouche ouverte séchée par son souffle profond et ses cheveux longs aux blonds multiples. Dès les premières pages, une phrase me surprend. L'héroïne évoque en quelques mots un traumatisme de l'enfance. Un instant, je ferme les yeux, j'écoute le petit vent de Tara près de moi, le bruit régulier de la ville ralentie derrière les carreaux et l'eau qui fuit doucement dans la salle de bains, je rêve, des images, des sons, des odeurs naissent en moi...

Je suis à Ostende en Belgique, en 1914...

Dans l'automobile puissante et haute de mon père, je tremble de tout mon corps. Le moteur est un diable au bruit assourdissant. Je porte un casque à ma mesure dont l'intérieur est rembourré de cuir et des lunettes de verre que le vent plaque sur mon visage. Je contemple mon père si fier de conduire cet engin moderne et fier de moi. Il m'appelle « mon ange ». Nous roulons tous les deux comme chaque dimanche matin depuis le début du mois de juin vers la plage. L'été timide a commencé de sécher les champs, ce n'est plus la saison des fleurs. Aujourd'hui le vent souffle fort, il est frais presque froid. Les mouettes sont rentrées dans les terres et volent bas sans contrôle. « Voilà le mauvais temps ! » dirait tante Marie. Mon père l'optimiste m'affirme que le soleil percera. Je me prénomme Madeleine. Je porte une tunique de plage ajourée de coton blanc brodée à mes initiales qui provient de la fabrique de mon père. J'ai 6 ans et je suis parfaitement heureuse. Sur la plage désertée, mon père se déshabille et enfile sa combinaison de bain, rien ne l'arrêtera. Pas même ces vagues hautes qui découpent l'horizon. Je m'assois, j'enroule mon châle autour moi et j'enserme mes genoux de mes bras. Je souris à mon père qui lève un pouce vainqueur puis pénètre lentement dans l'eau. Il nage maintenant et passe une première vague dont l'écume vient blanchir le sable. Il s'éloigne encore en levant le bras pour me rassurer. Jusqu'où va-t-il aller ? Quand va-t-il revenir ? Une autre série de

vagues, le vent devient plus fort et gonfle la mer. Je ne vois plus mon père. Je me redresse, peut-être suis-je trop petite. Je m'avance près du bord, saute en l'air, j'essaie de l'apercevoir. Ça y est, je le vois. Pourquoi lève-t-il les bras ? Les deux bras comme ça. La vague est immense cette fois. Je fais quelques pas en arrière. Je ne vois plus mon père...

Une dame qui promenait ses chiens me trouva quelques instants plus tard. En larmes.

– Qu'y a-t-il, ma petite ?

– Mon père, je ne vois plus mon père.

La fillette deviendra sœur Emmanuelle, la petite sœur des pauvres.

Elle raconte dans son livre que ce jour-là, poussée par la volonté de rejoindre son père mort, elle décida d'épouser Dieu. Issue d'une famille bourgeoise, marchande de broderie fine, sœur Emmanuelle est partie au cœur de la pauvreté, dans la crasse des bidonvilles du Caire. Elle touchait les lépreux, les parias, vivait, enseignait dans cette communauté chargée de transporter toutes les ordures de la ville...

Sœur Emmanuelle m'a fait croire à la bonté. Un jour, j'irai à Callian, dans le Var, me recueillir sur sa tombe.

Je m'endors au milieu de la nuit.

Mars 2009

Je joue jusqu'en juin au théâtre du Gymnase dans une pièce chorale amusante, *Le siècle sera féminin ou ne sera pas*, avec Philippe Lellouche au caractère bien trempé, tendre et talentueux, et toute une bande d'acteurs rigolos et fougueux. Joyeux souvenir. J'ai pourtant failli mourir sur scène. Un soir, des voyous se sont infiltrés dans la salle pour régler son compte à un des comédiens. Personne n'a vraiment su la nature du différend mais moi j'ai senti le vent du boulet. Un projectile non identifié et très lourd a fracassé la scène à mes pieds. J'ai hurlé. Le public a ri, conquis par mon naturel et persuadé que l'incident faisait partie de la pièce. Le rideau a dû être baissé. Le danger est partout.

Mai 2009

Je reçois un texto : « Un an sans toi, penses-tu encore à moi comme je pense à toi ? »

J'envoie ma lettre déjà prête depuis des mois avec de beaux timbres pour l'Australie. Il en faut cinq. Plus besoin de les lécher, dommage, ils sont autocollants.

Yann m'a répondu.

« Au printemps tu verras je serai de retour. Le printemps, c'est joli, pour se parler d'amour. » Barbara.

Son contrat a été prolongé jusqu'en 2010.

L'Australie, c'est pas l'Amérique. Les travaux ont pris beaucoup de retard. Le sol australien est plein d'eau, Yann m'avait pourtant parlé de désert.

J'écris à nouveau sans chanson, sans poésie. Quand il reviendra en France pour de bon, s'il revient, alors je le verrai. Mais pas avant. Je veux être sûre qu'il revienne. Je ne pourrai jamais vivre hors de France. C'est comme ça. Il y a pire endroit que mon beau pays. Je n'aurai pas la force de supporter d'autres ruptures, d'autres chocs. La sérénité désormais m'est vitale. Pas de tako-tsubo. Je tais mon infarctus.

Yann m'a écrit. J'aime les lettres, la graphie, l'autre qui s'anime sous les traits de son écriture. Le courrier d'Australie met des siècles à arriver. Serais-je impatiente ?

« Je te dis cette fois, c'est le dernier voyage. » Barbara.

Juillet 2009

Je coanime avec Jean-Michel Zecca une émission sur RTL souvent émouvante et pleine de vie, « On peut vous aider même l'été ».

Jean-Michel et moi servons de médiateurs, nous mettons les gens en relation pour trouver des solutions à toute sorte de problèmes.

Un jeune garçon handicapé a perdu son épagneul, un king-charles, une race rare et coûteuse. Je parviens à contacter un couple d'éleveurs sympathique et généreux dans la Sarthe qui offre rapidement un nouveau compagnon à notre auditeur. Le couple est adorable et m'invite à passer un week-end en pleine nature. Tara rêve d'un chien. Je pars au Mans. Je suis immédiatement attendrie par un chiot tout petit, tout rond. L'éleveur me prévient qu'il est bâtard, d'origine non contrôlée, cela arrive parfois, les animaux peuvent échapper à la vigilance de leurs maîtres. Le pedigree m'importe peu, c'est la taille qui compte, j'aimerais un tout petit chien qui puisse se loger facilement n'importe où et soit heureux dans mon trois-pièces sans terrasse. La dame m'affirme que, vu la race de la mère et celle des chiens susceptibles d'être le père, le chiot devrait parfaitement me convenir. Je repars à Paris avec mon nouveau chien que je nomme Vishnou. Tara est folle amoureuse, moi aussi. Mais, hélas, la raison cette fois devra l'emporter sur le cœur. Chaque mois qui passe me stresse. La courbe de croissance de Vishnou semble sans limites. Il est encore jeune et m'arrive déjà à mi-cuisse. Vishnou terrorise Caviar qui est retourné sous la baignoire. Inquiète, je me rends chez le vétérinaire

qui prédit pour mon chien une taille adulte extravagante incompatible avec mon mode de vie. Je pleure avec Tara et retourne dans la Sarthe avec Vishnou qui ressemble de plus en plus à un dogue allemand. On l'a échangé contre Pti Bout, un autre chat persan chinchilla, invendable avec son bec-de-lièvre.

Novembre 2009

Je me rends chez mon cousin dans le Sud, juste après la Toussaint. J'aimerais aller à Callian, dans les collines varoises, me recueillir sur la tombe de sœur Emmanuelle. Le cimetière au pied du village ressemble à tant d'autres. Je trouve facilement la tombe, en entrant à droite, un peu en contrebas. Elle est en granit noir, à l'identique de celles des autres sœurs de Notre-Dame-de-Sion. Sur la pierre tombale, il n'y a rien. Un simple pot de fleurs synthétiques est posé à côté. C'est inimaginable. Je relis le nom, la date, 1908-2008, c'est bien ici que sœur Emmanuelle, qui a offert sa vie à l'humanité, repose. Et pas une fleur pour la Toussaint ? Rien ? Je dépose quelques roses blanches sur fond noir. Je m'agenouille et je prie. En sortant, je fais part à mon cousin de ma stupéfaction. Il me répond en citant *Le Prince* de Machiavel qui avait peu confiance en l'humanité, car « l'homme est ingrat, changeant et dissimulé ». Puis mon cousin ajoute : « Ce n'est pas si grave qu'il n'y ait pas de fleurs, sœur Emmanuelle n'a pas donné pour recevoir. »

2010

Mon examen de contrôle avec le professeur Helft est la vraie bonne nouvelle de ce début d'année. Mon état est totalement stationnaire. Je passe le cap des sept ans. Un sang fluide coule dans mon cœur. La greffe s'éloigne.

Lili m'a offert des graines de Goji pour bien entamer l'année. C'est nouveau, des sortes de raisins secs brun-beige cultivés au Tibet qui valent une fortune et présentent une multitude de qualités médicinales régulatrices de l'organisme tout entier. « Le produit miracle, ça réaligne toutes tes énergies, ça dope ta santé. Un must bio ! » OK, j'essaie. J'en avale immédiatement une pleine poignée.

C'est immonde. Je crache les graines de Goji une à une sur la table. Lili est effarée. Je resterai aux chouquettes.

J'ai fêté les 10 ans de Tara en pensant à ses 20 ans.

Mon compte en banque subit un vrai régime, très populaire en ces temps de crise, mes dépenses sont largement supérieures à mes recettes. Il me reste six mois de loyer puis plus rien. Ma propriétaire, gentiment, n'a pourtant pas augmenté mon loyer depuis plusieurs années. Lili dit qu'elle m'aidera. Je n'ai jamais emprunté d'argent à personne, je ne vais pas commencer à 40 ans.

Liliane Bettencourt possède une fortune de 17 milliards d'euros qui fluctue à quelques milliards près selon le cours de la Bourse.

17 000 millions d'euros, 46 575 ans de mon loyer... Ça fait beaucoup pour une seule bouche. Je lis médusée une interview de la dame dans *Paris-Match*. À la question : « Pourquoi avez-vous donné 1 000 millions d'euros au photographe rigolo ? », la vieille dame riche répond : « Parce qu'il me le demandait. » Ni une ni deux, j'attrape ma plus belle feuille de papier Stafford couleur jaune business et je commence une bafouille agréable et directe en suivant précisément le mode d'emploi que je viens de lire :

Chère Liliane Bettencourt,

Je vous demande de me donner de l'argent.

Sur les 46 575 années de mon loyer que vous possédez, j'aimerais que vous me donniez un an pour voir venir.

Sachez aussi que je peux être rigolote et suis prête à suivre des cours de photographie puisque malheureusement je dispose de beaucoup de temps libre. Je vous serais reconnaissante de ce don.

Je vous prie d'agréer, chère Madame, l'expression de ma gratitude.

Charlotte Valandrey

Avant de la poster, je lis ma lettre à Lili qui me donne son aval en applaudissant. En guise d'adresse, j'écris juste le nom de la dame riche et Neuilly-sur-Seine. Ça devrait arriver.

Pas de retour à ce jour.

Au-delà d'un certain seuil, soyons larges, un milliard d'euros par personne, le reste devrait être redistribué. Et pour préserver la motivation de ces êtres riches, chaque milliard reversé permettrait d'obtenir une médaille, un classement dans le Top de la générosité mondiale. Ce serait élégant et utile pour beaucoup. Lili approuve ma nouvelle théorie de répartition des richesses et m'informe que Bill Gates a ouvert la voie en offrant 90 % de sa fortune pour lutter contre le sida en Afrique. La belle intelligence.

Dans cet hiver rigoureux je croise, rue du Cherche-Midi, Gérard Depardieu. Il va enfourcher sa grosse moto quand je décide de lui adresser la parole. Je prends son apparition pour un signe. Je suis surprise qu'il me reconnaisse. Je lui dis mon admiration. Il me remercie, me félicite pour mon courage, pour mon livre, il doit filer, car il a rendez-vous avec la réalisatrice Josée Dayan pour préparer un beau projet de télévision : *Raspoutine*. Il m'embrasse chaleureusement en pétrissant mes joues, me lance un « au revoir, madame » qui me surprend, puis détale en pétaradant.

Le voilà, le vrai signe que j'attendais dans cette année sans projet. J'ai le numéro de téléphone de Josée Dayan. Je l'appelle sur-le-champ. Qui ne tente rien...

– Bonjour Josée, c'est Charlotte Valandrey !

– Salut.

– Ça va, je ne te dérange pas ? Je viens de croiser Gérard Depardieu, il est très enthousiaste, il m'a dit qu'il préparait *Raspoutine* avec toi...

– Je te coupe tout de suite, il n'y a pas de rôle de femmes.

– Il n'y a que des hommes ?

– Oui, à peu près... Je dois te laisser, Charlotte. Bises.

Je ne jouerai donc pas dans *Raspoutine*. Mais dans quoi alors ?

Mon inactivité m'inquiète. Que faire ? Lili me soumet une idée : « Pourquoi tu n'écrirais pas ton histoire, tes rêves, Yann, le cardiologue ? Elle est incroyable, ton histoire. »

En découvrant toutes ces affiches qui placardent Paris j'apprends, sans avoir été consultée, que Walt Disney a fait de ma vie un dessin animé : *La Princesse et la Grenouille*. Je l'ai vu deux fois avec Tara.

À nouveau, j'attends le printemps. Yann reviendra dans quelques mois, il me l'a confirmé.

En passant devant la chapelle de la Vierge miraculeuse, je décide d'y entrer. J'ai pris cette habitude de prier de temps en temps.

J'avance vers l'autel et je m'agenouille devant la Sainte Vierge. Autour de la femme superbe en marbre blanc, je retrouve ces petits rayons qui bordaient mes rêves étranges.

Je prie longtemps Marie et Dieu, les vivants et mes anges.

Quand je prie, je me retrouve, je formule ce qui m'est essentiel.

En quittant la chapelle par la porte à l'angle, au moment même où je me signe, par cette croix que je forme de ma main un souvenir me revient.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

« Du quoi ? » J'avais 6 ou 7 ans, l'apprentissage du signe de croix me laissait perplexe.

D'abord la main sur le front posée délicatement, puis sur mon ventre mou les doigts bien à plat, puis sur le cœur. Finir en joignant les mains, les yeux fermés, l'air pieux.

Le « Père », je comprenais, Dieu le père, c'était facile. Mon père aussi était mon Dieu, mon créateur.

Le « Fils », c'était Jésus, le fils de Dieu mort sur la croix. J'étais moi-même la fille bien vivante de mon père. Tout cela était clair.

Seul le Saint-Esprit échappait à ma compréhension.

« Puissance invisible, miraculeuse... » J'étais curieuse de tout mais pas encore en âge de comprendre l'abstraction.

« Le Saint-Esprit, c'est la beauté de vivre, le souffle de Dieu, tout ce qui nous échappe, qui est plus grand que nous, c'est l'amour, Charlotte, le grand amour divin... » Alors que les explications de mon père me laissaient songeuse, je décidai de retenir le seul mot qui avait pour moi une signification : l'amour.

Voilà donc pourquoi lorsque l'on dit « du Saint-Esprit », la main se trouve sur le cœur, là où naît l'amour. J'étais contente de mon rapprochement. Le Saint-Esprit s'éclaircissait.

La main posée sur mon cœur je sentais bien qu'il se passait sous ma paume des choses mystérieuses. C'est en apprenant le signe de croix que j'ai découvert les battements de mon cœur, ce bruit sourd intérieur, le rythme de ma vie.

Alors j'inventais mon signe de croix à moi, avec des mots compréhensibles que j'aimais, et je murmurais pour garder mon secret :

« Au nom du Père, du Fils et du cœur. »

Au nom du cœur.

Quelques mots pour un texto qui jaillit sur l'écran : « 29 avril, 11 AM, Roissy 1, vol Qantas 181 de Sidney, je rentrerai pour toi. »

Le taxi tourne et me dépose devant la dernière porte juste avant la rampe qui descend du terminal Roissy 1 vers l'autoroute. Il y a là un bureau étroit de la police des airs. Rien n'a changé. Je reconnais l'endroit. C'est précisément ici que j'ai vu mon rocker amoureux pour la dernière fois. Il pleuvait comme aujourd'hui, je partais au Canada tourner *Les Fous de Bassan*. J'avais 17 ans. Cet aéroport circulaire, cette arène de béton m'impressionnait. Je m'étais perdue dans ces Escalator suspendus à ciel ouvert, je maudissais ces couloirs obliques qui se croisaient. Je pleurais. Je savais que ce serait fini si je partais. J'avais signé un contrat, je devais travailler. J'étais partie. C'est ici que ma première histoire d'amour a pris fin. À ce même endroit, devant ces portes coulissantes, même le carrelage est identique.

Comme la terre, le parcours de nos vies semble rond. On peut partir loin, longtemps, on se retrouve aux mêmes endroits. Et dans ces repères inchangés on se souvient, on se regarde.

Qu'ai-je fait de ce temps, de ce tour ?

Aujourd'hui est un jour différent. Je reviens chercher Yann. Dans une heure, si les vents ne sont pas contraires, il apparaîtra. Il poussera plusieurs valises, ses cheveux seront toujours longs, il marchera bien droit et n'aura pas vraiment changé. Quand il m'apercevra, il laissera tout à terre mais il ne courra pas, il me regardera fixement puis, à quelques pas de moi, il me tendra les bras, il ouvrira ses mains et il me prendra.

Il n'embrassera pas mes lèvres, il attendra. Il gardera sa bouche dans mon cou, sous mes cheveux. Dans mon ombre, il s'abritera, fermera les yeux, il comprendra.

Dans une heure, Yann m'emmènera.

Mon cœur bat, je rêve encore.

REMERCIEMENTS

Merci au public, votre bienveillance, vos mots tendres m'ont chauffé le cœur. Comme Barbara, je veux vous dire : « Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous. »

Merci à ma mère, à mon père, et à ma sœur.

Merci à Paule qui m'a appelée tous les jours pendant cinq ans.

À Isabelle, la scientifique, pour ses explications rationnelles et rassurantes.

À Antoine, qui est toujours en retard mais toujours content de me voir alors je lui pardonne.

À Carine et Victor, pour tous les moments passés autour d'une guitare.

À Soad, ma mutante des temps modernes, qui m'a redonné un élan au bon moment et qui organise des soirées « Ambassadeur » comme personne ! LOL

À la souriante Salima, à qui je dois ma réconciliation avec les abdos.

À Anna et Philippe, qui m'ont fait passer une des meilleures semaines de vacances de ma vie en m'invitant sur un cata en Corse alors que je ne les connaissais même pas !

À Stéphanie, qui depuis la 6ème n'oublie jamais ma fête et mon anniversaire.

À Dominique, qui sait enfin ce que représentent dix minutes de solitude ! Mdr

À Jean-Marc Mormeck, pour son humanité et son humilité et qui, avec Sandra, m'a aidée à franchir de nouveau les portes d'une église.

À Laure, la seule à avoir encouragé Jean.

À Nicole, qui a toujours été là.

À Caro, qui ne me juge pas.

À Kitty, Betty... et tous les membres de ma famille qui

m'ont entourée.